This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

RESEARCH LIBRARIES
3433 00055917 3

Laport
KAM

LE

# VOYAGEUR FRANÇOIS.

Tome X

LE

# VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

# LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

*Mis au jour par M. l'Abbé* DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME X.

*Prix 3 liv. relié.*

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXIV.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

LE

# VOYAGEUR FRANÇOIS.

## LETTRE CXIII.

### *LA LOUISIANE.*

APRÈS bien des fatigues, dont le détail n'a pourtant rien de remarquable, je ſuis enfin arrivé, Madame, dans la capitale de la Louiſiane. La fondation en eſt, comme vous ſavez, très-nouvelle. Les François ne penſoient pas à faire de découvertes dans ce pays, lorſqu'ils y furent attirés par leurs guerres avec les ſauvages. Un miſſionnaire Récolet fut pris & emmené chez les Illinois; comme il ſavoit un peu de chirurgie, il ſe rendit utile à ces peuples, & en fut bien traité. Il parcourut leurs bour-

gades, & ſuivit aſſez long-tems ce fleuve fameux, ſi connu depuis en France ſous le nom de Miſſiſſipi. On lui avoit donné, par flatterie, celui de Colbert; enſuite, par dévotion, celui de ſaint Louis; mais ſon premier nom a prévalu. Le Récolet, à ſon retour à Québec, y fit un détail ſi avantageux de ce qu'il avoit vu, que le chevalier de la Salle partit avec un détachement, entra chez les Illinois, prit poſſeſſion du pays au nom de Louis XIV, l'appella Louiſiane, en l'honneur de ce prince, & y conſtruiſit un fort; les Eſpagnols y euſſent bâti une égliſe; les Anglois, une taverne.

Les guerres de la France, & les beſoins de l'état abſorbant continuellement l'attention du miniſtère, lui permettoient peu de penſer à cette nouvelle acquiſition. Ce que l'on crut pouvoir faire de mieux, fut de la donner en conceſſion à quelque riche particulier, qui, trouvant ſon intérêt à la mettre en valeur, fît le bien de l'état en travaillant pour ſon propre avantage. En conſéquance, la Louiſiane fut cédée à M. Crozat, & paſſa enſuite à

la compagnie des Indes. La nouvelle Orléans, ainſi nommée pour faire ſa cour à M. le régent, en devint la capitale.

La compagnie, fondant de grandes eſpérances ſur ce pays, s'occupa à le peupler. Elle y envoya un vaiſſeau chargé de filles, enrôlées de force, ſans leſquelles elle jugea qu'il étoit impoſſible de faire aucun établiſſement ſolide. Dès qu'elles furent débarquées, on les logea toutes dans une même maiſon, avec une ſentinelle à la porte. Il étoit permis de les aller voir le jour, & de choiſir, entre elles, celles qu'on vouloit épouſer; mais dès que la nuit étoit venue, l'entrée étoit interdite à toutes ſortes de perſonnes. Ces filles ne tarderent pas à être pourvues; mais cette premiere cargaiſon ne ſuffiſoit pas pour le nombre des prétendans qui ſe préſenterent; car celle qui reſta la derniere, excita une querelle très-ſérieuſe entre des jeunes gens qui ſe battirent pour l'avoir, quoiqu'elle eût plus l'air d'un grenadier, que d'une Hélene.

Une ſeconde cargaiſon de cette

même marchandiſe arriva l'année ſuivante ; mais la fureur de ſe marier étoit ſi rallentie, qu'on ne ſe preſſoit plus d'en demander. Enfin il en débarqua une troiſieme ; mais celle-ci étoit plus diſtinguée. On les appelloit les filles de la caſſette ; parce qu'à leur départ de France, elles avoient eu, de la libéralité de la compagnie, une petite caſſette d'habits & de linge. D'ailleurs elles étoient conduites par des religieuſes ; auſſi ne tarderent-elles pas à trouver des maris. Elles n'en avoient pas moins été amenées de force, excepté une ſeule, qu'on appelloit la demoiſelle de bonne volonté. Le nombre de ces différens envois ſe montoit à plus de huit cens filles. Les unes s'établirent dans la capitale ; d'autres formerent des habitations chez les Natchés, ou, plus de vingt ans auparavant, on avoit eu le projet de fonder la métropole, ſous le nom de Roſalie, qui étoit celui de madame de Pontchartrain.

La Nouvelle Orléans, cette ville ſi fameuſe dans l'hiſtoire de la Régence, la premiere qu'un des plus grands fleu-

ves du monde ait vu bâtir ſur ſes bords, la capitale enfin d'un pays plus vaſte, plus étendu que la France, contient à peine deux cens maiſons, tant de briques, que de bois. Elle eſt ſituée ſur la rive orientale du Miſſiſſipi; & ſuivant le plan donné par l'ingénieur qui en a tracé le deſſein, les rues doivent être tirées au cordeau; on n'y voit preſque encore, que des baraques diſperſées, habitées par des François, des negres & quelques ſauvages eſclaves, qui, tous enſemble, ne montent pas à douze cens perſonnes.

M. le marquis de Vaudreuil, qui y commande, doit, dit-on, recevoir vingt-quatre compagnies de marine d'augmentation. On parle auſſi de nouvelles recrues de filles, enrôlées en France, pour venir peupler ces climats. On donnera le congé aux ſoldats laborieux qui voudront les épouſer. Le roi leur accordera un certain nombre d'arpens de terre à défricher, les nourrira pendant trois ans, & leur fournira de la poudre, du plomb, du bétail, un fuſil & des inſtrumens de labourage. Je dirai, en paſſant, que la

table de ce gouverneur, où regnent la délicateſſe & l'abondance, eſt d'une très-grande reſſource pour les nouveaux débarqués, & qu'il en fait les honneurs avec autant d'affabilité que de nobleſſe.

Ce pays eſt peuplé de marchands, d'artiſans & d'étrangers. C'eſt un ſéjour enchanté pour la ſalubrité de l'air, la fécondité du terroir, & la beauté de ſa poſition. Il n'y a d'ailleurs, rien à voir dans la ville, rien ſur-tout qui puiſſe piquer votre curioſité. L'idée la plus juſte que vous puiſſiez vous en former, c'eſt de vous figurer douze cens perſonnes envoyées pour fonder une cité, campées ſur le bord d'un grand fleuve, & ne ſongeant qu'à ſe mettre à couvert des injures du tems. Jugez des ſociétés qu'on y trouve, par celle qui fait ici toute ma reſſource : c'eſt celle des Capucins, dont le Gardien a vu jetter les premiers fondemens de cette capitale. Il m'a appris, en ſtyle de ſon couvent, qu'il eſt né à Pontoiſe, & ſe nomme Pere Jerôme; qu'à ſeize ans il s'étoit ceint du cordon de ſon ordre; qu'il a

fait ſes vœux à dix-ſept, & quitté la France à vingt-ſix, par dépit contre ſes ſupérieurs, qui affectoient de l'éloigner de Paris. « Ce mal, ajou-
» ta-t-il avec humilité, a certainement
» produit le plus grand de tous les biens;
» car Dieu qui ſait faire ſervir les plus
» vils inſtrumens à ſa gloire, a permis
» que je fuſſe nommé à cette miſſion,
» où mes ſuccès ont paſſé mes eſpéran-
» ces. Depuis que la ville eſt fondée,
» je travaille au ſalut de ces pauvres
» ſauvages. J'étois du débarquement
» qui ſe fit en 1722; & j'ai la gloire
» d'être un des premiers Capucins de
» la Louiſiane; mais les progrès de la
» colonie n'ont pas égalé ceux de l'é-
» vangile. En conſidérant la ſituation
» de la capitale, à trente lieues de la
» mer, & ſur un fleuve navigable, la
» fertilité de ſon terroir, la douceur
» & la bonté de ſon climat, l'induſ-
» trie de ſes habitans, le voiſinage du
» Mexique, où l'on peut aller en quinze
» jours, celui de la Havane & des
» colonies Angloiſes, qui en ſont
» encore moins éloignées : en rap-
» prochant tous ces avantages, j'en

» avois conçu des idées plus flatteuſes.
» Rome & Paris n'ont pas été bâtis
» ſous des auſpices ſi heureux ; & leurs
» fondateurs n'ont rencontré, ni ſur
» la Seine, ni ſur le Tibre, ce que
» nous avons trouvé près du fleuve de
» Miſſiſſipi, en comparaiſon duquel ces
» deux rivieres ne ſont que des ruiſ-
» ſeaux ; mais la roſée du ciel n'eſt
» pas encore tombée ſur ce beau pays,
» qui, plus qu'un autre, continua le
» pere Capucin, peut ſe vanter d'avoir
» en partage la graiſſe de la terre.

» J'étois à la Nouvelle Orléans, lorſ-
» qu'un ſauvage des environs aſſaſſina
» l'abbé de Saint-Côme, miſſionnaire
» de cette colonie. M. de Bienville,
» qui commandoit dans le pays, ven-
» gea ſa mort ſur toute la nation, &
» la contraignit à lui demander la paix.
» Le gouverneur l'accorda, à condi-
» tion qu'on lui apporteroit la tête du
» meurtrier ; ce qui fut accepté ; & les
» députés vinrent préſenter à M. de
» Bienville le calumet. Dans ces oc-
» caſions, ils ſont parés de ce qu'ils ont
» de plus beau à leur goût. Il n'y avoit
» pas plus de cent pas, de l'endroit

» où ils débarquerent, juſqu'à la ca-
» bane du gouverneur ; cependant ce
» peu de terrein ſuffit, pour les tenir
» en chemin pendant près d'une de-
» mi-heure ; ils marchoient ſur une
» même ligne, à la ſuite l'un de l'au-
» tre en chantant la chanſon du ca-
» lumet, qu'ils agitoient au vent, ſui-
» vant toujours la meſure & la cadence
» qui les régloient. Ils ne ceſſerent cette
» muſique, que lorſqu'ils furent auprès
» du Commandant. Ce fut alors que le
» Porte-Parole lui dit : « te voilà donc,
» & moi avec toi ». Ils s'aſſirent en-
» ſuite par terre, appuyerent leur vi-
» ſage ſur leurs mains ; l'Orateur, pour
» ſe recueillir, avant que de prenon-
» cer ſa harangue ; les autres, pour gar-
» der le ſilence ; tous, pour reprendre
» haleine, ſuivant leur coutume. Un
» moment après, le Porte-Parole ſe le-
» va avec deux autres ; l'un remplit de
» tabac la pipe du calumet ; l'autre ap-
» porta du feu ; l'Orateur fuma, & pré-
» ſenta la pipe à M. de Bienville pour
» en faire autant. Tous les aſſiſtans
» les imiterent ; & la cérémonie ache-
» vée, un député prit le calumet, le

» femmes danſent juſqu'à oublier de
» manger ; nos enfans ſautent comme
» de jeunes faons de biche ; le cœur
» de toute la nation rit de joie, de voir
» qu'aujourd'hui nous marcherons par
» le même chemin que vous tous, Fran-
» çois ; le même ſoleil nous éclairera ;
» nous n'aurons plus qu'une même
» parole ; nos cœurs n'en feront plus
» qu'un ; nous mangerons enſemble
» comme freres. Cela ne ſera-t-il pas
» bon ? Qu'en dis-tu, mon pere ?

» Le Gouverneur répondit à ce diſ-
» cours en peu de mots, fit dîner
» avec lui les députés, mit, en ſigne
» d'amitié, ſa main dans celle de l'Ora-
» teur, & les renvoya très-ſatisfaits.

» Pendant leur ſéjour à la Nouvelle
» Orléans, continua le pere Jérôme, ces
» députés venoient ſouvent viſiter no-
» tre maiſon, & m'avoient pris en ami-
» tié. Ils me propoſerent de les accom-
» pagner dans leur bourgade ; & je m'y
» déterminai d'autant plus volontiers,
» que c'étoit une occaſion d'apprendre
» plus facilement la langue du pays. Les
» femmes ne furent effrayées, ni de mon
» habit, ni de ma barbe, qui, à la vérité

» femmes danſent juſqu'à oublier de
» manger ; nos enfans ſautent comme
» de jeunes faons de biche ; le cœur
» de toute la nation rit de joie, de voir
» qu'aujourd'hui nous marcherons par
» le même chemin que vous tous, Fran-
» çois ; le même ſoleil nous éclairera ;
» nous n'aurons plus qu'une même
» parole ; nos cœurs n'en feront plus
» qu'un ; nous mangerons enſemble
» comme freres. Cela ne ſera-t-il pas
» bon ? Qu'en dis-tu, mon pere ?

» Le Gouverneur répondit à ce diſ-
» cours en peu de mots, fit dîner
» avec lui les députés, mit, en ſigne
» d'amitié, ſa main dans celle de l'Ora-
» teur, & les renvoya très-ſatisfaits.

» Pendant leur ſéjour à la Nouvelle
» Orléans, continua le pere Jérôme, ces
» députés venoient ſouvent viſiter no-
» tre maiſon, & m'avoient pris en ami-
» tié. Ils me propoſerent de les accom-
» pagner dans leur bourgade ; & je m'y
» déterminai d'autant plus volontiers,
» que c'étoit une occaſion d'apprendre
» plus facilement la langue du pays. Les
» femmes ne furent effrayées, ni de mon
» habit, ni de ma barbe, qui, à la vérité

» n'étoit ni auſſi longue, ni auſſi épaiſ-
» ſe, ni auſſi griſe que vous la voyez ;
» vous euſſiez ri de les entendre ſe
» diſputer entre elles, à qui me témoi-
» gneroit le plus d'attachement. Ce
» qu'on raconte des ſoins attentifs
» d'une dévote pour ſon directeur,
» n'eſt qu'une foible image de leur em-
» preſſement à me ſervir. Les unes m'a-
» dopterent pour leur fils, les autres
» pour leur neveu, pour leur couſin,
» les plus jeunes pour leur pere ou pour
» leur oncle, & toutes pour leur com-
» patriote, pour leur ami; elles exi-
» gerent de moi, que je me laiſſerois
» imprimer, ſur la cuiſſe gauche, la
» marque d'un écureuil, ſymbole de
» cette nation, pour me ſervir com-
» me de lettres de naturalité. Je me prê-
» tai avec grace à cette opération, qu'el-
» les voulurent faire elles-mêmes ; & il
» n'y en a pas une, qui ne regardât com-
» me un honneur, un devoir & un plai-
» ſir, d'aſſiſter à cette cérémonie. Elles
» me firent aſſeoir ſur une peau de che-
» vreuil; & après avoir brûlé de la paille,
» dont elles délayerent la cendre avec
» de l'eau, elles ſe ſervirent de cette

» compoſition très-ſimple, pour tracer » ſur ma cuiſſe, la forme de l'écu- » reuil. Elles ſuivirent le deſſein avec » une groſſe aiguille, en me piquant » la chair juſqu'au vif; le ſang, mêlé » avec cette cendre noire, laiſſe » une empreinte qui ne s'efface ja- » mais. Je ne puis vous exprimer com- » bien cette opération eſt douloureuſe. » Je faiſois des efforts pour n'en rien » témoigner; je plaiſantois même avec » ces femmes; & les ſpectateurs ad- » mirant mon inſenſibilité, pouſſoient » des cris de joie, en danſant autour » de moi. On étendit des peaux blan- » ches, ſur leſquelles on me fit mar- » cher; & l'on me dit que je pou- » vois aller chez tous les peuples al- » liés de la nation, que je ſerois bien » reçu en montrant mon écureuil; & » que ſi qu'elqu'un me faiſoit du mal, » on lui en feroit à lui même.

» J'ai acquis, par cette adoption, » la qualité de noble ſauvage, qui » donne, dans ce pays-ci, un nouveau » luſtre à la nobleſſe que j'avois déja eu » le bonheur de recevoir de la nature & » de mon ordre. Cette marque d'hon-

» neur que je porte ſur ma cuiſſe, ajou-
» ta-t-il en la découvrant pour me la
» faire voir, m'eſt plus précieuſe que les
» croix & les cordons de tous nos cha-
» pitres d'Europe; & il ne faut peut-
» être pas avoir moins de mérite pour
» l'obtenir. On ne parvient à cette
» diſtinction, que par des actions écla-
» tantes; & quelqu'un qui s'aviſeroit
» de ſe faire piquer, ſans s'être rendu
» digne de porter ſur lui ce glorieux
» caractere, ſeroit dégradé & déclaré in-
» fame, comme un officier François,
» qui oſeroit prendre de lui-même la
» croix de ſaint Louis. J'ai vu un de
» ces Indiens, qui, ſans s'être jamais
» ſignalé pour la défenſe de ſon pays,
» ſe fit graver ſur le bras ce ſigne
» d'honneur, dans l'intention d'épou-
» ſer une des plus jolies filles d'un
» village voiſin, qui ne vouloit ac-
» corder ſa main, qu'à quelque brave,
» décoré de cette marque. Il étoit ſur
» le point de conclure, lorſque les guer-
» riers, indignés de voir un poltron
» faire trophée d'un ornement qui n'eſt
» dû qu'au mérite, ordonnerent entre
» eux, qu'il auroit l'empreinte arrachée,

» c'eſt-à-dire, la peau écorchée, &
» la chair enlevée juſqu'à l'os, & qu'on
» en feroit autant à tous ceux qui ſe
» trouveroient dans le même cas. Si
» l'eſpoir d'un mariage avantageux en-
» gage jamais quelque François à faire
» une pareille ſottiſe, la conduite
» des ſauvages ſervira de regle pour
» le châtiment. Quoi qu'il en ſoit, je
» ſuis d'autant plus flatté du titre d'hon-
» neur que j'ai acquis parmi eux, qu'il
» m'a mis à portée de travailler plus
» efficacement à leur converſion.

» Je commençai ma carriere apoſto-
» lique, chez les Natchés, peuple ſau-
» vage, autrefois nombreux, qui ha-
» bitoit la rive droite du fleuve, à
» plus de cent cinquante lieues de ſon
» embouchure, dans un des plus beaux,
» des plus fertiles climats de l'univers.
» Ils furent long-tems nos alliés; mais
» la tyrannie d'un Commandant Fran-
» çois les ayant pouſſés à bout, ils
» firent main-baſſe ſur tous ceux de
» nos gens qu'ils purent attraper, &
» les maſſacrerent inhumainement. On
» s'en eſt vengé, par la deſtruction
» preſque totale de leur nation, dont

» il ne reſte plus qu'un très-petit nombre.
» Vous avez ſans doute appris en France
» cet événement; mais les circonſtances
» n'en ont été connues que de très-peu
» de perſonnes.

» Ces peuples virent, avec indigna-
» tion, qu'on voulût forcer le Chef
» d'un village à quitter ſon habitation,
» dans le deſſein de s'en emparer. Les
» vieillards s'aſſemblent, tiennent con-
» ſeil entre eux; & il eſt arrêté que
» tous les François de la Louiſiane pé-
» riront le même jour & à la même
» heure. Ils envoient des députés chez
» toutes les nations, leur remettent des
» paquets de buchettes, leur recom-
» mandent d'en jetter tous les jours une
» dans le feu; & lorſqu'on ſe trouvera
» à la derniere, ce ſera l'inſtant mar-
» qué pour le maſſacre. Les Natchés
» en conſerverent un pareil nombre;
» mais la mere du Grand Chef, qui
» aimoit les François, chercha à dé-
» couvrir la conſpiration, & tint ce diſ-
» cours à ſon fils: « Je t'ai toujours dit
» qu'un menteur ne méritoit pas d'être
» conſidéré comme un homme; qu'un
» pareil vice étoit digne du mépris même

» baſſe ſur tous nos gens. Etonné de » ce diſcours, & attendri par ſes lar- » mes, il queſtionna cette amante éplo- » rée. Ses réponſes ſimples & naïves, » ſa terreur vive & tendre, ne per- » mirent pas de douter de la vérité du » complôt. Il alla ſur le champ en faire » part au Commandant du fort, qui lui » ordonna les arrêts, pour avoir voulu » lui donner une fauſſe alarme. Sept » habitans, inſtruits par la même voie, » étant venus lui demander la permiſ- » ſion de prendre les armes pour éviter » toute ſurpriſe, éprouverent le même » ſort.

» La mere du Grand Chef voyant » avec douleur, que ſes ſoins pour la » conſervation des François, étoient » inutiles, voulut les ſervir malgré eux. » Elle n'avoit qu'un moyen; c'étoit » d'en laiſſer périr une partie, pour » ſauver l'autre. Elle entra dans le lieu » où les buchettes étoient enfermées, » & en jetta pluſieurs dans le feu. Les » Natchés qui ne s'en apperçurent pas, » ſe trouverent à la derniere avant leurs » alliés, & maſſacrerent les François » qui vivoient parmi eux. Les autres » peuples ſauvages qui l'apprirent avant

que

» que le tems fut arrivé, ſe crurent » trahis & avouerent tout. Le Gouver- » neur de la Louiſiane marcha contre » eux, & les défit. La plupart furent » tués ou faits priſonniers; & cette na- » tion, comme je l'ai dit, ne forme » plus aujourd'hui qu'un très-petit » peuple.

» On attribue encore cette extrême » diminution à des maladies conta- » gieuſes, qui, dans ces dernieres an- » nées, ont cauſé chez eux de très- » grands ravages. Une troiſieme cauſe » eſt que leur Chef ayant droit de leur » enlever tout ce qu'ils poſſedent, ils » s'en éloignent tant qu'ils peuvent, & » vont, loin de lui, former d'autres » habitations. Ainſi ce qu'on appelloit, » de mon tems, le grand village, ſe » trouve réduit à un petit nombre de » cabanes, faites en forme de pavillons » carrés, fort baſſes & ſans fenêtres. » Le faîte eſt arrondi à peu près com- » me un four; & elles ſont couvertes » de feuilles & de pailles de maïs.

» Lorſque j'exerçois, chez les Nat- » chés, le miniſtere évangélique, cette » nation comptoit encore plus de vingt » villages. C'étoit la ſeule, dans cette

» partie de l'Amérique, qui parût avoir
» un culte réglé ; il approchoit aſſez
» de celui des anciens Romains ; on y
» voyoit un temple rempli d'idoles,
» que ces ſauvages adoroient ſous dif-
» férens attributs. La forme de ce tem-
» ple, comme celle des cabanes, reſ-
» ſembloit à un four, & avoit près de
» cent pieds de circonférence. On y
» entroit par une porte très-baſſe, très-
» étroite & ſans fenêtres ; il y avoit,
» aux deux extrêmités, comme deux
» girouettes de bois, qui repréſentoient,
» aſſez groſſiérement, la figure de deux
» aigles. Au-devant de la porte étoit
» une eſpece d'appentis, où le gardien
» du temple avoit ſon logement ; & tout
» autour régnoit une enceinte de pa-
» liſſades, ſur laquelle étoient expoſés
» les crânes des têtes humaines que les
» guerriers rapportoient des combats.

» Dans l'intérieur du temple, on
» voyoit des tablettes poſées à cer-
» taines diſtances, les unes ſur les au-
» tres. Là étoient placés des paniers,
» qui renfermoient les os de leurs an-
» ciens Chefs, & à côté, ceux des vic-
» times qui s'étoient immolées, pour
» ſuivre leurs maîtres dans l'autre

monde. Une autre tablette ſéparée portoit des corbeilles peintes, où ſe conſervoient les idoles. C'étoient, ou des figures d'hommes & de femmes, faites de pierre & de terre cuite, ou des têtes & des queues de ſerpens, des animaux empaillés, des mâchoires de grands poiſſons, &c.

» On avoit ſoin d'entretenir au milieu du temple un feu continuel, pour lequel on ne pouvoit ſe ſervir que du bois d'un ſeul arbre; & ſi, par malheur, il venoit à s'éteindre, les peuples étoient conſternés, & les prêtres punis de mort. Ce dernier cas arrivoit rarement, les gardiens pouvant le renouveller, en faiſant apporter de quoi allumer leur pipe; car il étoit défendu d'employer le feu ſacré à cet uſage. Trois pieces de bois également écartées les unes des autres, mais réunies par une des extrémités, brûloient lentement: le gardien s'occupoit à les attiſer. S'il faiſoit froid, il pouvoit avoir ſon feu à part; car il ne lui étoit pas permis de ſe chauffer à celui qui brûloit à l'honneur du ſoleil. Les anciens

» étoient obligés de porter, chacun à
» leur tour, une groſſe bûche dans l'en-
» ceinte de la paliſſade. Le nombre des
» gardiens étoit fixé ; & ils ſervoient
» par quartier. Celui qui étoit en exer-
» cice, placé en ſentinelle ſous l'ap-
» pentis, examinoit ſi le feu n'étoit pas
» en danger de s'éteindre.

» De toutes les femmes il n'y avoit
» que les ſœurs du Grand Chef, qui euſ-
» ſent la liberté d'entrer dans le temple ;
» la porte en étoit également interdite
» au menu peuple, lors même qu'il
» apportoit à manger aux mânes de
» ceux dont les cendres repoſoient,
» dans des corbeilles. Les mets ſe don-
» noient au Garde-Feu, qui les plaçoit
» à côté du mort ; & après un certain
» tems, on les mettoit ſur les paliſ-
» ſades de l'enceinte, où ils étoient
» abandonnés aux bêtes fauves.

» Le ſoleil eſt le principal objet de
» la vénération des Natchés ; & leur
» Chef, qui prend la qualité de frere
» de cet aſtre, en porte l'image ſur ſa
» poitrine. Le culte que lui rendoient
» ces ſauvages, avoit quelque choſe
» d'auguſte. Le Grand Chef devançoit

» ſon lever, & marchoit, à la tête du
» peuple, d'un pas grave, tenant un
» calumet qui ne ſervoit qu'en cette
» occaſion. Il ſe tournoit vers l'Orient,
» hurloit trois fois en ſe proſternant
» juſqu'à terre, & offroit au ſoleil les
» trois premieres gorgées de fumée
» qu'il tiroit de ſa pipe; puis ſe retour-
» nant de l'Eſt à l'Occident, il lui en-
» ſeignoit la route qu'il devoit tenir
» dans ſa courſe. Pendant ce tems-là,
» il s'élevoit un hurlement général de
» tout le peuple qui contemploit cet
» aſtre, les bras levés vers le ciel. Les
» meres amenoient leurs enfans, &
» les faiſoient tenir dans une poſture
» religieuſe.

» Le Grand Chef des Natchés, appellé
» communément le Soleil, jouit d'une
» autorité deſpotique ſur tout ſon peu-
» ple. Ce ſont toujours les enfans mâles
» de ſa plus proche parente, qui lui ſuc-
» cedent, & jamais ſon propre fils. Cette
» politique eſt fondée ſur la connoiſ-
» ſance qu'ils ont du libertinage de leurs
» femmes, qui, comme ailleurs, ne ſe
» font point de ſcrupule de mettre des
» enfans étrangers dans la famille de
» leur mari.

» On donne à la mere de l'héritier
» préſomptif, le nom de Femme-Chef,
» ou la Soleille ; & quoique, pour l'or-
» dinaire, elle ſe mêle peu du gouver-
» nement, on ne laiſſe pas de lui ren-
» dre de grands honneurs. Elle a même,
» ainſi que le Chef, droit de vie & de
» mort ſur les particuliers. Si quelqu'un
» a eu le malheur de déplaire à l'un ou à
» l'autre, ils ordonnent à leurs gardes
» de le tuer. Va me défaire de ce chien,
» diſent-ils ; & ils ſont obéis ſur le
» champ. Leurs ſujets ne les abordent
» jamais ſans les ſaluer trois fois par une
» eſpece de hurlement. On doit faire la
» même choſe en ſe retirant, & obſer-
» ver de ne jamais leur tourner le dos.
» Lorſqu'on les rencontre, il faut s'ar-
» rêter, ſe ranger du chemin, & jetter
» les mêmes cris, juſqu'à ce qu'ils
» ſoient éloignés. On eſt obligé de leur
» porter ce qu'il y a de meilleur dans
» les récoltes, dans le produit de la
» pêche & de la chaſſe, & dans le butin
» fait ſur l'ennemi. Enfin perſonne, pas
» même leurs plus proches parens, lorſ-
» qu'ils mangent avec eux, n'ont droit
» de mettre la main au même plat, ni
» de boire dans le même vaſe.

» La cabane du Grand Chef, ou Soleil, eſt placée ſur une élévation, & » domine ſur toutes celles du village. » A droite eſt le lit du maître, orné de » différentes figures peintes. Ce lit ne » conſiſte que dans une natte, avec une » bûche qui ſert de chevet. Au milieu » de la chambre eſt une petite borne; » dont il faut avoir fait le tour, avant » que de s'approcher du lit. Ceux qui » entrent, ſaluent par un hurlement, » & avancent juſqu'au fond de la cabane, ſans jetter les yeux du côté » droit. Enſuite on fait une ſeconde » ſalutation, en élevant les bras au-deſſus de la tête, & en pouſſant trois » hurlemens. Si c'eſt une perſonne que » le maître conſidere, il répond par » un petit ſoupir, & lui fait ſigne de » s'aſſeoir : on le remercie de ſa politeſſe par un autre hurlement. A toutes » les queſtions qu'il fait, on hurle une » fois avant que de lui répondre; & » quand on prend congé de lui, on » fait traîner le dernier hurlement, juſqu'à ce qu'on ſoit hors de ſa préſence.

» Les Chefs, en mourant, ſe faiſoient » accompagner au tombeau par leurs » officiers & leurs domeſtiques. Pour

» vous former une idée de cette étrange
» cérémonie, vous ſaurez que dès qu'il
» naiſſoit un Soleil, c'eſt-à-dire, un hé-
» ritier préſomptif, chaque famille qui
» avoit un fils à la mamelle, de-
» voit lui en faire hommage. On choi-
» ſiſſoit, parmi tous ces enfans, un cer-
» tain nombre qu'on deſtinoit à ſon
» ſervice ; & dès qu'ils étoient dans
» l'âge compétent, on leur donnoit un
» emploi conforme à leurs talens. Les
» uns paſſoient leur vie à la chaſſe ou à
» la pêche pour l'entretien de ſa table.
» Les autres étoient employés à l'agri-
» culture ; d'autres ne ſervoient qu'à
» compoſer ſon cortege. Ils obéiſſoient
» ſi aveuglément à ſes volontés, qu'il
» n'y en avoit pas un qui oſât lui re-
» fuſer ſa tête, s'il la demandoit. Un
» des principaux articles de leur reli-
» gion étoit d'honorer ſes funérailles,
» en mourant avec lui, pour l'aller ſer-
» vir dans l'autre vie, où ils eſpéroient
» jouir d'un ſuprême bonheur. Ils ſe
» revêtoient de leurs plus beaux ajuſ-
» temens, & ſe rendoient près du tem-
» ple, où le peuple aſſemblé les atten-
» doit. Après avoir danſé & chanté
» aſſez long-tems, ils paſſoient une

» corde à leur cou avec un nœud cou-
» lant ; & auſſi-tôt les miniſtres prépo-
» ſés à cette exécution, venoient les
» étrangler, en leur recommandant d'al-
» ler joindre le Prince, pour reprendre
» auprès de lui, dans l'autre monde,
» des emplois encore plus honorables
» que ceux qu'ils occupoient dans ce-
» lui-ci.

» Après cette expédition, on dé-
» charnoit leurs os ; on les faiſoit ſé-
» cher pendant quelques mois ; on les
» renfermoit dans des corbeilles, & on
» les plaçoit dans le temple, à côté de
» leur maître. Cette même cérémonie
» s'obſervoit également à la mort des
» freres & des ſœurs du Grand Chef.
» Les femmes ſe faiſoient toutes étran-
» gler pour le ſuivre, & regardoient
» comme un grand honneur, la permiſ-
» ſion qu'elles avoient obtenue de s'of-
» frir en ſacrifice. Elles s'y prenoient
» quelquefois dix ans auparavant, pour
» mériter cette grace ; & il falloit que
» celles à qui elle étoit accordée, fi-
» laſſent elles-mêmes la corde qui de-
» voit être l'inſtrument de leur mort.

» On m'a pourtant raconté l'hiſ-
» toire d'un ſauvage qui ne fut pas

» d'humeur de ſe ſoumettre à cette » loi, & ne crut pas, comme ces fem- » mes courageuſes, qu'il fût de ſa gloire » d'accompagner ſon épouſe au tom- » beau. Il s'étoit marié avec une parente » du Grand Chef. Cette femme tomba » malade; & dès qu'il vit qu'elle tour- » noit à la mort, il prit la fuite, ſe » rendit à la Nouvelle-Orléans, & ſe » mit ſous la protection du Gouverneur, » qui étoit M. de Bienville, en offrant » d'être ſon chaſſeur. Celui-ci accepta » ſon ſervice, & s'intéreſſa en ſa faveur » auprès des Natchés, qui déclarerent » que la cérémonie étant faite & la » femme enterrée, il n'avoit plus rien » à craindre.

» Raſſuré par cette promeſſe, le ſau- » vage oſa reparoître dans ſa nation. » Il y fut à peine arrivé, que le frere » de ſon épouſe mourut; &, comme » beau frere, on réſolut de lui faire » payer une dette, dont il ne s'étoit » point acquité comme mari. Quand il » ſe vit avec les autres victimes, il s'a- » bandonna à la douleur la plus pro- » fonde. La veuve du défunt, qui de- » voit être auſſi immolée, témoin de » ſes gémiſſemens, lui dit: « Tu es un

» guerrier, & tu pleures ! Puiſque la
» vie t'eſt ſi chere, il ne convient pas que
» tu viennes avec nous ; va-t-en avec
» les femmes ; & que ton cœur reſte
» derriere toi ſur la terre ». L'Indien
» ne ſe fit pas répéter cet ordre : il diſ-
» parut comme un éclair ; & trois
» vieilles douairieres, dont deux étoient
» ſes parentes, s'offrirent de mourir à
» ſa place. Elles furent expédiées le
» ſoir même ; l'une devant la porte du
» défunt, & les deux autres ſur la
» place du temple. On leur paſſa la
» corde au cou ; & huit homme de leurs
» parens les étranglerent. Il n'en falloit
» pas un ſi grand nombre ; mais comme
» on acquiert la nobleſſe en faiſant ces
» ſortes d'exécutions, il s'en préſente
» toujours plus qu'il n'en faut. La géné-
» roſité de ces femmes racheta la vie
» à notre ſauvage, qui fut tranquille
» depuis ; & profitant des lumieres
» qu'il avoit acquiſes pendant ſon ſé-
» jour chez les François, il s'en ſervit
» pour duper ſes compatriotes. Il ſe fit
» jongleur, c'eſt-à-dire, prêtre & mé-
» decin, deux qualités plus analogues
» à la timidité de ſon caractere, que

» celle d'homme de guerre, qui avoit
» été ſa premiere profeſſion.

» La jeune veuve, qui l'avoit jugé
» indigne de mourir avec elle, montra
» un héroïſme qui ne peut être trop
» exalté. Elle fit venir ſes enfans, &
» leur dit : « Voici le jour où je dois
» m'arracher de vos bras, pour cou-
» rir ſur les pas de votre pere qui m'at-
» tend au pays des Eſprits. Ce ſeroit
» bleſſer mon amour & mon devoir,
» que de céder à vos larmes. J'ai aſſez
» fait pour vous, de vous porter dans
» mon ſein, de vous allaiter de mes
» mamelles. Iſſus de mon ſang, nourris
» de mon lait, comment oſez-vous
» verſer des pleurs? Vous devez des
» exemples de fermeté & de valeur à
» toute la nation. Allez, mes enfans,
» j'ai pourvu à tous vos beſoins, en
» vous ménageant des amis. Je vous
» laiſſe au milieu des François; ils ſont
» généreux; rendez-vous dignes de
» leur eſtime; traitez toujours avec
» eux ſans détours; & ne les implorez
» jamais avec baſſeſſe. Et vous, Fran-
» çois, ajouta-t-elle, en ſe tournant
» vers nos officiers, je vous recomman-
» de ces enfans que je laiſſe orphelins.

» Ils ne connoîtront déſormais que vous » pour peres ; vous devez les protéger. » Quand vous les verrez, nobles guer- » riers, ſouvenez-vous que vous avez » aimé l'auteur de leur vie, & qu'il » fut juſqu'au tombeau, le véritable & » ſincere ami de votre nation. Il a plu » au Grand Eſprit de l'appeller dans » ſon ſein ; & dans peu j'irai moi-même » le rejoindre. Je lui dirai que j'ai vu » vos cœurs ſe ſerrer à la vue de ſon » corps mort. Ne vous chagrinez pas ; » nous ſerons plus long-tems amis dans » le pays des ames que dans celui-ci ; » parce que l'on n'y meurt plus ».

» Ces triſtes paroles arracherent des » larmes à tous les François qui firent » tous leurs efforts pour la détourner » du ſacrifice, auquel elle ſe condam- » noit volontairement. Elle fut iné- » branlable, & courut à la mort avec » une ſérénité, une gaîté qui les ravit » d'admiration. On lui fit avaler du » tabac pour l'étourdir ; on l'étran- » gla enſuite ; & ſon corps fut mis ſur » une natte, à côté de celui de ſon » époux.

» Toutes les femmes attachées au » Soleil par les liens du ſang, jouiſ-

» On célébroit autrefois une fête » générale, qui duroit trois jours & » trois nuits, & à laquelle chaque par- » ticulier contribuoit de ſa chaſſe, de » ſa pêche & de ſes autres proviſions. » Le Soleil & ſa plus proche parente » y préſidoient dans une loge élevée » & couverte de feuillages. On les y » portoit dans un brancard; le premier » tenoit en ſa main une eſpece de » ſceptre orné de plumes de diverſes » couleurs; les perſonnes les plus diſ- » tinguées les environnoient & leur » marquoient leurs reſpects & leurs » ſoumiſſions par une infinité de céré- » monies. Le peuple chantoit & danſoit » autour d'eux, en témoignage de la » joie publique.

» Le dernier jour, le Chef haran- » guoit l'aſſemblée, & exhortoit tout le » monde à remplir exactement ſes de- » voirs, ſur-tout à marquer une grande » vénération pour les Eſprits qui réſi- » dent dans le temple, & à bien inſ- » truire les enfans. Si quelqu'un s'étoit » ſignalé par quelque action de zele, il » faiſoit publiquement ſon éloge. Il y » a quelques années que le feu du ciel

» étant tombé ſur le temple, ſept ou » huit femmes jetterent leurs enfans au » milieu des flammes pour appaiſer les » Génies. A la fête ſuivante, le So» leil appella ces héroïnes, exalta leur » courage, & finit par exhorter les » autres meres à imiter, dans l'occa» ſion, un ſi noble exemple.

» La perſonne du Grand Chef n'étoit » pas moins ſacrée, que celle d'un ſou» verain. Il lui étoit défendu d'expoſer » ſa vie lorſqu'il alloit à la guerre; & » s'il arrivoit qu'il fût tué, les princi» paux guerriers de ſon armée devoient » être mis à mort à leur retour; mais ces » ſortes d'exécutions étoient très rares, » par les précautions que l'on pre» noit pour le préſerver de ce malheur.

» Avant que de partir pour la cam» pagne, on faiſoit boire à tous les » ſoldats ce qu'on appelle la médecine » de guerre. C'eſt un vomitif compoſé » d'une racine qui a bouilli dans de » grandes chaudieres pleines d'eau. On » en donnoit à chacun deux pots qu'il » falloit avaler tout de ſuite, & qu'on » rendoit preſque auſſi-tôt avec de vio» lens efforts.

» Cette nation a, comme toutes les » autres, ſes médecins, mais en très-» petit nombre, parce qu'ils ſont tou-» jours auſſi près de la mort, que leurs » malades. Tout l'art de ces charlatans » ne conſiſte qu'en diverſes pratiques » puériles & ſuperſtitieuſes. Avec une » pierre à fuſil, ils font une inciſion à » la partie affligée ; ils en ſucent le » ſang ; & en le rendant dans un plat ; » ils crachent en même tems un petit » morceau de bois, de paille ou de » cuir, qu'ils avoient caché ſous leur » langue, & qu'ils donnent pour la » cauſe du mal. Ils ſe font toujours » payer d'avance ; mais ſi le malade » meurt, ils ſont preſque toujours ſurs » d'avoir la tête caſſée par les parens ou » les amis du défunt.

» Les Natchés ont une autre eſpece » de jongleurs qui ne courent pas moins » de riſque : ce ſont certains vieillards » fainéans, qui, pour faire ſubſiſter » leur famille, ſans être obligés de tra-» vailler, ſe vantent de procurer la » pluie ou le beau tems, ſuivant le be-» ſoin. Toute la bourgade ſe cottiſe, » pour acheter d'eux un tems favo-

» rable aux biens de la terre. Si c'eſt
» la pluie qu'on demande, ils ſe rem-
» pliſſent la bouche d'eau; & avec un
» chalumeau, dont l'extrêmité eſt per-
» cée de pluſieurs trous, ils ſouffient
» en l'air du côté où ils apperçoivent
» des nuages, les invitent, par des
» cris affreux, à arroſer les campagnes
» de ceux qui les ont payés. S'il eſt
» queſtion d'obtenir du beau tems, ils
» montent ſur le toît des maiſons, font
» ſigne aux nuages de paſſer outre; &
» s'ils ſe diſſipent, ils danſent & chan-
» tent autour de leurs cabanes, avalent
» de la fumée de tabac, & préſentent
» au ciel leurs calumets. Si le village
» obtient ce qu'ils ont promis, ils re-
» çoivent une double récompenſe;
» mais s'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont
» aſſommés ſans miſéricorde.

» Les traités de paix & d'alliance ſe
» faiſoient ici avec beaucoup d'appa-
» reil; & le Soleil y ſoutenoit toujours
» ſa dignité en véritable ſouverain. Dès
» qu'il étoit averti du jour de l'arrivée
» des ambaſſadeurs, il donnoit ſes
» ordres au maître des cérémonies,
» pour les préparatifs de leur récep-

» tion. Quand ces Députés ſont à
» cinq cens pas du Grand Chef, ils
» s'arrêtent & chantent la paix. Or-
» dinairement l'ambaſſade eſt compo-
» ſée de trente hommes & de ſix fem-
» mes. Les meilleures voix marchent
» à la tête, & ſont ſuivies de ceux
» qui portent le calumet. Ces derniers
» danſent en chantant, ſe tournent de
» tous côtés, ſe donnent de grands
» mouvemens, font des contorſions
» & des grimaces épouvantables. Ils
» recommencent le même manege au-
» tour du Chef, quand ils ſont arrivés
» auprès de lui, & lui préſentent le
» calumet allumé. Ils fument tous en-
» ſemble, pouſſant vers le ciel la pre-
» miere vapeur du tabac, la ſeconde
» vers la terre, & la troiſieme autour
» de l'horiſon. Ils remettent enſuite la
» pipe aux chefs ſubalternes, & vont
» frotter de leurs mains l'eſtomac du
» Prince; puis ils ſe frottent eux-mêmes
» tout le corps; & l'Orateur commence
» ſa harangue, qui eſt ſuivie de la ré-
» ponſe du Soleil. Celui-ci offre à ſon
» tour un calumet aux ambaſſadeurs qui
» avalent la fumée du tabac. Il leur de-

» mande enſuite comment ils ſe por-
» tent. Tous ceux qui aſſiſtent à l'au-
» dience, leur font la même queſtion;
» après quoi on les conduit dans la
» cabane qui leur eſt deſtinée, & où
» on leur ſert un grand repas. Le
» ſoir, ils reçoivent la viſite du Grand
» Chef; mais quand ils le ſavent prêt à
» ſortir de chez lui, pour lui faire hon-
» neur, ils vont le chercher, le por-
» tent ſur leur dos dans leur logis, &
» le font aſſeoir ſur une peau préparée.
» L'un d'eux ſe place derriere lui, ap-
» puie ſes mains ſur ſes épaules, & fait
» mille contorſions ridicules, tandis
» que ſes camarades racontent leurs ex-
» ploits de guerre.

» Ces viſites recommencent ſoir &
» matin, pendant pluſieurs jours; mais
» à la derniere, le cérémonial change.
» On plante un poteau au milieu de
» l'appartement, autour duquel on
» chante, on danſe & l'on vante ſes
» proueſſes. On fait enſuite des pré-
» ſens aux Députés; & quand ils ſont
» ſur leur départ, on leur fournit tou-
» tes les proviſions néceſſaires pour le
» voyage ».

Le pere Jérôme m'a parlé de pluſieurs autres uſages des Natchés ; mais ils ne different point aſſez de ceux des ſauvages du Canada, pour revenir ſur cette matiere.

Je ſuis, &c.

*A la Nouvelle-Orléans, ce 28 août 1749.*

## LETTRE CXIV.

### *SUITE DE LA LOUISIANE.*

APRÈS l'horrible maſſacre des François, commis par les Natchés, notre Capucin paſſa chez les Illinois, autres ſauvages qui, de tout tems, nous ont été très-attachés.

« Ce ſont les ſeuls peuples de la » Louiſiane, dit le pere Jérôme, qui » n'aient jamais cherché à ſe reconcilier » avec leurs ennemis à notre préjudice. » Il eſt vrai qu'ils ont toujours compris » le beſoin qu'ils avoient de nous, » pour ſe défendre contre pluſieurs na- » tions qui ſembloient avoir conjuré » leur perte, & ſur-tout contre les » Iroquois, qui, à force de les har- » celer, les ont aguerris. Quoique vive- » ment ſollicités par les Natchés, ils » reſterent fideles aux François; & à » la premiere nouvelle de cette guerre, » ils députerent à la Nouvelle-Orléans, » pour nous offrir leurs ſervices. Le » Chef de l'ambaſſade ſe nommoit Chi- » kagou : il harangua le Commandant

» avec beaucoup d'aſſurance & de » ſoumiſſion. C'eſt le même qu'on a vu » à Paris, & à qui Madame la ducheſſe » d'Orléans donna à Verſailles une ta- » batiere magnifique, qu'il a toujours » conſervée précieuſement dans une » bourſe. Quelqu'offre qu'on lui ait » faite, il n'a jamais voulu s'en défaire: » attention bien remarquable dans un » ſauvage, dont le caractere eſt de de- » ſirer paſſionnément tout ce qu'il voit, » & de s'en dégoûter auſſi-tôt.

» Ce que Chikagou racontoit de la » France à ſes compatriotes, leur pa- » roiſſoit incroyable. On t'a payé, lui- » diſoient-ils, pour nous faire accroire » toutes ces belles fables. Si tu as vu » réellement ce que tu rapportes, il » faut que quelque charme t'ait faſ- » ciné les yeux. Lorſqu'il diſoit qu'à » Paris, il y a ſix à ſept cabanes les unes » ſur les autres, auſſi élevées que les » plus grands arbres; qu'il y a au- » autant de monde dans les rues, que de » brins d'herbes dans les prés; qu'on » s'y promene dans des maiſons de » cuirs, peintes & dorées; qu'il y » a d'autres longues cabanes, où les

» jongleurs

» jongleurs remettent des yeux, des
» bras, des jambes & des dents, ſans
» qu'il y paroiſſe, à ceux qui en man-
» quent ; ces bonnes gens reſtoient d'a-
» bord étonnés, & finiſſoient par en rire
» comme d'un viſionnaire.

» Que penſeriez-vous donc, repre-
» noit Chikagou, ſi j'ajoutois que j'ai
» vu, à la foire, de petite créatures,
» pas plus grandes que le bras, qui
» danſoient, chantoient & parloient
» comme des hommes faits ? Croiriez-
» vous encore que dans ce pays-là,
» l'honneur du mari eſt attaché à la
» vertu de ſa femme, & qu'il eſt du bon
» ton, malgré cela, de dire à l'épouſe
» d'un autre qu'on l'aime, qu'on l'a-
» dore, & de lui demander qu'elle ſe
» déshonore elle & ſon mari ? Si l'hom-
» me, trahi par ſa femme, parle & me-
» nace, celle-ci a recours à la loi qui la
» ſépare d'un brutal, qui ne veut pas
» être à la mode. Le premier mari qui
» a été outragé, s'en eſt plaint ; le ſe-
» cond, voyant que cela ne réuſſiſſoit
» pas, s'eſt vengé ſur un troiſieme qui
» a voulu auſſi prendre ſa revanche ; &
» ce cercle de vengeances a corrompu
» toute la nation.

» Quand Chikagou devint vieux, » & commença à radoter, toutes ces » choſes lui parurent à lui-même ſi ex- » traordinaires, qu'il convint avec les » autres ſauvages, qu'elles ne pou- » voient être vraies, & que les Fran- » çois l'avoient enſorcelé.

» Rien n'a plus contribué à nous at- » tacher les Illinois que l'établiſſement » du chriſtianiſme & la conduite de » quelques officiers François, qui ont » commandé dans ce pays. Avant la » premiere découverte du Miſſiſipi, à » peine connoiſſoit-on ces ſauvages » dans le Canada. Des François, en » deſcendant ce fleuve, paſſerent par » leurs villages, y furent bien reçus, » & ſongerent à y faire des entrepôts » pour leur commerce. Ils y laiſſerent » un fort, un commandant, une égliſe » & un miſſionnaire : les Anglois en » prirent de l'ombrage, & voulurent » auſſi, y avoir au moins un temple & » un miniſtre. Le gouverneur de Bof- » ton leur en fit faire la demande, qui » fut généralement rejettée. « Ta pa- » role m'étonne, répondit un des Chefs » de cette nation ; quand tu es venu » ici, tu m'as vu long-tems avant les

» François; ni ceux qui t'ont précédé,
» ni tes miniſtres ne nous ont jamais
» parlé de religion ni du grand Génie,
» & n'ont ſongé qu'à nos peaux de
» caſtor & d'orignac. Nous ne pou-
» vions leur en fournir aſſez ; & plus
» nous en apportions, plus nous étions
» leurs amis. Le contraire eſt arrivé
» avec les François ; en ayant un jour
» offert à un de leurs miſſionnaires, il
» ne daigna pas ſeulement les regarder ;
» il me parla d'abord de la priere ; la
» ſeule voie qui conduit au bonheur ;
» je l'écoutai avec plaiſir ; & je goûtai
» ſi fort ſa parole, que je reſtai long-
» tems pour l'entendre. Je l'engageai à
» m'inſtruire, & lui demandai le bap-
» tême. De retour dans mon pays, je
» raconte ce qui m'eſt arrivé ; on porte
» envie à mon bonheur ; on part pour
» aller trouver la robe noire ; c'eſt ainſi
» que nous ſommes devenus chrétiens.
» Dès que tu m'as vu, ſi tu m'avois
» parlé de ta religion, je t'aurois écou-
» té ; car je n'étois pas capable de dé-
» mêler ſi elle étoit bonne. J'agrée celle
» des François ; & je la conſerverai juſ-
» qu'à ce que la terre brûle & finiſſe ».

» Avant que les Illinois embraſſaſ-
» ſent le chriſtianiſme, ils paſſoient
» pour les peuples les plus vicieux de
» l'Amérique. Ils étoient à la vérité
» doux & dociles; mais lâches, traî-
» tres, légers, fourbes, voleurs, ſans
» honneur, ſans foi, intéreſſés, gour-
» mands, &, ce qui ſurprend, de la
» part de ces gens groſſiers & incultes,
» extrêmement adonnés à ce plaiſir
» monſtrueux, que les Grecs & les
» Romains ne connurent que lorſqu'ils
» furent civiliſés & polis.

» De pareils alliés ſembloient ne
» devoir pas faire beaucoup d'honneur
» aux François, ni leur être d'un grand
» ſecours; nous n'en avons pourtant
» pas eu de plus fideles; & les miſ-
» ſionnaires eurent la conſolation de
» voir, en peu de tems, un troupeau
» nombreux de ces Indiens, juſques-
» là ſi décriés par la corruption de
» leurs mœurs, s'aſſembler autour d'eux,
» & renouveller ces grands exemples
» de vertu, qu'on avoit admirés dans
» les plus floriſſantes miſſions du Ca-
» nada. Preſque tout ce qui reſte de
» cette nation, fait aujourd'hui pro-

» feſſion du chriſtianiſme, & l'on a com-
» pris de quelle importance il étoit, d'y
» attirer les autres ſauvages de la Loui-
» ſiane. Dans ce deſſein on a jetté les
» yeux ſur les Capucins de la province
» de France, comme les plus capables
» d'adoucir le caractere de ces barbares,
» de s'inſinuer dans leur eſprit, & d'é-
» tendre la domination du Roi dans
» cette partie du Nouveau Monde. On
» jugea que la ſeule préſence d'un hom-
» me reſpectable par ſon état, qui ſau-
» roit leur langue, gagneroit leur con-
» fiance, obſerveroit leurs démarches,
» ſeroit inſtruit de leurs deſſeins, un
» homme de tête enfin, comme il y en
» a dans notre ordre, vaut quelquefois
» mieux qu'une garniſon ; il peut du
» moins y ſuppléer, & avertir les gou-
» verneurs de prendre des meſures pour
» déconcerter les ennemis.

» En 1741, lorſque la guerre fut ſur
» le point de s'allumer entre les puiſ-
» ſances de l'Europe, un gouverneur
» Anglois, arrivé à Boſton, demanda
» une entrevue aux Illinois, qui y con-
» ſentirent, & me prierent de les ac-
» compagner. C'étoit pour me con-

» ſulter ſur les propoſitions artificieuſes
» qui leur ſeroient faites, & s'aſſurer
» que leurs réponſes n'auroient rien de
» contraire au ſervice du roi, ni au
» bien de la religion. Je les ſuivis; &
» mon intention étoit de me tenir ſim-
» plement dans leur quartier, pour les
» aider de mes conſeils, ſans paroître
» devant le Gouverneur. Comme nous
» approchions de l'endroit aſſigné, les
» Anglois nous ſaluerent par pluſieurs
» coups de canons; & mes Illinois y
» répondirent par une décharge de leur
» mouſqueterie. A l'approche du Gou-
» verneur, les ſauvages s'avancerent
» avec précipitation; & je me trou-
» vai au milieu d'eux ſans y penſer, &
» ſans le vouloir. Dès qu'il m'apperçut,
» il fit quelques pas au devant de moi;
» & après les complimens ordinaires,
» il adreſſa ce diſcours aux Illinois.

« C'eſt par ordre du roi, mon maî-
» tre, que je viens vous voir; il ſou-
» haite que nous vivions en paix. Si
» quelque Anglois étoit aſſez imprudent
» pour vous faire du tort, ne ſongez
» pas à vous en venger; mais adreſſez-
» moi votre plainte, & je vous rendrai

» une prompte juſtice. S'il arrivoit que
» nous euſſions la guerre avec les Fran-
» çois, ne vous mêlez point de nos
» différends : les François ſont auſſi forts
» que nous ; ainſi laiſſez-nous vuider
» enſemble nos querelles ; nous four-
» nirons à tous vos beſoins ; nous pren-
» drons vos pelleteries ; & nous vous
» donnerons nos marchandiſes à un
» prix modique ».

» Quand il eut ceſſé de parler, mes
» ſauvages ſe retirerent pour délibérer
» enſemble ſur la réponſe qu'ils avoient
» à faire. Pendant ce tems-là, le Gou-
» verneur me tira à part, & me dit :
» je vous prie de ne pas porter vos
» Indiens à nous faire la guerre. Je lui
» répondis que ma religion & mon
» caractere m'engageoient à ne leur
» donner que des conſeils de paix. Je
» parlois encore, lorſque je me vis
» tout à coup environné de vingt jeu-
» nes guerriers, qui craignoient que le
» Gouverneur ne voulût me faire en-
» lever. Cependant les anciens s'avan-
» cerent ; & l'un d'eux fit la réponſe
» ſuivante.

« Grand capitaine, tu nous dis de
» ne pas nous joindre aux François,

» ſuppoſé que tu leur déclares la » guerre. Tu dois ſavoir que le Fran- » cois eſt mon frere ; nous avons une » même priere lui & moi ; & nous ſom- » mes dans une même cabane à deux » feux. Si je te vois entrer du côté du » feu, où eſt aſſis mon frere le Fran- » çois, je t'obſerve de deſſus ma natte, » où je ſuis aſſis à l'autre feu. Si je m'ap- » perçois que tu portes une hache, » j'aurai la penſée : que prétend faire » l'Anglois de cette hache ? Je me leve » pour lors ſur ma natte, pour obſer- » ver ce qu'il fera. S'il leve la hache » pour frapper mon frere le François, » je prends la mienne, & je cours à » l'Anglois pour le frapper. Eſt-ce que » je pourrois voir frapper mon frere » dans ma cabane, & demeurer tran- » quille ſur ma natte ? Non ; j'aime » trop mon frere, pour ne pas le dé- » fendre. Ainſi je te dis, grand capi- » taine, ne fais rien à mon frere, & » je ne te ferai rien ; demeure tran- » quille ſur ta natte, & je reſterai en » repos ſur la mienne ».

» Ainſi finit cette conférence ; & peu » de tems après nous apprîmes que la » France étoit en guerre avec l'Angle-

» terre. Auſſi-tôt nos ſauvages, après » avoir délibéré, ſuivant leur coutume, » ordonnerent aux jeunes gens de tuer » les chiens pour le feſtin de guerre. » Ce feſtin ſe fit; on leva la chaudiere; » on danſa; & il ſe trouva deux cens » cinquante hommes ſous les armes. » Le lendemain les femmes alloient » criant par le village : « raſſemblez- » vous, jeunes guerriers; armez-vous » de vos caſſes-têtes; courez venger la » mort de nos freres; tuez, ſaccagez, » exterminez, brûlez leurs ennemis; » amenez des eſclaves; mangez leur » cœur; faites boucaner leur chair; » buvez leur ſang; apportez leur che- » velure; & de leurs crânes faites des » taſſes, &c ».

» La maniere dont ces peuples font » la guerre, rend une poignée de leurs » gens plus redoutable, que ne le feroit » un corps de deux ou trois mille » ſoldats Européens. Dès qu'ils furent » entrés dans le pays ennemi, ils ſe » diviſerent en différentes bandes. On » dit aux uns : on vous donne ce ha- » meau à manger; aux autres, on vous » abandonne ce village. Enſuite on

» fit le ſignal pour partir tous enſem-
» ble, & aller en même tems, dans les
» diverſes contrées. Nos guerriers ſe
» répandirent à plus de ſoixante lieues
» de pays, & défirent tout ce qu'ils
» trouverent d'Anglois diſperſés dans
» leurs habitations. Ils en tuerent plus
» de deux cens, firent cent cinquante
» priſonniers, & n'eurent de leur cô-
» té, que quelques hommes de bleſ-
» ſés aſſez légérement. Ils revinrent de
» cette expédition, ayant chacun deux
» canots chargés de butin. Pendant
» ſept ans que dura cette guerre, ils
» porterent la déſolation dans toutes
» les terres qui appartenoient aux An-
» glois. Ils ravagerent leurs villages,
» leurs forêts, leurs métairies, enle-
» verent une infinité de beſtiaux, &
» emmenerent plus de ſix cens priſon-
» niers.

» Enfin la paix ſe fit entre les deux
» couronnes. A la premiere nouvelle
» qu'on en reçut d'Europe, le gou-
» verneur de Boſton fit dire aux Illi-
» nois, que s'ils vouloient s'aſſembler
» dans un lieu qu'il leur déſignoit, ils
» conféreroient enſemble ſur les af-

» faires préſentes. Les ſauvages ſe ren-
» dirent dans l'endroit marqué ; & le
» Gouverneur s'adreſſant à leur Chef,
» lui dit : « Je t'apprends que le roi d'An-
» gleterre & le roi de France ne ſont
» plus en colere, & que ce dernier
» nous abandonne tous les pays qui
» faiſoient le ſujet de nos conteſtations.
» Ainſi, ſi tu veux, nous vivrons en
» paix, toi & moi. Nous y étions au-
» trefois ; mais les François te l'ont
» fait rompre ; & c'eſt pour leur plaire,
» que tu es venu nous frapper. Ou-
» blions toutes ces méchantes affaires ;
» jettons-les dans la mer, afin qu'elles
» ne reparoiſſent plus, & que nous
» ſoyons bons amis.

» Cela eſt bien dit, répliqua le Chef
» des ſauvages. Que les deux Rois ſoient
» d'accord, j'en ſuis bien aiſe ; & je
» n'ai pas de peine non plus à être
» bien avec toi. Ce n'eſt pas moi qui
» te frappe depuis ſept ans ; c'eſt le
» François, qui s'eſt ſervi de mon bras.
» J'avois jetté ma hache ; & comme
» j'étois en repos ſur ma natte, ne
» penſant à rien, le gouverneur de la
» Louiſiane m'envoya une parole, par

» laquelle il me diſoit : mon fils, l'An-
» glois m'a frappé ; aide-moi à m'en ven-
» ger ; prends ta hache, & frappe l'An-
» glois. Moi qui ai toujours écouté la
» parole du gouverneur François, je
» cherche ma hache ; je la trouve en-
» fin toute rouillée ; je l'accommode ;
» je la pends à ma ceinture, pour te
» venir frapper. Maintenant le François
» me dit de la mettre bas ; je la jette
» bien loin, pour qu'on ne voie plus le
» ſang dont elle eſt rougie. Mais tu dis
» que le François t'a cédé divers pays ; il
» te donnera tout ce qu'il voudra ; pour
» moi, j'ai ma terre, que le Grand Génie
» m'a accordée. Tant qu'il y aura un en-
» fant de ma nation, il combattra pour
» la conſerver. Tout ſe termina enfin
» à l'amiable ; le gouverneur Anglois
» fit ſervir un grand feſtin aux ſauvages ;
» & chacun ſe retira très-content.

» On ne peut guere imaginer, ni un
» meilleur, ni un plus beau pays, que
» celui qu'arroſe la riviere des Illinois.
» On ne voit ſur ſes bords, que d'im-
» menſes prairies ſemées de petits boſ-
» quets, qui paroiſſent y avoir été
» plantés à la main. Les herbes y ſont

» ſi hautes, qu'on s'y perd; mais on
» rencontre par-tout des ſentiers auſſi
» battus, qu'ils le pourroient être dans
» les pays les plus fréquentés; cepen-
» dant il n'y paſſe que des bœufs, &,
» de tems en tems, des troupeaux de
» cerfs & de chevreuils. C'eſt par cette
» route que j'abordai dans la nouvelle
» terre, que je venois arroſer de mes
» ſueurs.

» A quelque diſtance de la riviere,
» il y a un gros village de François,
» preſque tous Canadiens, qui ont
» un jéſuite pour curé, & y vivent
» fort à leur aiſe. A côté, eſt une
» bourgade Illinoiſe, dont les habitans
» travaillent à la terre, & ſont très-
» laborieux. Ils nourriſſent des volailles
» qu'ils vendent à leurs voiſins. Leurs
» femmes, qui ſont aſſez adroites, filent
» la laine des bœufs, & la rendent plus
» fine que celle de nos moutons. Quel-
» quefois même on la prendroit pour
» de la ſoie. Elles en fabriquent des
» étoffes qu'elles teignent de diverſes
» couleurs, & s'en font des robes
» qu'elles couſent avec du fil de nerf
» de chevreuil. La maniere dont elles
» le font, eſt très-ſimple : quand le

» nerf eſt bien décharné, elles l'expo-
» ſent au ſoleil pendant quelques jours ;
» & lorſqu'il eſt ſec, elles le battent, &
» en tirent ſans peine un fil auſſi blanc,
» auſſi fin, & plus fort que celui de
» Malines.

» En arrivant dans ce village, je le
» trouvai dans la derniere déſolation.
» Un François y avoit apporté la petite
» vérole ; & le mal s'étoit communiqué
» à toute la bourgade. Le cimetiere
» paroiſſoit comme une forêt de per-
» ches & de poteaux nouvellement
» plantés, d'où pendoit tout ce qui
» avoit été à l'uſage des défunts. La nuit
» entiere j'entendois pleurer, & pouſ-
» ſer d'affreux ſanglots. Pour comble
» de douleur, j'appris que quelque
» tems auparavant, un parti de ſauva-
» ges Chicachas s'étoit préſenté dans
» les environs, & avoit cauſé d'étran-
» ges ravages. Jugez de mon embarras
» & de ma frayeur, lorſque j'apperçus
» ſur une élévation un poteau dreſſé,
» que je reconnus être le monument
» d'une expédition toute récente. Il y
» avoit deux figures d'hommes ſans
» tête, & quelques unes dans leur en-
» tier. Les premieres marquoient les

» morts, & les ſecondes les captifs.
» Un de mes conducteurs m'apprit,
» à cette occaſion, que quand il y a
» des François parmi les uns ou les
» autres, on leur appuie les bras ſur
» les hanches, pour les diſtinguer des
» ſauvages, à qui on les laiſſe pendans.
» Cette diſtinction vient de ce que ces
» peuples ont obſervé que nous nous
» tenons ſouvent dans cette poſture,
» qui n'eſt point en uſage parmi eux.

» Les Chicachas dont je viens de
» parler, ſont les ennemis mortels &
» irréconciliables des François & des
» Illinois. Notre alliance avec ces der-
» niers, les met ſouvent en guerre
» avec nous; & les Anglois de la Ca-
» roline ne négligent rien pour entre-
» tenir & attiſer le feu de la diviſion.
» Ils ne voient pas ſans ombrage notre
» établiſſement de la Louiſiane : ils le
» regardent comme une barriere que
» nous avons miſe entre leurs puiſ-
» ſantes colonies de l'Amérique ſep-
» tentrionale, & le Mexique. Nous de-
» vons nous attendre qu'ils emploie-
» ront toutes ſortes de moyens pour
» la rompre : leur liaiſon avec les Chi-
» cachas leur en fournit continuelle-

» ment l'occaſion. Ce ſont les ſauvages » les plus braves & les plus redoutables » de la Nouvelle France. Tous ceux » du nord & du ſud, & même les Fran- » çois leur ont fait la guerre, ſans » avoir pu les chaſſer de leurs terres, » les plus belles & les plus fertiles du » continent. Les Anglois ne ſe ſont ja- » mais détachés de ces vaillans guer- » riers, & ont toujours entretenu com- » merce avec eux, en pourvoyant à » tous leurs beſoins.

» Ces Indiens montent très-bien à » cheval, & ſont fort experts dans » l'exercice des armes & le métier de » la guerre. Ils témoignent beaucoup » d'indifférence pour les femmes, dé- » daignent de manger avec elles, & les » aiment cependant avec paſſion. S'ils » en trouvent d'infidelles, ils ſe con- » tentent de les fuſtiger avec leur amant, » en les faiſant courir nuds par le vil- » lage; & l'épouſe adultere eſt ren- » voyée. Lorſqu'un Chicacha a tué un » chevreuil, il dit à ſa femme l'endroit » où il l'a laiſſé: elle va le chercher, » le dépouille, & le ſert à ſon mari. » Les François ont ſouvent été l'objet » de la fureur & de la vengeance de

» ces barbares. Ils en brûlerent un jour » trente-deux à la fois, parmi leſquels » étoient ſept officiers, vingt-quatre » ſoldats & un miſſionnaire. Un ſer- » gent, témoin du triſte ſort de ſes » camarades, fut réſervé pour le der- » nier; mais il échappa au ſupplice par » ce ſtratagême : comme la langue des » ſauvages lui étoit familiere, il s'en » ſervit pour invectiver contre ſes » bourreaux ; & s'étant détaché de ſes » liens, il leur jetta à la tête tout ce » qui ſe préſenta ſous ſa main, en leur di- » ſant : vous êtes des chiens ; & puiſque » vous avez brûlé mes chefs, je veux » l'être comme eux. Je ne crains ni le » feu ni la mort, parce que je ſuis un » homme. Faites-moi bien ſouffrir ; c'eſt » ce que je demande. Les Chicachas » voyant ſa réſolution, le prirent pour » un homme extraordinaire, & lui ac- » corderent la vie.

» La férocité de ce peuple, qui ne » m'étoit que trop connue, & les » alarmes où je voyois les Illinois, leur » chant lugubre, la vue des cadavres » expoſés ; tous ces objets me repré- » ſentoient ſans ceſſe à quoi je devois » m'attendre, ſi j'avois le malheur de

» tomber entre les mains des Chicachas, » & faiſoient ſur moi une impreſſion » dont je n'étois pas le maître. Pen- » dant pluſieurs jours je ne dormois » point tranquillement. Je n'appréhen- » dois pas, à la vérité, que l'on nous » attaquât ouvertement, parce que » j'avois avec moi quinze hommes » bien armés, & que je l'étois moi- » même de pied en cap. Mais nous » avions tout à craindre des ſurpriſes ; » car il n'y a point de ruſe dont ne » s'aviſent les ſauvages, pour tendre » des pieges à leur ennemis. Une des » plus ordinaires, eſt de contrefaire le » cri d'un animal, ou le chant d'un oi- » ſeau ; ils les imitent ſi parfaitement ; » que tous les jours on y eſt trompé. » On eſt campé à l'entrée d'un bois ; » on croit entendre un bœuf, un cerf, » un canard ; deux ou trois hommes y » courent, dans l'eſpérance de faire » une bonne capture ; & ſouvent ils ne » reviennent plus.

» On ne me fut pas plutôt arrivé » dans le village, qu'on vint, de la part » du principal chef, m'inviter à un » grand repas. Deux ſauvages, qui fai- » ſoient les fonctions de maîtres d'hô-

» tel, diſtribuerent les mets à toute l'aſ-
» ſemblée; & chaque plat étoit pour
» deux perſonnes. Ils mangerent, en
» s'entretenant enſemble de choſes in-
» différentes; & quand ils eurent fini,
» ils ſe retirerent, emportant, ſelon
» leur coutume, ce qu'ils y avoit de
» reſte dans les plats. Les Illinois ne
» donnent point de ces feſtins, où l'on
» eſt obligé de manger tout ce qu'on
» ſert, dût-on en mourir. De toutes les
» nations de la Louiſiane, il n'y en a
» point qui vivent dans une ſi grande
» abondance de toutes choſes. Leurs
» rivieres ſont couvertes de cygnes,
» d'outardes, d'oyes, de canards &
» de ſarcelles. A peine fait on une lieue,
» ſans trouver une quantité prodi-
» gieuſe de coqs-d'inde qui vont par
» troupes. Ils ſont plus gros que ceux
» de France; & il y en a qui peſent
» juſqu'à trente livres. Ils ont au col
» une eſpece de barbe de crin, longue
» environ d'un demi-pied. Les plaines
» & les forêts ſont peuplées de bœufs
» ſauvages, qu'on rencontre par ban-
» des. Il n'y a point d'années, qu'on
» n'en tue plus de deux mille. La chair
» en eſt naturellement ſalée, & ſi lé-

» gere, que quoiqu'on la mange toute
» crue, elle ne cauſe point d'indigeſ-
» tion. Quand les Illinois en ont tué
» un qui leur paroît trop maigre, ils
» ſe contentent d'en prendre la langue,
» & en vont chercher de plus gras.
» Ils ont auſſi des bœufs de la même
» eſpece que ceux d'Europe. Ils ne
» coûtent, pour la plupart, ni ſoin ni
» dépenſe. Ceux qu'on emploie aux
» travaux de la campagne, paiſſent
» dans un champ commun autour du
» village. Les autres, en bien plus grand
» nombre, deſtinés à perpétuer la race,
» ſont comme renfermés toute l'année
» dans une péninſule de pluſieurs lieues
» de ſurface. Ces animaux, qu'on ap-
» proche rarement, ſont devenus preſ-
» que ſauvages; & il faut uſer d'arti-
» fice pour les attraper. Si un habitant
» a beſoin d'une paire de bœufs, il va
» dans cette preſqu'iſle; & dès qu'il ap-
» perçoit un taureau de taille à être
» dompté, il lui jette une poignée de
» ſel, étend une longue corde avec un
» nœud coulant, & ſe couche par
» terre. L'animal friant de ſel, s'ap-
» proche du lacet; & l'orſqu'il a le
» pied dedans, l'homme aux aguets

» tire la corde, & la bête ſe trouve » priſe. C'eſt tout ce qu'il en coûte » pour avoir une paire de bœufs. On » fait la même choſe pour les chevaux, » les vaches, les veaux & les poulains. » Ces animaux ne ſont ici ſujets à au- » cune maladie, comme ceux d'Eu- » rope; ils vivent long-tems, & ne » meurent, pour l'ordinaire, que de » vieilleſſe.

» Le climat, ſous lequel habitent les » Illinois, eſt à peu près ſemblable à » celui de la France. Les grandes cha- » leurs s'y font ſentir un peu plus tôt & » plus vivement; mais elles ne ſont » ni conſtantes, ni durables; l'hiver eſt » une alternative de froid piquant, & » de tems aſſez doux, ſelon que re- » gnent les vents du nord ou du midi, » qui ſe ſuccedent aſſez réguliérement; » ce qui nuit beaucoup aux arbres frui- » tiers. Souvent dès la mi-février, les » arbres entrent en ſeve, ſe couvrent » de fleurs; ſurvient un coup de vent » du nord qui détruit les plus belles eſ- » pérances. Le terroir eſt fertile; toute » eſpece de légumes y réuſſiroit preſ- » que auſſi bien qu'en France, ſi on les » cultivoit avec le même ſoin. Le bled

» n'y donne cependant, communé-
» ment, que depuis cinq juſqu'à huit
» pour un. Il eſt vrai que les terres ſont
» travaillées très-négligemment; & de-
» puis trente ans qu'on les laboure,
» elles n'ont jamais été fumées. Ce mé-
» diocre ſuccès du froment provient
» encore davantage des brouillards
» épais, & des chaleurs trop précipi-
» tées. Mais en dédommagemment, le
» maïs y croît à merveille, & donne
» plus de mille pour un. C'eſt la nour-
» riture des animaux domeſtiques, des
» eſclaves, & de la plupart des natu-
» rels du pays, qui en mangent par ré-
» gal. Ce n'eſt qu'au printems, que
» les Illinois ſement le bled; & ils ne
» lui donnent la derniere façon, qu'à
» la mi-juin; après quoi ils déliberent
» vers quel endroit de la mer ils iront
» chercher de quoi vivre juſqu'à la ré-
» colte, qui ne ſe fait qu'au mois d'août.

» Avant que de partir, ils m'en-
» voyoient prier de me rendre à leurs
» aſſemblées; & auſſi-tôt que j'y étois
» arrivé, l'un d'eux me parloit ainſi, au
» nom de tous les autres: « Notre pere,
» ce que je te dis, c'eſt ce que diſent
» tous ceux que tu vois ici. Tu nous

» connois; tu ſçais que nous manquons » de vivres; & nous n'avons d'autre » reſſource, que d'aller chercher des » alimens ſur les bord de la mer. Il ſe- » roit dur pour nous, d'abandonner » notre priere, c'eſt pourquoi nous » eſpérons que tu voudras bien nous » accompagner. Tels & tels s'embar- » queront; & ce que tu auras à porter, » ſera diſperſé dans les autres canots ». » Quand je leur avois accordé leur » demande, tous enſemble m'en re- » mercioient par des cris de joie.

» Il y a, dans cette partie de la Loui- » ſiane, cinq villages François, & trois » d'Illinois, dans l'eſpace de vingt deux » lieues, ſitués dans une vaſte prairie. » Des fontaines ſalées fourniſſent tout » le ſel qui s'y conſomme. On y trou- » veroit auſſi des mines ſans nombre, » ſi l'on étoit en état de les faire ouvrir, » & exploiter. Quelques particuliers » ſe bornent à tirer du plomb, qui ſe » trouve preſque à la ſuperficie, & le » vendent aux ſauvages du Miſſiſſipi & » du Miſſouri.

» La jonction de ces deux rivieres » forme peut-être le plus beau con-

» fluent qu'il y ait dans le monde. Elles
» ſont à peu près de la même largeur,
» chacune d'une demi-lieue ; mais le
» Miſſouri eſt plus rapide, & paroît
» entrer en conquérant dans le Miſſiſ-
» ſipi, au travers duquel il porte ſes
» eaux blanches juſqu'à l'autre bord,
» ſans les mêler. Il communique en-
» ſuite cette couleur à ſon rival, que
» celui-ci ne perd plus juſqu'à la mer.

» Le Miſſiſſipi, qui ſignifie grand fleuve,
» en langue Illinoiſe, ſemble avoir uſur-
» pé cette dénomination ſur le Miſſouri.
» Pluſieurs rivieres conſidérables ſe jet-
» tent dans le premier ; mais le ſecond
» lui fournit ſeul plus d'eau, que toutes
» les autres enſemble ; en voici la
» preuve : leur eau & celle du Miſſiſſi-
» pi même, ſont aſſez mal-ſaines ; au
» contraire, celle du Miſſouri eſt ex-
» cellente, & conſerve cette qualité,
» même après ſon alliance avec le Miſ-
» ſiſſipi ; il faut donc que ſon eau ſoit
» dominante. Cependant, comme nos
» premiers voyageurs ne l'ont décou-
» vert qu'après le Miſſiſſipi, ce dernier
» a acquis le ſurnom de grand, au pré-
» judice de l'autre.

» Le

» Le roi entretient, à ſon embou-
» chure, une petite garniſon & un pi-
» lote, pour recevoir les vaiſſeaux &
» les introduire dans le fleuve. La mul-
» titude des iſles & des bancs, non de
» ſable, mais de vaſe, dont elle eſt
» remplie, en rend l'entrée difficile à
» quiconque ne l'a pas pratiquée. Ces
» iſles ſe ſont extrêmement multipliées,
» par le moyen des arbres que le cou-
» rant y entraîne, & dont un ſeul,
» retenu par ſes branches & ſes ra-
» cines, dans un endroit où il y a peu
» de profondeur, en arrête mille. J'en
» ai vu des amas, dont chacun au-
» roit rempli tous les chantiers de Pa-
» ris. Rien alors n'eſt capable de les
» détacher. Le limon que charrie le
» fleuve, leur ſert de ciment, & les
» couvre peu-à peu. Chaque inonda-
» tion en laiſſe une nouvelle couche;
» & après quelques années, les can-
» nes & les arbriſſeaux commencent à
» y croître. Sur un de ces terreins il ſe
» trouve un trou, dont on a pluſieurs
» fois ſondé la profondeur ſans qu'on
» ait jamais pu la connoître. Ce qu'il y
» a de ſingulier, c'eſt qu'en y mettant
» une canne longue, droite & peſante

» par un bout, & la précipitant enſuite » avec force dans cet abîme, elle en » ſort un quart d'heure après, & s'é- » lance en l'air preſque à perte de vue, » dit-on, avec autant de rapidité qu'une » fleche.

» La multitude de ces petites iſles, » formées à l'embouchure de ce fleuve, » en rend, comme je vous l'ai dit, la » navigation fort dangereuſe. Il eſt » queſtion de trouver la paſſe; & il y » a très-peu de gens qui en aient la » connoiſſance. Cette belle riviere a » plus de ſept cens lieues de cours, du » nord au ſud; ſes rives ſont bordées de » deux liſieres d'épaiſſes forêts, der- » riere leſquelles on trouve des pays » plus élevés, entrecoupés de plaines & » de bois, où les arbres ſont preſque auſſi » clair plantés, que dans nos promena- » des publiques. La cauſe en eſt, en par- » tie, de ce que les ſauvages mettent le » feu aux prairies, vers la fin de l'au- » tomne, lorſque les herbes ſont deſſé- » chées. La flamme qui s'étend de toutes » parts, détruit les jeunes plantes; ce » qui n'arrive pas dans les endroits plus » voiſins du fleuve, parce que le terrein » y étant plus bas, & par conſéquent » plus humide, les herbes conſervent

» plus long-tems leur verdure, & ſont
» moins acceſſibles aux atteintes du feu.
» A l'égard des forêts qui couvrent
» l'intérieur du pays, & en général,
» preſque toute la Louiſiane, il n'en eſt
» peut-être pas dans la nature, qui leur
» ſoient comparables, ſoit pour la hau-
» teur & la groſſeur des arbres, ſoit
» pour la variété & l'utilité. La plupart
» paroiſſent auſſi anciens que le monde.
» Il y a des cyprieres de huit à dix lieues
» d'étendue, dont tous les cyprès paſ-
» ſent ce que nous avons en France de
» plus grands chênes. Quand j'ai quitté
» l'Europe, on n'y connoiſſoit point
» encore cette eſpece de laurier tou-
» jours verd, que l'on appelle tulipier,
» à cauſe de la figure de ſa fleur; il s'é-
» leve plus haut que nos maroniers d'In-
» de, & a la feuille encore plus belle. Le
» copalme eſt auſſi plus grand & plus
» gros; il en diſtille un beaume qui n'eſt
» peut-être pas beaucoup inférieur à
» celui du Pérou. Toutes les eſpeces
» connues de noyers y ſont auſſi très-
» nombreuſes, de même que toutes
» ſortes de bois de conſtruction & de
» charpente; mais pour les mettre en
» œuvre, il faut avoir attention de ne

» point prendre ceux qui croiſſent ſur
» le bord du fleuve, ni dans tout l'eſpace
» qu'il inonde par ſes débordemens,
» parce qu'ayant continuellement leurs
» racines dans l'eau, ils ſeroient trop
» peſans, & ſe pourriroient bientôt.

» Outre le fort de Chartres, qui a
» été long-tems le lieu de ma réſidence,
» la France poſſede pluſieurs autres poſ-
» tes ſur les bords du Miſſiſſipi. En re-
» montant le fleuve depuis la Nouvelle-
» Orléans, on rencontre d'abord une
» petite colonie d'Allemands, qui ob-
» tinrent du conſeil la permiſſion de s'é-
» tablir dans cette contrée. Ils y ont
» tous, par leur application & leur tra-
» vail, des habitations très-bien culti-
» vées; auſſi peut-on les regarder com-
» me les pourvoyeurs de la capitale. Ils
» y portent toutes les ſemaines des
» fruits, des légumes, du poiſſon, du
» gibier & du porc ſalé. Ils chargent
» leurs voitures le vendredi au ſoir, &
» ſe mettent ſeulement deux enſemble
» ſur une pirogue, ſe laiſſant aller au
» courant du fleuve, arrivent le ſamedi
» de bonne heure à la Nouvelle-Or-
» léans, où ils tiennent leur marché, &
» regagnent le ſoir leurs habitations,
» chargés de proviſions & d'argent.

» Du poſte des Allemands, en re-
» montant la riviere, on arrive à la
» *Pointe-Coupée* : on y a conſtruit un
» fort de pierre, où l'on entretient une
» petite garniſon. Les ſauvages des en-
» virons nous ont toujours été fort at-
» tachés ; un de leurs Chefs, qui étoit
» très-brave, fut bleſſé dangereuſement
» dans notre expédition contre les Nat-
» chés. Sur le compte qui en fut rendu
» au Roi, ſa majeſté l'honora d'un bre-
» vet de brigadier des armées indien-
» nes, & le décora d'un cordon bleu,
» d'où pendoit une médaille d'argent,
» qui repréſentoit la ville de Paris.

» A cinquante lieues au-deſſus de la
» Pointe-Coupée, eſt le poſte des Nat-
» chés. Nous n'y avons plus qu'une
» garniſon, empriſonnée, pour ainſi
» dire, dans un fort, par la crainte des
» Chicachas. Il eſt ſitué ſur une émi-
» nence qui domine le fleuve, dont il
» n'eſt éloigné que d'une portée de ca-
» non. Il croît d'excellent tabac dans
» cette contrée ; ſi au lieu de faire ve-
» nir de l'étranger celui qui ſe con-
» ſomme en France, on le tiroit de ce
» pays, on en auroit du meilleur ; on
» épargneroit l'argent qui ſort du

» vis un qui me parut avaler une côte
» de cerf de dix-ſept pouces de lon-
» gueur, & la retirer enſuite de ſon
» eſtomac. C'eſt ce qu'ils appellent faire
» la médecine.

» Des Akanſas juſqu'aux Illinois,
» on compte plus de cent cinquante
» lieues; & l'on ne trouve pas un ha-
» meau dans toute cette étendue de
» pays. Les ſauvages viennent ſe louer
» aux François, pour les faire vivre de
» la chaſſe pendant la route. On y ren-
» contre des troupeaux de bœufs, de
» cerfs & de chevreuils, ſur-tout dans
» la ſaiſon où les eaux ſont baſſes. Com-
» me ces animaux ſont forcés de venir
» boire le long du fleuve, les chaſſeurs
» les tuent à meſure qu'ils ſe préſen-
» tent; & le convoi qui ſuit, embarque,
» dans les bateaux, la viande toute pré-
» parée ſur le rivage. On commence par
» lever la langue & les filets pour le
» Commandant & les Officiers; un ſer-
» gent fait enſuite la diſtribution aux ſol-
» dats. Quelquefois ils en ont à profu-
» ſion; & alors ils en font des conſom-
» més; on eſt bien dédommagé des fati-
» gues du voyage, par le plaiſir de cette
» chaſſe. Le gibier eſt d'ailleurs ſi com-
» mun, qu'il eſt preſque impoſſible de

» dormir, par la multitude de cygnes,
» de grues, d'oies, d'outardes & de
» canards, qui vont & viennent toute
» la nuit dans les lieux aquatiques. On
» voit, pendant le jour, une ſi prodi-
» gieuſe quantité de pigeons ramiers,
» que je ne crains point d'exagérer, en
» aſſurant que leur nombre dérobe quel-
» quefois la clarté du ſoleil. Il n'eſt pas
» rare d'en tuer trente d'un ſeul coup.
» J'en vis un jour une ſi longue file,
» qu'ayant tiré mon premier coup de
» fuſil, j'eus le tems de le recharger trois
» fois, & de tirer mes quatre coups,
» avant que toutre la file fût paſſée.

» La chaſſe ordinaire de ces oiſeaux
» ſe fait de la maniere ſuivante. On re-
» marque dans les bois de haute futaie,
» l'arbre qui a le plus de branches, & au
» pied duquel il y a le plus de fiente.
» On s'y rend un peu avant la nuit, on
» ſe munit d'aſſiettes de terre; on prend
» deux onces de ſoufre en poudre; on
» fait apporter pluſieurs ſacs, & un tiſon
» allumé; on diſperſe le ſoufre dans les
» aſſiettes placées de diſtance en diſtance
» au-deſſous de l'arbre; on met le feu au
» ſoufre; & dans la crainte que cette
» odeur n'incommode, on ſe retire du

» côté que vient le vent. La fumée du » ſoufre s'eſt à peine élevée au-deſſus » de l'arbre, que l'on entend une grêle » de pigeons, qui ne ceſſe de tomber, » juſqu'à ce que le ſoufre ſoit entiére- » ment conſumé. On enleve ce gibier, » on en remplit les ſacs; & pour n'en » pas perdre dans l'obſcurité, on allume » des flambeaux de cannes ſeches, avec » leſquels on ſe procure une lumiere » ſuffiſante.

»Ces animaux ſe nourriſſent de glands; » & je vous dirai à ce propos, qu'étant » un jour ſur le bord du fleuve, j'enten- » dis un bruit ſourd, qui excita ma cu- » rioſité; je fis quelques pas; & j'ap- » perçus ſur le rivage une colonne groſſe » & courte; je m'en approchai d'aſſez » près, pour diſtinguer que c'étoit une » légion de ramiers, qui montoient & » deſcendoient continuellement du » haut en bas d'un chêne, ſur lequel » chacun de ces oiſeaux donnoit deux » ou trois coups d'aîle, pour en abat- » tre du gland, & deſcendoit enſuite » pour le manger.

» Après une route aſſez fatiguante, » on arrive au fort de Chartres, dans » le pays des Illinois. Il eſt bâti de » pierres, & bien fortifié, avec de belles

» cazernes, de grands magaſins, &
» une maiſon commode pour le Com-
» mandant. La garniſon y eſt aſſez nom-
» breuſe ; & les habitans, ſont gouver-
» nés, pour le ſpirituel, par les jéſuites,
» qui deſſervent une belle égliſe, & ont
» converti au chriſtianiſme, preſque
» tous ces ſauvages, qui ne compoſent
» même plus, pour ainſi dire, aujour-
» d'hui, qu'un même peuple avec nous
» par les mariages qui ſe font entre les
» deux nations.

» La politique Eſpagnole, pour s'aſ-
» ſurer la poſſeſſion de ſes découvertes
» en Amérique, détruiſit les naturels
» du pays ; les François au contraire ſe
» ſont établis dans ces climats, par
» voie d'inſinuation. Ils ont contracté
» des alliances qui ſe ſont multipliées
» par la douceur d'un gouvernement
» paiſible. La ſolidité de nos établiſſe-
» mens parmi les ſauvages, dépend de
» la conduite des Gouverneurs que la
» Cour y envoie. Ces héros du Cana-
» da, les la Salle, les Tonty, les Bien-
» ville, les Vaudreuil, armés en guer-
» re, préſentoient & recevoient par-
» tout le calumet de paix. De petits
» préſens faits aux chefs des nations,

» étoient récompenſés ſur le champ par » quantité de vivres. Sans être obligés de » ſe charger de proviſions, ils avoient le » talent de faire ſept à huit cens lieues, » parmi des peuples qu'ils s'étoient » attachés, en les traitant de freres, » de couſins, de comperes & d'amis. » La politique demandoit que nos Fran- » çois priſſent leurs filles en mariage; » les colonies s'augmentoient plus » promptement; parce qu'il n'eſt pas » poſſible d'y envoyer un ſi grand » nombre de femmes que d'hommes. » Ces alliances flattoient les Indiens; » & les nouvelles mariées s'accoutu- » mant aux manieres & au langage de » leurs époux, non-ſeulement ſer- » voient d'interpretes, mais enga- » geoient leurs parens à apprendre le » françois, pour négocier plus facile- » ment avec nous.

» Les Illinois étoient autrefois les » peuples les plus nombreux de la » Louiſiane; mais leurs guerres conti- » nuelles avec les nations du nord, les » ont conſidérablement affoiblis. La » haine que leur portent les ſauvages du » Canada, & ſpécialement les Iroquois, » vient des irruptions fréquentes que » les Illinois ont faites ſur leurs terres,

» & de ce que, dans leurs courſes,
» tant de guerre que de chaſſe, ils ont
» tué & enlevé les mâles & les femelles
» de caſtor, dont la peau étoit pour
» eux un très-grand objet de commerce.

» Les mœurs de ces Indiens different
» peu de celles des autres ſauvages.
» Comme eux, ils ignorent le ſecret
» de l'écriture, & n'ont conſervé leur
» hiſtoire que par la tradition. Les
» vieillards en ſont les dépoſitaires; &
» comme elle a été aſſez fidélement
» tranſmiſe de génération en géné-
» tion, ils la nomment *l'Ancienne Parole*.
» Ce qui contribue à la maintenir dans
» ſa pureté, c'eſt qu'ils ne l'enſeignent
» point indifféremment à tous les jeu-
» nes gens; ils choiſiſſent ceux en qui
» ils remarquent le plus de prudence
» & d'eſprit, pour les inſtruire, & n'en
» parlent jamais devant les femmes.
» Ces enfans étant toujours ſous leurs
» yeux, les vieillards ſont à portée
» de les connoître; car la même ca-
» bane renferme ordinairement toute
» une famille.

» Ici, comme au Canada, ceux qui
» lachent le pied, ou déſertent dans une
» action où il s'agit de l'honneur & de
» la défenſe de la patrie, ne ſont point

» punis, mais déshonorés & mépriſés
» des femmes même. Les filles les plus
» laides les refuſent pour maris; &
» s'il arrivoit que quelqu'une d'elles
» en voulût épouſer, les parens s'y
» oppoſeroient, de peur d'avoir dans
» leur famille, des hommes ſans cœur,
» & inutiles à la patrie. Ces ſortes de
» gens ſont obligés de laiſſer croître
» leurs cheveux, & de porter une
» petite jupe comme les femmes, juſ-
» qu'à ce que, par une action d'éclat,
» ils aient réparé leur honneur. J'en
» ai vu un qui, honteux d'être dans
» cet équipage, partit ſeul pour aller
» en guerre contre les Chicachas. Il
» s'approcha d'eux en rampant comme
» un ſerpent, reſta caché dans des ro-
» ſeaux pendant trois ou quatre jours,
» & trouvant un Anglois qui étoit à
» l'écart, lui coupa la tête, & ſe ſau-
» va. Il employa trois mois à cette
» belle expédition. A ſon retour, ſa
» nation le réhabilita; & on lui donna
» une femme pour avoir des guerriers
» de ſa race.

» Le chef des Illinois, lorſque j'habi-
» tois les environs du fort de Chartres,
» étendoit ſa domination juſques ſur les
» terres des Miſſouris, où les François

» avoient un poſte. L'officier qui le com-
» mandoit, perſuada à quelques-uns de
» ces ſauvages, de paſſer avec lui dans
» ſon pays, où il leur feroit voir, diſoit-
» il, tout ce qu'il y avoit de plus beau.
» En même tems il leur raconta mille
» merveilles de la France; & à force
» de promeſſes & de préſens, il vint
» à bout d'engager onze d'entre eux
» à le ſuivre, avec un de leurs chefs
» & ſa fille, qui, diſoit-on, étoit la
» maîtreſſe de ce commandant.

» Le voyage étant décidé, il s'embar-
» qua avec ces douze Indiens, & un ſer-
» gent, nommé Dubois, laiſſant le gou-
» vernement du fort à ſon lieutenant.
» Arrivés en France, ils furent pré-
» ſentés au Roi & à M. le Régent; de-
» là on les fit aller au bois de Bou-
» logne, où ils chaſſerent un cerf à la
» façon de leur pays. Ils revinrent en-
» ſuite à Paris, & exécuterent quel-
» ques-unes de leurs danſes ſauvages
» ſur le théatre de la comédie Italienne.
» La fille de leur chef, qui ſe fit chré-
» tienne, fut baptiſée à Notre-Dame;
» & cette princeſſe des Miſſouris, car
» c'eſt ainſi qu'on l'appelloit en France,
» épouſa le ſergent Dubois, qui, en
» faveur de cette alliance, paſſa au

» grade d'officier. Son pere fut décoré » d'une médaille & d'un cordon; & » la princeſſe reçut des préſens de » toutes les dames de la cour, & du » Roi même; elle eut entre autres choſes, » une montre à répétition, garnie de » diamans, que les ſauvages appelloient » un eſprit, parce que ſon mouve- » ment leur paroiſſoit quelque choſe » de ſurnaturel. L'officier, qui l'avoit » amenée, reſta en France, obtint la » croix de ſaint Louis, & fit nommer » le ſieur Dubois à ſa place, pour com- » mander le fort des Miſſouris.

» Le paſſage de M. & de Mme Du- » bois en Amérique, fut très-heureux. » Quelle joie pour ces Indiens de re- » voir leur princeſſe & leurs cama- » rades, qu'ils avoient cru perdus, re- » venir riches & comblés de préſens! » Il y eut, à leur arrivée, des danſes » & des divertiſſemens dans tout le » village. Madame la Commandante lo- » gea dans le fort avec ſon époux, & » alloit de tems en tems rendre viſite » à ſa famille; mais, ſoit qu'elle n'ai- » mât point ſon mari, que ſon amant » lui avoit peut être fait épouſer pour ſe » débarraſſer d'elle; ſoit que la maniere » de vivre de ſa nation lui convînt

» mieux que celle des François, à peine
» les vaiſſeaux qui les avoient amenés
» furent-ils partis, que les ſauvages
» maſſacrerent le Commandant, & égor-
» gerent toute la garniſon. La dame
» Dubois renonça au chriſtianiſme,
» & reprit ſon premier genre de vie.

» Les Miſſouris ont été long-tems
» les amis des François; mais nos mar-
» chands les ont trompés ſi ſouvent,
» qu'ils ont toujours vécu depuis dans
» la défiance. Quand ils commencerent
» à faire uſage de la poudre à canon,
» ils la prirent pour de la graine, &
» demanderent à celui qui leur en avoit
» vendu, comment elle croiſſoit en
» Europe. Le François leur fit croire
» qu'on la ſemoit en terre, & qu'on
» en faiſoit des récoltes comme du
» millet. Par cette ruſe il ſe défit de
» toute ſa proviſion, & reçut en
» échange des pelleteries. Les Miſ-
» ſouris furent bien contens de cette
» découverte, & ne manquerent
» pas de ſemer leur poudre. Ils al-
» loient de tems en tems voir ſi elle
» levoit, & avoient ſoin d'y mettre
» des gardes, pour empêcher les ani-
» maux de ravager le champ & rui-
» ner la moiſſon. Ils reconnurent en-

» camarades, en hommes de valeur ; » ayez le cœur du lion ; ne fermez jamais vos oreilles ; dormez comme les » lievres ; marchez comme le chevreuil ; » jettez-vous dans l'eau comme le canard ; & ſi vous êtes pourſuivis, cachez votre retraite comme le lapin ; » ſur tout ne craignez point les fleches » de l'ennemi, & uſez des vôtres ; employez le caſſe-tête ; frappez, aſſommez ; il vaut mieux mourir en combattant, que d'être brûlé après la défaite ». Les guerriers ne manquent jamais, au retour de leurs expéditions, d'apporter une partie du butin à ces vieux orateurs, qui, par » cette mâle éloquence, ont animé » leur courage. C'eſt à eux principalement que l'on donne les priſonniers » de guerre, dont ils font des eſclaves.

» Parmi les différens points de la religion des Illinois, il y en a un qui » leur apprend que le feu qui eſt ſur la » terre, eſt différent de celui du ſoleil, qu'il n'eſt pas poſſible d'attirer » juſqu'à nous. M'entretenant un jour » ſur cette matiere avec un des principaux du pays, je lui dis que rien » n'étoit plus aiſé que de lui prou-

» ver le contraire, & que j'étois en
» état de faire deſcendre le feu de cet
» aſtre, quand il me plairoit. Sur le
» champ je pris une loupe; & l'ayant
» préſentée au ſoleil, j'allumai un mor-
» ceau d'amadoue, en prononçant ce
» mot : *viens*, comme ſi j'euſſe com-
» mandé au feu de deſcendre. Le ſau-
» vage, ſaiſi d'étonnement & d'épou-
» vante, s'écria : « Ah, que cela eſt ex-
» traordinaire »! Il me demanda enſuite,
» ſi un autre que moi pourroit ſe ſer-
» vir également de cette machine.
» Sur l'affirmative il ſe détermina, en
» tremblant, à en faire l'épreuve lui-
» même; je lui tins les mains, de peur
» d'accident; & toutes choſes étant
» diſpoſées, le ſauvage prononça le
» mot, mais d'un ton ſi peu aſſuré,
» qu'il bégaya plutôt qu'il ne parla.
» Au même inſtant le feu parut; & la
» loupe lui tomba des mains, comme
» je l'avois prévu; je la retins, &
» eus beaucoup de peine à m'empê-
» cher de rire. Plein d'admiration de
» ce qu'il venoit de voir, l'Indien
» fait aſſembler les principaux de ſon
» village, les entretient de l'effet mer-
» veilleux de cet inſtrument. Ils tien-

» nent conſeil entre eux, & le ré-
» ſultat eſt qu'on en fera l'acquiſition
» à quelque prix que ce puiſſe être.
» Mon homme vient me retrouver,
» & me dit, en me ſerrant la main,
» n'es-tu pas mon vrai ami ? Pour
» moi, je t'aime plus que tous les au-
» tres François, quoique je les aime
» beaucoup. Voici pourquoi ; c'eſt que
» la plupart portent tout leur eſprit ſur
» la langue : au lieu que tu as le tien
» dans toute ta tête, & dans tout
» ton corps. Ouvre donc tes oreilles ;
» pour entendre la parole de ton ami ;
» ouvre auſſi ton cœur, pour recevoir
» le mien. Les hommes, pour l'or-
» dinaire, ont envie de tout ce qui
» brille à leurs yeux, ſans regarder ſi
» ce qu'ils deſirent a une certaine va-
» leur ; pour moi, je penſe tout autre-
» ment, & ne veux que les choſes
» utiles. Je m'informe ſi elles ſont néceſ-
» ſaires à celui qui les poſſede, ſi elles
» lui ſont cheres ; & dans ce cas, je
» les lui laiſſe. Si au contraire il paroît
» n'y être pas trop attaché, je traite
» avec lui pour les avoir, perſuadé qu'il
» ſaura bien en trouver d'autres. Ce

» que

» que tu m'as montré, me paroît une
» choſe extraordinaire; & je ne puis
» te cacher l'envie extrême que j'ai de
» la poſſéder; mais ſi je deſire ce que
» j'ai vu, ce n'eſt pas pour que tu me le
» donnes ſans intérêt; mets-y le prix
» que tu voudras, ſi tu n'en a pas trop
» beſoin; parce que je le ferai payer à
» toutes les familles de la nation ».

» J'aimai mieux lui en faire préſent;
» par-là j'acquérois l'eſtime & la con-
» fiance de ce peuple, deux choſes dont
» un miſſionnaire doit ſavoir tirer un
» égal avantage pour la gloire de la re-
» ligion & le ſervice du prince. En re-
» mettant la loupe dans les mains du
» ſauvage, je lui appris à s'en ſervir,
» & le raſſurai ſur ſa frayeur. Dès le
» jour même il aſſembla les notables du
» village, & fit devant eux, l'épreuve
» de la machine ſi vantée. On fut, faute
» d'expérience, un peu plus de tems
» qu'il n'en faut ordinairement; mais
» la choſe réuſſit, au grand étonne-
» ment de toute l'aſſemblée, qui ne
» pouvoit pas concevoir comment on
» pouvoit arracher du feu du ſoleil ».

Ce que je vous ai dit, Madame, juſqu'à préſent, eſt le fruit de mes en-

tretiens fréquens avec le pere Jerôme; l'homme le plus inſtruit que je connoiſſe, de toutes les affaires de la Louiſiane. Je n'ai encore vu, par moi-même, que les pays voiſins de la capitale; je me diſpoſe à de nouvelles courſes : & à mon retour je vous rendrai compte de tout ce que je croirai devoir vous intéreſſer.

Je ſuis, &c.

*A la Nouvelle-Orléans, ce 2 Septembre 1749.*

## LETTRE CXV.

### *SUITE DE LA LOUISIANE.*

J'AI parcouru tantôt à cheval, tantôt à pied, le plus ſouvent par eau, les pays ſitués entre le Miſſiſſipi & la riviere des Alibamons. J'ai d'abord ſuivi le cours du fleuve, depuis la Nouvelle-Orléans, juſqu'à ſon embouchure dans le golfe du Mexique. A douze lieues de la mer, le rivage eſt tellement nud & découvert, que l'on n'y voit que deux arbres aſſez éloignés l'un de l'autre. On nomme l'un, l'arbre à la bouteille, & l'autre, la potence à Picard; le premier, parce qu'on y trouva une bouteille qui pendoit à une de ſes branches, & dans laquelle étoit une lettre qui marquoit à quelque voyageur, le lieu où ſes compagnons étoient allés. A l'égard du ſecond, on raconte qu'un nommé Picard, paſſant en bateau par cet endroit, dit que ſi jamais il étoit condamné à être pendu, il choiſiroit cet arbre pour ſa potence.

Je côtoyai le golfe juſqu'à l'iſle Dauphine, qui fut le premier établiſſement de la colonie Françoiſe dans la Louiſiane. Son ancien nom étoit l'iſle Maſſacre, parce qu'en y arrivant, on y trouva beaucoup d'oſſemens. Je ne vous parle, ni de la Baliſe, ni du vieux & du nouveau Biloxi, poſtes établis par les François ſur cette côte, & qui n'ont rien de remarquable. Le fort Louis de la Mobile, bâti ſur la riviere de ce nom, eſt plus conſidérable; il eſt conſtruit en brique, & fortifié de quatre baſtions, ſelon la maniere de M. de Vauban, avec des demi-lunes, un foſſé, un chemin couvert & un glacis. On y voit un magaſin, des caſernes pour les ſoldats de la garniſon qui eſt toujours aſſez nombreuſe, & un pavillon pour le commandant. Cette place parut d'abord comme le chef lieu de la colonie; le gouverneur, l'ordonnateur, l'état major y réſidoient; le conſeil ſupérieur y tenoit ſes ſéances. Les ſauvages des environs, amis ou alliés des François, y viennent tous les ans recevoir les préſens que le roi leur fait diſtribuer par le gouverneur.

Le Commandant de la Mobile me fit donner une pirogue & deux ſauvages, pour me conduire par eau au fort Touloufe, dans le pays des Allibamons. Il nous fallut voguer contre la rapidité du courant : & il y avoit des jours où nous ne faiſions qu'une lieue. Je vis des cyprès ſi gros ſur le bord de cette riviere, que dix hommes auroient peine à les embraſſer ; ce qui prouve la bonté & la fertilité du terroir. Un ſeul de ces arbres ſert à faire un bateau. Quand l'eau, par ſa rapidité en entraîne quelques-uns, les Indiens prennent leur dimenſion pour la longueur & la groſſeur ; ils mettent du feu ſur celui qu'ils ont choiſi ; & à meſure que l'arbre brûle, ils enlevent le charbon avec une pierre tranchante : & après qu'ils l'ont aſſez creuſé, ils le mettent à flot.

Les Allibamons ſont doux & affables, leurs femmes vives & jolies ; ils vinrent me recevoir à mon débarquement, me donnerent la main, me préſenterent le calumet, me demanderent le ſujet de mon voyage, le tems que j'avois mis en route, ſi je comptois reſter chez eux bien long-tems, ſi j'avois

mari d'une autre, toutes les matrones s'aſſemblent entre elles, ſe munifſent chacune d'un bâton, vont trouver la coupable, & ne lui font point de quartier. Toute la jeuneſſe du lieu s'aſſemble autour d'elles, & s'amuſe longtems de ce ſpectacle; mais quand elle voit que le châtiment eſt pouſſé trop loin, elle ôte les bâtons des mains de de ces furieuſes, qui ne manqueroient pas d'aſſommer de coups la malheureſe victime de leur vengeance.

Les Allibamons élevent durement leurs enfans: en hiver, ils les plongent dans l'eau froide, lorſqu'ils ſont encore à la mamelle; & quand ils deviennent grands, ils les font coucher ſur la dure. Les jeunes gens qui commencent à porter les armes, ſe préſentent d'eux mêmes devant le Chef de Guerre; il les exhorte à ne jamais avoir peur, à ne craindre ni l'eau, ni le fer, ni le feu, à ſupporter la faim avec conſtance, & les malheurs avec fermeté. « C'eſt ainſi, leur dit il, que vous ſe» rez des hommes, & que votre va» leur paſſera juſqu'aux enfans de vos » enfans, à qui elle ſervira encore » d'exemple ». Après qu'il leur a bien

échauffé l'imagination par de ſemblables diſcours, il leur fait des ſcarifications aux cuiſſes, à la poitrine, ſur le dos; & pour les endurcir toujours de plus en plus, il leur donne de grands coups de fouet qui leur enlevent la peau; après quoi ils vont prendre rang parmi les guerriers. Lorſqu'ils ſe ſont ſignalés dans les combats, on les décore de quelques figures gravées ſur leur chair, & dont ils ſe tiennent plus honorés, qu'on ne l'eſt chez nous, des brevets & des grades militaires.

Les Anglois ont tenté pluſieurs fois de s'attacher les Allibamons, & de les détourner de notre alliance. Ils ont voulu combler de préſens un de leurs Chefs, qui les a toujours rejettés comme indignes de lui. Il étoit même déterminé à leur caſſer la tête, pour lui en avoir fait la propoſition, en diſant pour raiſon, qu'il ne vouloit rien recevoir de ces chiens d'ennemis de ſon pere, le roi de France. Cet homme étoit décoré d'une médaille d'argent, qu'il portoit toujours à ſon cou avec un cordon de cuir. Il diſoit à un officier François de la garniſon du fort Touloufe, qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât,

après ſa mort, avec l'image du monarque ; que lui ayant toujours été fidele pendant ſa vie, il eſpéroit lui tenir la main au pays des ames, où il comptoit le voir un jour.

« Après que ce digne Chef m'eut » exprimé ces baux ſentimens qui par» toient du cœur, me dit l'officier, je » lui donnai une bouteille d'eau-de-vie, » pour boire à la ſanté de ſon pere, & » à la mienne. Quelquefois une petite » généroſité, faite à propos à ces peu» ples, produit un très-grand effet. » Par exemple, lorſque je voulois leur » témoigner l'amitié que j'avois pour » eux, j'ôtois ma chemiſe ; & je la leur » donnois au nom de leur pere qui avoit » pitié d'eux. Il ſçait, leur diſois-je, » ſur le rapport du papier qui parle, » que ſes enfans ſont nuds ; il veut » qu'ils ſoient couverts. Cette façon » d'agir les touchoit ſenſiblement. Un » d'eux me paroiſſoit fort étonné que » nous parlaſſions aux Anglois pendant » la guerre ; & il m'avoua tout natu» rellement, qu'il avoit eu mille fois » envie de leur caſſer la tête, comme » à des chiens, qui tuoient les François » au Canada, Il ajouta que, chez eux, » on ne parle aux ennemis, que la ha-

» che ſur la tête, & qu'un homme, con-
» vaincu d'avoir entretenu le moindre
» commerce avec eux, ſeroit pu-
» ni, comme traître à la patrie. Ce
» peuple, continua l'officier, n'a point
» d'idée du ſyſtême politique qui regne
» parmi les puiſſances de l'Europe. Les
» amis d'une nation doivent, ſelon eux,
» entrer dans ſon parti, lorſqu'elle eſt
» en guerre, & n'avoir aucune eſpece
» de relation avec ſes ennemis ».

L'officier dont je viens d'emprunter les paroles, jouit de la plus grande conſidération parmi les ſauvages de cette contrée. Il occupe depuis pluſieurs années la place d'aide-major au fort Toulouſe; & je tiens de lui une infinité de détails, dont vous me ſçaurez gré de vous faire part dans cette lettre. « Il
» y a, dit-il, entre les François & les
» Allibamons, une convention mu-
» tuelle, que ſi un François tue un ſau-
» vage, il faut que le meurtrier perde
» la vie; la même peine eſt décernée
» contre un Allibamon qui fait mourir
» un François. Ce malheur arriva dans
» les commencemens que nous habi-
» tions ce pays. Un jeune ſauvage tira
» un coup de fuſil ſur un ſoldat de la

» garniſon, le tua, & diſparut. Le
» Commandant, voulant ſçavoir ce
» qu'étoit devenu le coupable, s'a-
» adreſſa aux Chefs de la nation. Ils ré-
» pondirent que le jeune homme s'é-
» toit réfugié chez les Chactas, peuple
» de tout tems ennemi des François.
» J'en ſuis fâché, reprit le comman-
» dant; mais le mort crie & demande
» vengeance; le ſang doit être vengé
» par le ſang. Je ſçais que l'aſſaſſin a en-
» core ſa mere; & puiſque, par ſa fuite,
» il s'eſt dérobé au ſupplice, il faut que
» cette femme périſſe à ſa place. Je ne
» fais en cela, que ſuivre vos uſages;
» lorſqu'on vous tue quelqu'un, &
» qu'on ne vous rend pas juſtice, vous
» vous en prenez aux parens du cou-
» pable. Le ſeul moyen d'entretenir
» entre nous la bonne intelligence que
» nous nous ſommes jurée réciproque-
» ment, c'eſt de ne pas vous oppoſer
» à la punition des criminels. Il ne m'eſt
» plus poſſible de prendre du repos,
» depuis la mort du brave gnerrier que
» je viens de perdre; toutes les nuits
» il me crie: « vengez mon ſang; ven-
» gez-vous; vengez l'honneur des Fran-
» çois ».

» Ces bonnes gens firent tous leurs » efforts pour fléchir le Commandant ; » ils lui offrirent beaucoup de pelleteries, & des chevaux chargés de toutes » ſortes de butin. Rien ne fut capable » de lui faire changer de réſolution ; il » refuſa ces préſens ; & les ſauvages, » voyant qu'ils ne pouvoient le gagner, » tinrent conſeil, & commanderent » huit hommes, pour aller enlever la » mere du meurtrier. Cette femme ſurpriſe, ſe laiſſa conduire toute éplorée. Les parens ſuivoient d'un air » triſte ; & voyant qu'il n'y avoit point » de grace à obtenir pour la mere, l'un » d'eux dit au Chef de la troupe : attendez encore quelque tems ; ma belle-» mere eſt innocente ; je vais chercher » le vrai coupable. En effet, il l'amena » dans l'aſſemblée où étoit le Commandant. Voilà, dit il, le criminel que » tu demandes ; fais en ce que tu voudras préſentement. Le Commandant » répondit que c'étoit à eux à lui rendre » juſtice ; & à l'inſtant on lui caſſa la » tête.

» Après cette exécution, les anciens » exhorterent les jeunes gens à ne ja-

» mais ſe brouiller avec les François ;
» parce que s'il leur arrivoit de perdre
» l'eſprit juſqu'à leur ôter la vie, ils ſu-
» biroient le même ſupplice. Ils préſen-
» terent enſuite le calumet au Comman-
» dant, qui fuma, en ſigne d'amniſtie ;
» tous nos ſoldats fumerent après lui ;
» & le Chef des ſauvages, prenant la
» parole, adreſſa ce diſcours aux jeu-
» nes guerriers. « Le ciel eſt beau ; le
» ſoleil eſt ſans tache : le tems eſt ſe-
» rein ; tout eſt tranquille ſur la ſurface
» de la terre. Le ſang humain ne doit
» point y être répandu. Il faut prier
» l'eſprit de paix de la conſerver pure
» & ſans tache, entre les nations qui
» nous environnent. Nous ne devons
» nous occuper maintenant, qu'à faire
» la guerre aux tigres, aux ours, aux
» loups, aux cerfs & aux chevreuils,
» pour avoir leur peau, afin de com-
» mercer avec nos freres & nos bons
» amis les François ».

» Les Allibamons trafiquent auſſi avec
» les Anglois & les Eſpagnols ; mais
» ils n'aiment point ces derniers, &
» leur déclarent volontiers la guerre, à
» cauſe des traitemens cruels qu'ils ont

» fait éprouver aux ſauvages du Me-
» xique. Ils diſent que les Eſpagnols,
» qu'ils appellent des guerriers de feu,
» parce qu'ils ſe ſont ſervis les premiers
» de fuſils & de canons dans leur pays,
» en paſſant par leurs terres, y ont
» commis des excès inouis. Auſſi, depuis
» cette époque, leurs ancêtres ont-ils
» toujours recommandé, de pere en
» fils, de venger le ſang répandu ſans
» ſujet, contre tous les principes de l'é-
» quité naturelle & du droit des gens.
» Lorſque je leur diſois que le grand
» Chef des Eſpagnols qui régnoit alors,
» avoit déſavoué tout le mal que ſes
» généraux avoient commis contre ſon
» intention, pourquoi donc, me ré-
» pondoient-ils, ne leur faiſoit-il pas
» couper la tête ? Cet exemple de ſévé-
» rité & de juſtice auroit en partie ſa-
» tisfait les peuples, que ces hommes de
» feu avoient traités ſi indignement ».

Pendant mon ſéjour au fort Tou-
louſe, accompagné des officiers de la
garniſon, je faiſois de fréquens voyages
chez les Mobiliens, les Chactas, les
Yazoux, les Apalaches, & autres In-
diens des contrés voiſines; & par-tout

je remarquai les mêmes mœurs, les mêmes uſages, le même génie, la même façon de vivre des autres ſauvages. C'étoient toujours des hommes ruſtres & groſſiers, vivant dans leurs cabanes avec leur famille & quelques animaux, expoſés ſans ceſſe à toute l'intempérie des ſaiſons; ne connoiſſant que la terre qui les nourrit, & le marché où ils vont vendre leurs denrées, pour y acheter quelques habillemens; ſoumis, ſans ſavoir pourquoi, à un chef, à qui ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent; ſe raſſemblant quelquefois dans une eſpece de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; quittant leur chaumiere lorſqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire caſſer la tête dans une terre étrangere, & à tuer leurs ſemblables, &c.

Malgré cette conformité univerſelle de coutumes & de caracteres, il y a cependant, chez les Chactas, certains uſages particuliers, que je n'avois pas vu obſerver chez d'autres ſauvages. Si une femme mariée eſt convaincue d'infidélité, on la fait *paſſer par la prairie*: c'eſt

preſſion dont ils ſe ſervent, pour
qu'elle doit ſouffrir que les jeunes
s, & les vieillards même, s'ils le
vent, ſatisfaſſent ſur elle, tour à
r leur brutalité. Les Chactas ne pu-
ent pas autrement l'adultere ; & ce
l y a de ſingulier, c'eſt que la femme
pable, qui, comme vous croyez bien,
nanque jamais d'être répudiée, ne
e pas quelquefois de trouver un
ıme qui l'épouſe ; alléguant pour ex-
, qu'après cette infamie, elle doit
dégoûtée du commerce criminel,
u'elle ſera plus ſage à l'avenir ; mais
n'en eſt pas moins déshonorée, &
ıouveau mari regardé comme un
e. Chez ce même peuple, les meres
ıt pas la liberté de corriger leurs
; elles n'ont d'autorité que ſur les
s. Si elles s'aviſoient de battre un
on, elle recevroient de vives ré-
ıandes, & ſeroient battues à leur
. Mais ſi l'enfant leur manque, elles
ıenent chez un vieillard, qui, pour
unir, lui jette de l'eau au viſage.

Un des officiers qui m'accompa-
ient chez les Chactas, m'a raconté
aventure tragique, qui s'eſt paſſée

ſous ſes yeux, & dont le récit doit vous intéreſſer. Un Chactas parloit un jour fort mal des François, & diſoit que les Collapiſſas ſes voiſins, étoient leurs chiens, c'eſt-à-dire, leurs eſclaves. Un de ceux-ci, indigné de ces injures, le tua, & ſe retira à la nouvelle Orléans. La nation des Chactas voulut en tirer vengeance, & envoya des députés au Gouverneur, pour redemander le coupable. Elle refuſa tous les préſens qu'on offrit pour aſſoupir cette affaire, & menaça de brûler le village des Collapiſſas, ſi on différoit de lui livrer l'aſſaſſin. On fut donc obligé de le remettre entre leurs mains. Un officier François ſe chargea de cette commiſſion; & le meurtrier fut conduit près de l'endroit où le crime venoit d'être commis. Les Chactas aſſemblés reçurent leur victime en préſence des Collapiſſas, qui s'étoient rendus au même lieu. Le criminel harangua debout, ſuivant l'uſage de ces peuples, & dit: « je ſuis » un homme; c'eſt-à-dire, je ne crains » point la mort; mais je plains le ſort » d'une femme & de quatre enfans que » je laiſſe après moi dans un âge fort

ndre : je plains mon pere & ma
ere qui ſont vieux, & que je faiſois
ɔfiſter par ma chaſſe. Je les recom-
ınde aux François, puiſque c'eſt
ur avoir pris leur parti que je ſuis
:rifié ».

peine eut-il fini ce diſcours, que
ɔere qui étoit préſent, ſe leva, s'a-
ɟa au milieu de l'aſſemblée des
ɛ nations, & parla ainſi : « C'eſt
ec juſtice que mon fils meurt ; mais
ant jeune & vigoureux, il eſt plus
pable que moi, de nourrir ſa fem-
ɛ, ſa mere & quatre jeunes enfans.
eſt donc néceſſaire qu'il reſte ſur la
rre, pour en prendre ſoin : quant à
ɔi, qui ſuis ſur la fin de ma car-
:re, j'ai vécu aſſez ; je ſouhaite
ême que mon fils vienne à mon
e, pour élever mes petits-enfans.
ne ſuis plus bon à rien ; quelques
nées de plus ou de moins me ſont
différentes. J'ai vécu en homme ; je
:ux mourir de même ; c'eſt pour-
ıoi, je vais prendre ſa place ». Toute
mille du vieillard fondoit en larmes
ɔur de lui, & l'embraſſoit. Il prit ſes
ts-enfans dans ſes bras, les préſenta

aux François, & leur recommanda de nous être toujours attachés. Il s'avança enſuite vers les parens du mort, & leur offrit ſa tête; elle fut acceptée. Ces ſortes d'échanges ſont ordinaires chez les ſauvages: il n'eſt pas néceſſaire que le coupable ſoit ſacrifié; il ſuffit que ce ſoit un de ſes parens, ou même un homme de ſa nation. Le vieillard s'étendit ſur un tronc d'arbre; & on lui fit ſauter la tête d'un coup de hache. Tout fut aſſoupi par cette mort. Le jeune homme fut contraint de livrer la tête de ſon pere; & en la ramaſſant, il lui adreſſa ces mots: « pardonne-moi ta mort; & » ſouviens-toi de ton fils au pays des » ames ». Tous les François qui aſſiſterent à cette tragédie, furent attendris juſqu'aux larmes, en admirant la conſtance héroïque du vieillard. Les Chactas prirent la tête, la mirent au bout d'une perche, & l'emporterent, comme un trophée, dans leur village.

Du pays des Chactas, je revins au fort Louis de la Mobile, dans le deſſein de m'embarquer ſur la riviere de ce nom, pour regagner le golfe du Mexique. Je trouvai, en arrivant dans ce fort, M. de

Belle-Iſle, chevalier de ſaint Louis, qui exerçoit les fonctions de major général des troupes de la marine à la Louiſiane. L'hiſtoire de cet officier faiſoit grand bruit en France, lorſque je quittai le royaume; & comme je deſirois la ſavoir de lui-même, je fus charmé que le haſard me procurât l'occaſion de la lui entendre raconter.

» J'étois, me dit-il, un de ceux qui, » en 1719, furent deſtinés au ſervice de » cette colonie. Je m'embarquai, avec » d'autres officiers, au port de l'orient; » & notre vaiſſeau fut porté, par des » vents contraires, à la baie S. Ber- » nard, dans le golphe du Mexique. Je » deſcendis à terre avec la chaloupe; » & pendant qu'elle faiſoit des voyages » à bord, pour y tranſporter de l'eau » douce, je me mis à chaſſer avec » quatre de mes camarades. La provi- » ſion fut faite, avant que nous fuſſions » de retour. Le capitaine, impatient, » leva l'ancre, & nous abandonna à » notre deſtinée. Le vaiſſeau partit; » & lorſque nous revinmes ſur le ri- » vage, nous ne revîmes plus, ni le » navire, ni la chaloupe. Je vous laiſſe » à penſer quel fut notre déſeſpoir, de

» nous voir dans un pays inconnu, ſur
» une côte déſerte, ou peut-être habitée
» par des antropophages! Nous paſſâ-
» mes pluſieurs jours dans cette ſitua-
» tion, ne vivant que d'inſectes & de
» mauvaiſes herbes. Nous avions avec
» nous un jeune chien de chaſſe, qui
» m'étoit fort attaché : la faim nous dé-
» voroit; mes camarades furent tentés
» de le tuer, pour s'en nourrir pendant
» quelques jours : je leur en fis le ſacri-
» fice. Un de mes compagnons ſaiſit
» l'animal; mais voulant lui donner un
» coup de couteau, il ſe trouva ſi foi-
» ble, que le chien s'échappa de ſes
» mains, & gagna le bois. Les quatre
» officiers périrent de faim les uns après
» les autres; & il n'y eut que la force
» de mon tempérament, qui me fit
» ſurvivre à ces malheureux. Exténué
» de laſſitude & de beſoin, je m'en-
» fonçai dans la forêt, vivant des in-
» ſectes que je trouvois ſur des bois
» pourris.

» Quelques jours après la mort de
» mes compagnons, j'apperçus de loin
» mon chien qui tenoit dans ſa gueule
» un rat de bois, & vint à moi avec
» de grandes démonſtrations de joie,

» pour me faire part de ſa proie. Ces » rats, aſſez bons à manger, ſont de la » groſſeur d'un cochon de lait. Après » m'en être régalé, je fis un petit retran- » chement au pied d'un arbre, pour » me garantir, pendant la nuit, des » bêtes féroces; & mon chien faiſoit la » garde à côté de moi.

» En parcourant la forêt, je remar- » quai des traces d'hommes; je les ſui- » vis juſques ſur le bord d'une riviere; » & là je trouvai une pirogue, dont je » me ſervis pour la traverſer. J'arrivai » chez les Attakapas, nation ſauvage » & barbare, dont le nom indique le » caractere: car il ſignifie mangeurs » d'hommes. Je les trouvai occupés à » boucaner de la chair humaine; mais » ma maigreur me ſauva la vie. Ils ſe » contenterent de me dépouiller, & » partagerent entre eux mes vêtemens. » Ils me conduiſirent enſuite dans leur » village, où une veuve, déja ſur le » retour, me prit pour ſon eſclave. » On voulut me faire participer aux » mets déteſtables dont ces peuples ſe » nourriſſent; mais je préférai du poiſ- » ſon, que je mangeai avec avidité. » Peu-à-peu je commençai à reprendre

» des forces ; mais j'étois d'une triſteſſe
» extrême, appréhendant toujours que
» mes hôtes ne me ſacrifiaſſent à leurs
» dieux, & ne fiſſent enſuite un régal
» de ma chair. Mon imagination étoit
» frappée du ſpectacle terrible de ces
» barbares, qui faiſoient des feſtins de
» leurs priſonniers. Ils tinrent conſeil ;
» & le réſultat fut, qu'il y auroit de la
» lâcheté à égorger un homme qui n'é-
» toit point venu chez eux pour leur
» faire du mal, mais pour leur deman-
» der l'hoſpitalité.

„ J'étois jeune & aſſez fort : je m'ac-
„ quittai très-bien de mon devoir
„ d'eſclave ; & je parvins à captiver
„ les bonnes graces de ma patrone,
„ qui m'adopta, me mit en liberté ;
„ & je fus alors réputé homme de
„ la nation. Ayant été conduit à
„ la guerre, mon adreſſe & mon
„ courage me firent eſtimer. Un jour
„ que nous étions en marche, preſſé
„ par la faim, je demandai des alimens.
„ On me donna un morceau de chair
„ humaine, qu'on fit paſſer pour du
„ chevreuil : j'en mangeai ſans le ſça-
„ voir ; & un ſauvage me dit enſuite :

„ tu

„ tu faiſois autrefois le difficile; mais „ préſentement, tu manges de l'homme „ comme nous ». Ces paroles me firent „ rendre tout ce que j'avois pris.

„ Deux ans après mon arrivée chez „ les Attakapas, il vint des députés „ d'une nation voiſine. Parmi eux il „ s'en trouva qui avoient vu des Fran- „ çois; ils en parlerent; & j'entendis „ leur converſation. J'avois conſervé „ par haſard, dans une boîte, ma com- „ miſſion d'officier. Je pris une plume „ de corbeau; je fis de l'encre avec du „ noir de fumée; & j'écrivis ces mots „ ſur le revers de mon brevet. « Au „ premier chef des hommes blancs. Je „ ſuis un tel, qui a été abandonné à la „ baye ſaint Bernard. Mes camarades „ ſont morts de faim & de miſere à „ ma vue. Je ſuis captif chez les Atta- „ kapas ».

„ Je remis ce papier à un ſauvage, „ en l'aſſurant que c'étoit de l'étoffe „ parlante, & que s'il la portoit à un „ Chef des François, il ſeroit bien reçu. „ L'Indien partit; ſes camarades vou- „ lurent lui ôter cet écrit; il leur échap- „ pa en traverſant une riviere à la nage, „ tenant une main hors de l'eau, pour

„ ne pas mouiller la lettre. Il fit cent
„ cinquante lieues dans les terres, &
„ arriva au poſte des François. Le
„ courier leur remit le papier; ils re-
„ çurent très-bien le porteur, le com-
„ blerent de préſens, & ſe mirent à
„ pleurer à la maniere des ſauvages.
„ Ceux-ci leur demanderent ce qu'ils
„ avoient; ils répondirent qu'ils re-
„ grettoient leur frere qui, depuis deux
„ ans, étoit captif chez les Attakapas.
„ Les Indiens s'offrirent de venir me
„ chercher; & celui qui avoit porté
„ ma lettre, s'engagea à les conduire.
„ Ils partirent ſur le champ au nombre
„ de dix, montés ſur de bons chevaux,
„ & armés de fuſils. En arrivant, ils
„ s'annoncerent par le bruit de pluſieurs
„ décharges, que les Attakapas prirent
„ pour le tonnere. Ils me donnerent
„ une lettre, dans laquelle on me diſoit
„ de ne rien craindre avec ces ſauvages,
„ & de me livrer à eux avec confiance.
„ Les Attakapas épouvantés des coups
„ de fuſils, n'oſerent s'oppoſer à mon
„ enlevement; & je montai à cheval,
„ ſans aucune réſiſtance de leur part.

„ La femme qui m'avoit adopté,
„ fondoit en larmes; & j'eus toutes

„ les peines du monde à m'arracher
„ de ſes bras. Les ſauvages qui me ra-
„ menerent, furent récompenſés; les
„ Attakapas reçurent un préſent de
„ M. de Bienville, qui étoit alors gou-
„ verneur de la Louiſiane, & lui en-
„ voyerent des députés, parmi leſquels
„ je fus auſſi charmé que ſurpris, de re-
„ trouver ma vieille maîtreſſe. Ils ve-
„ noient remercier le gouverneur, &
„ faire alliance avec les François. Le
„ chef de l'ambaſſade adreſſant ce diſ-
„ cours à M. de Bienville, lui dit en me
„ montrant : « le blanc que tu vois,
„ mon pere, eſt ta chair & ton ſang. il
„ nous avoit été uni par adoption; ſes
„ freres ſont mort de faim; s'ils euſſent
„ été rencontrés plutôt par malnation,
„ ils vivroient encore, & auroient
„ joui des mêmes prérogatives ».

» Depuis cette époque, ces peuples
» nous ont toujours traités humaine-
» ment; & nous leur avons fait aban-
» donner la barbare coutume de man-
» ger de la chair humaine. Quand ils
» viennent à la Nouvelle Orléans, ils
» ſont bien reçus, en reconnoiſſance
» du bon traitement qu'ils m'ont fait
» dans leur pays; car ſans eux,

» j'aurois peut-être ſubi le malheureux » ſort de mes camarades ».

En parcourant les différentes contrées de la Louiſiane, je ne négligeois pas d'obſerver les productions particulieres, & le climat propre de chaque pays. Je remarquai d'abord, que dans toute la partie méridionale, l'air eſt aſſez mal ſain, à cauſe de l'inondation du fleuve qui ſe déborde réguliérement chaque année, depuis la fin de mars juſqu'à la ſaint Jean. Ainſi dans tout cet eſpace de terrein, c'eſt à dire, depuis la mer juſqu'au fort qu'on appelle la Pointe Coupée, on ne trouve que des lacs & des marais, dans les forêts immenſes, dont ces terres ſont couvertes. Dans preſque tous les pays, le bord des rivieres eſt l'endroit le plus bas; ici au contraire, c'eſt le lieu le plus élevé. Du fleuve à l'entrée de ces forêts, il y a juſqu'à vingt pieds de pente. Veut-on arroſer la terre dans les tems ſecs? On fait une ſaignée à la riviere, & une digue à l'extrêmité du foſſé; en peu de tems, elle eſt couverte d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'eſt queſtion que de faire une ouverture à la riviere; & l'eau coule juſqu'à la mer.

L'été commence ici au mois de mars, & dure juſqu'en ſeptembre. Les chaleurs y ſont exceſſives, & les orages très-fréquens. Le tonnere y eſt d'autant plus effrayant, que le pays n'étant compoſé que de bois, de collines & de bas fonds, les éclats répétés par les échos, ſemblent être continuels. Une autre incommodité de cette ſaiſon, ſont les coups de ſoleil, vifs & ardens auxquels on eſt fréquemment expoſé. Pluſieurs perſonnes en meurent; d'autres perdent la peau dans l'endroit où elles ont été frappées: cependant, ſi l'on eſt ſécouru dans le moment, il eſt facile d'y apporter remede. Si c'eſt ſur la tête qu'on a reçu le coup, on prend un gobelet plein d'eau fraîche; & ſans en répandre, on le renverſe ſur la partie léſée, en le ſerrant fortement, crainte que l'eau ne s'épanche. L'ardeur du mal la fait bouillir dans le verre; ce qui appaiſe le feu, & diminue la douleur, qui ne manque jamais d'accompagner cet accident. On prétend que certaines plantes appliquées ſur le front, ont la vertu d'arrêter l'inflammation, & de produire une guériſon encore plus prompte.

On trouve à la Louiſiane, les mêmes fruits & les mêmes légumes qu'en Europe. Au mois de juin, on commence à manger le raiſin, qui eſt alors parfaitement mûr; & ſi au mois de juillet on taillioit de nouveau la vigne, comme on fait au mois de janvier, on prétend qu'elle repouſſeroit non-ſeulement de nouvelles branches, mais même du fruit qui ſeroit bon à manger en octobre: c'eſt une expérience, m'a-t-on dit, qu'on a faite pluſieurs fois, & qui a toujours réuſſi. Il croît auſſi communément dans les bois, & même ſur les bords du Miſſiſſipi, des ſeps de vignes, qui, ſans ſoin & ſans culture, portent du raiſin blanc & noir, mais d'un goût piquant & fort aigre: il n'eſt propre qu'à faire du verjus. On voit enfin une autre eſpece de vigne rampante, qui, au lieu de grappes, porte des grains ſéparés, gros comme une mirabelle. Le goût en eſt aſſez agréable.

Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, & dont les habitans font le plus d'uſage, eſt une eſpece de pomme de terre, que l'on appelle patate. Il s'en trouve de la groſſeur de la jambe, & longues d'un demi-pied. Quelques-

unes peſent plus de huit livres. D'autres ſont rondes ; car on en voit de toutes ſortes d'eſpeces. C'eſt une très-bonne nourriture pour les eſclaves, un fruit même qui ſe ſert ſur les bonnes tables parmi les François, & un paſſe-tems en hiver pour les ſoldats, qui, lorſqu'ils ſont de garde, s'amuſent à les faire cuire ſous la cendre. Elles ont alors le même goût qu'une pomme cuite. Quelques perſonnes en tirent de l'eau-de-vie ; d'autres en font une boiſſon preſque auſſi bonne que le cidre.

Dans les bois & les forêts immenſes, dont ce pays eſt couvert, on rencontre des cantons entiers & très-vaſtes, remplis de roſeaux. Après avoir défriché un terrein qui en eſt planté, après y avoir mis le feu pour le nettoyer, les ſouches repouſſent, de côté & d'autre, pluſieurs rejettons qu'il eſt facile d'arracher avec la main. On en fait des bottes qui, étant cuites à l'eau & égoutées, ſe ſervent, comme de véritables aſperges, à la ſauſſe blanche ou à l'huile, avec cette ſeule différence, qu'on n'en mange que le blanc. Leur graine reſſemble à de l'avoine ; & dans les tems de diſette, les eſclaves negres en font

du pain. Enfin, des racines de ces roſeaux, on tire ces jolies badines qu'on apporta en France dans les commencemens de la colonie, & qui y furent ſi fort à la mode.

Le goudron, cette matiere ſi recherchée pour la marine, eſt une des productions les plus utiles de la Louiſiane. C'eſt ordinairement vers le bas du fleuve, & le long des côtes de la mer, qu'on en trouve le plus; parce que c'eſt dans ces cantons, que les pins croiſſent en plus grande abondance. Lorſqu'on a de ces arbres un nombre ſuffiſant, & la qualité requiſe, on les ſcie par tronçons, de la longueur de vingt ou vingt-quatre pouces. On les fend par petits éclats; & l'on creuſe en terre, un quarré de la grandeur de quatre à cinq pieds, & de cinq ou ſix pouces de profondeur. D'un de ſes côtés, part un canal qui va ſe rendre à une foſſe aſſez large. On met ſur le quarré une grille de fer, ſur laquelle on arrange en croix les morceaux de bois de pin, coupés comme je viens de dire. On éleve ainſi une grande & haute pyramide; & quand elle eſt dreſſée, on y met le feu par le haut. En

conſumant le bois, le feu fond la graiſſe dont il eſt pénétré. Le gaudron liquide tombe dans le quarré, & de là s'écoule, par le canal, dans la foſſe deſtinée à le recevoir.

Je ne dois pas oublier, Madame, de vous parler d'une eſpece de mouſſe, qui s'engendre dans les branches de preſque tous les arbres de ce pays. Les François l'ont appellée, par dériſion, *barbe Eſpagnole*; & les Eſpagnols, *perruque Françoiſe*. On l'emploie à une infinité d'uſages: fraîchement cueillie, elle ſert de foin aux beſtiaux; & les médecins des ſauvages en uſent pour la guériſon de leurs malades. Ils font d'abord dreſſer, dans la cabane, un lit élevé de terre d'environ un pied & demi, ſur lequel ils étendent de cette mouſſe de l'épaiſſeur d'un demi-pied. Ils placent le malade nud ſur ce matelas, lui couvre tout le corps de cette même mouſſe, de façon qu'il n'y a que ſa tête qui paroiſſe. Alors ils mettent ſous le lit des charbons ardens, qu'ils étouffent avec des herbes bouillies, & l'entourent de couvertures. La fumée de ces herbes excite, dans le malade, un

ſueur abondante, qui lui procure ſouvent une entiere guériſon.

Tel eſt l'uſage qu'on fait de la barbe Eſpagnole lorſqu'elle eſt fraîche. Elle n'eſt pas moins utile quand elle eſt ſeche. On la pâtrit avec de la terre glaiſe ; & l'on en fait du torchis qui ſert à former & à fortifier leurs cabanes. En la mettant à la leſſive, comme du linge, après l'avoir bien battue pour en ôter toute la pouſſiere, on l'emploie comme du crin, ſur lequel elle a cet avantage, qu'elle ne ſe corrompt ni ne ſe pourrit jamais.

De tous les animaux terreſtres qui vivent dans cette province, l'ours eſt regardé comme un des plus utiles, à cauſe de la quantité d'huile qu'on retire de ſa graiſſe. On la ramaſſe dans des cruches de terre, ou dans des veſſies. Un ſeul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Les ſauvages en vendent beaucoup aux François ; elle eſt très-belle, très-ſaine, ſans aucun mauvais goût, & peut également ſervir aux ragoûts, pour la friture & dans la ſalade. Elle ne ſe fige guere que dans les grands froids ; elle eſt alors d'une blancheur à

uir ; & on la mange ſur le pain,
uiſe de beurre.

u lieu de cavernes, ce ſont des
x d'arbres, que les ours choiſiſſent
our retraite ; & ces demeures ſont
quefois élevées de terre de plus
rente pieds. A la fin de mars, les
elles de ces animaux font leurs pe-
, & c'eſt le tems que choiſiſſent les
ages pour leur rendre viſite. Ils par-
rent les bois, examinant ſur l'écorce
arbres, s'ils ne remarqueront point
preinte de leurs griffes. Pour s'aſ-
r davantage, ils contrefont le cri
jeunes ours, qui eſt celui d'un pe-
nfant. La mere entendant pleurer
ur d'elle, & croyant qu'un de ſes
ins ſe laiſſe tomber, met la tête
; de ſon trou, & ſe décele ainſi
e-même. Alors les Indiens pour la
ger, grimpent ſur l'arbre le plus
in, ſe mettent à califourchon ſur
branche, à la hauteur du trou ; &
: une grande canne, au bout de la-
lle eſt attachée une mêche enflam-
, ils mettent le feu à la paille &
feuilles ſeches, qui ſervent de lit
nimal. La bête effrayée prend le
i de déménager. Elle le fait à recu-

lons, montrant de tems en tems les dents à ſes ennemis qui l'attendent ſous l'arbre. Ils ne lui donnent pas le tems de deſcendre ; car dès qu'elle eſt à portée d'eux, ils la tuent d'un coup de fuſil. Les petits voulant imiter leur mere, deſcendent après elle ; mais à peine ils approchent de terre, qu'on leur paſſe une corde au col, & qu'on les prend pour les apprivoiſer.

Les habitans de la Louiſiane ont auſſi une façon particuliere de tuer les chevreuils. Ils ſe muniſſent d'une tête de cet animal, à laquelle la peau tient encore. Auſſi-tôt que le chaſſeur apperçoit le gibier, il ſe cache de buiſſon en buiſſon, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez près de la bête pour la tirer. Mais s'il la voit ſecouer la tête, ce qui marque qu'elle va faire quelques cabrioles, ou courir plus loin, il contrefait ſon cri, & l'attire auprès de lui. Il préſente alors la tête qu'il tient en ſa main, & lui fait faire le mouvement d'un chevreuil qui broute, & qui regarde de côté & d'autre. Pendant ce tems-là, il demeure toujours caché derriere les buiſſons, juſqu'à ce que l'animal ſe ſoit approché à la portée du fuſil ; & pour peu que

le chaſſeur le voie en flane, il le tire au défaut de l'épaule.

Les crocodiles ne ſont pas moins communs dans le Miſſiſſipi, que dans le Nil; &, ſi l'on en croit quelques perſonnes, ils ſont tout auſſi dangereux. On prétend que s'ils rencontrent un homme dormant ſur la terre, ils l'entraînent dans l'eau & le mangent. On m'a cité l'exemple d'un chirurgien nommé Aubert, frere d'un jouaillier de Paris du même nom, qui, ſe baignant dans le fleuve, fut dévoré par un crocodile. Cependant d'autres diſent que cet animal eſt fort poltron, & ſe ſauve dès qu'on le pourſuit, qu'un enfant le fait fuir avec une baguette, & que des femmes en ont aſſommé avec de ſimples bâtons. Les ſauvages mangent de ſa chair, qui approche aſſez de celle du bœuf; mais il faut pour cela, que le crocodile ſoit encore jeune, autrement il a une odeur de muſc, qui ſuffoque: l'air même en eſt infecté, quand on le tue hors de l'eau.

Les autres animaux ſinguliers que j'ai vus à la Louiſiane, ſont des grenouilles groſſes comme des cabris, dont les yeux ſont auſſi grands que ceux

d'un bœuf, & le croaſſement auſſi fort que le beuglement d'un taureau.

Les voyageurs ont les oreilles charmées par le ramage de l'oiſeau qu'on appelle le Mocqueur, qui ſe plaît à leur compagnie. On diroit qu'il cherche à leur faire oublier les fatigues du chemin. Dès qu'il les voit paroître, il ſe perche auprès d'eux, & chante agréablement, en volant de diſtance en diſtance, pour ne pas les quitter. Son amuſement eſt de contrefaire les autres oiſeaux, & de miauler comme les chats. Il entre dans les villes & les habitations, lorſqu'on y joue de quelque inſtrument; & comme il eſt enchanté, il ſe joint au concert, en imitant les différens tons de la muſique. Il eſt de la groſſeur du ſanſonnet, & s'apprivoiſe aiſément lorſqu'il eſt encore jeune.

Je n'ai pas nommé tous les habitans naturels de la Louiſiane. Souvent une ſeule bourgade comprend toute une nation: mais, je le répete, ſous des noms divers, ils ont preſque tous les mêmes mœurs. Voici différens traits qui acheveront de vous faire connoître les uſages de certaines contrées.

Quiconque a tué un chien aux ennemis

mis, eſt reçu dans l'ordre des guerriers; mais il faut qu'il en apporte la chevelure, c'eſt à-dire, la peau de la tête; car on n'en eſt pas toujours cru ſur ſa parole.

Les filles ſe louent volontiers aux François, en qualité d'eſclaves & de maîtreſſes tout enſemble: pour la valeur de douze à quinze francs, elles demeurent avec eux l'eſpace d'un mois. Elles ne trouvent pas extraordinaire, qu'on les quitte pour en prendre d'autres; & elles-mêmes paſſent ſucceſſivement à pluſieurs hommes; ce qui n'empêche pas qu'elles ne parviennent encore facilement à s'établir; & alors elles ſe contentent de leurs maris, auxquels elles ſont communément très-fidelles.

Lorſqu'un ſauvage arrive dans une maiſon, ſi on lui préſente du pain, il ne manque point, avant de le manger, d'en caſſer quatre petits morceaux, qu'il jette vers les quatre parties du monde: demandez-lui en la raiſon? il vous répondra que c'eſt l'uſage.

On peut conſidérer, chez les Indiens, comme dans toutes les nations de la terre, deux eſpeces d'hommes, dont les uns ſemblent nés pour com-

mander, & jouir de tous les honneurs; les autres, pour obéir & ramper dans l'obſcurité. Les premiers, chez les ſauvages de la Louiſiane, prennent la qualité de Soleils, de Chefs, de Nobles, de Conſidérés. Les autres compoſent le peuple, & s'appellent *Puants*. Quand le Chef leur parle, ils hurlent neuf fois pour lui applaudir. C'eſt dans cet ordre, qu'il eſt obligé de ſe marier, parce qu'à ſa mort, ſes épouſes étant condamnées à le ſuivre dans l'autre monde, les femmes Soleils ne ſont pas curieuſes d'une alliance qui les ſoumettroit à cette loi. Ses enfans, comme je l'ai dit, ne ſuccedent point à ſon autorité, & n'ont que la qualité de nobles; ſes petit-enfans ne ſont que de *Conſidérés*; & ſes arriere-petits fils retombent dans la claſſe des Puants. Il y a des moyens, par leſquels un homme de cet ordre peut s'élever au rang de Conſidéré. Un des plus ordinaires, eſt de ſe rendre fameux par quelque action de bravoure. La ſeule chevelure d'un ennemi ſuffit pour lui mériter cet honneur. On y parvient encore par une autre voie à la mort du grand Chef;

enir de la funeſte fin des malheu-
que l'on y fit paſſer dans le tems
'ſême, retient le François, & lui
référer tout autre pays pour y faire
ne. Celui-ci a dans ſon ſein le
e de grandes richeſſes, & ne de-
le, pour les livrer, que des bras
ilonnent la terre, toute diſpoſée
rer, au centuple, les ſoins du culti-
ir.

ſuis, &c.

*Nouvelle-Orléans, ce 16 octobre 1749.*

## LETTRE CXVI.

### *LE MEXIQUE.*

A ce mot, Madame, que de contrastes étonnans viennent s'offrir à votre imagination ! La découverte d'un nouveau monde, dont on ignoroit l'existence, & qui l'emporte sur l'ancien, par la richesse de ses productions; le simple secretaire d'un gouverneur de Cuba, qui, avec cinq ou six cens hommes, quelques pieces de campagne, & une jeune Indienne, dont il fait à la fois sa maîtresse, son interprete & son conseil, va subjuger le plus puissant état de l'Amérique; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté, l'avarice tendant au même but, & partageant les mêmes succès; la surprise muette des peuples d'un nouvel hémisphere, à la vue de ces maisons flottantes & animées, qu'ils prennent pour des monstres souverains des vents & des eaux; leur saisissement, lorsqu'ils entendent, pour la premiere fois, le fracas meurtrier de notre artillerie; leur

## LETTRE CXVI.

### *LE MEXIQUE.*

A ce mot, Madame, que de contraſtes étonnans viennent s'offrir à votre imagination ! La découverte d'un nouveau monde, dont on ignoroit l'exiſtence, & qui l'emporte ſur l'ancien, par la richeſſe de ſes productions; le ſimple ſecretaire d'un gouverneur de Cuba, qui, avec cinq ou ſix cens hommes, quelques pieces de campagne, & une jeune Indienne, dont il fait à la fois ſa maîtreſſe, ſon interprete & ſon conſeil, va ſubjuger le plus puiſſant état de l'Amérique; l'amour, la religion, la valeur, la cruauté, l'avarice tendant au même but, & partageant les mêmes ſuccès; la ſurpriſe muette des peuples d'un nouvel hémiſphere, à la vue de ces maiſons flottantes & animées, qu'ils prennent pour des monſtres ſouverains des vents & des eaux; leur ſaiſiſſement, lorſqu'ils entendent, pour la premiere fois, le fracas meurtrier de notre artillerie; leur

LOUISIANE
FLORIDE
MEXIQUE
Fort Cenis
St Louis
Marc
Anclote
Embc de Rio Bravo
Marquise
Palmas
Galinas
La Havane
Pinos
Vera Cruz
Alvarado
Campêche
Pensacola
la Conception
Pablo
Quisaro
Canal de Bahama

la vue des chevaux & des ca-
qu'ils ſe figurent ne former
ıl être ; les préjugés qui leur
nt que les Eſpagnols ſont des
ıais que les dieux des Mexi-
ſont point inférieurs à ceux
ɜnols ; des millions d'hommes
ɔar une poignée d'étrangers ;
gers qui, ſans réſiſtance, mal-
:fenſes du ſouverain, entrent
:apitale, & en font un déſert
ı aſſurer la poſſeſſion ; ce vaſte
t, que le manque de fer a ſou-
Européens, & dont les habi-
aBlés d'opprobre & de miſere,
ı de leurs riches métaux, re-
: au ciel en pleurant, les tré-
l leur a prodigués : enfin un
ıe ſur ſon trône, jugé par des
ı, au nom d'un monarque étran-
il une ame que tant de mer-
rouvent inſenſible, & qui ſe
'admiration qu'elles méritent ?
aſte des armes, des uſages,
ırs, des opinions, des loix,
ligion, tout agrandit ici la
e nos idées, & doit diminuer
nos préjugés. L'antiquité,
buleuſe, n'offre rien de com-

parable à la conquête de ce vaſte pays : mais j'oſe dire auſſi qu'il n'eſt point de héros qui puiſſe ſoutenir le parallele avec Fernand Cortez, à qui l'Eſpagne eſt redevable d'une ſi grande augmentation de puiſſance. Après vingt batailles gagnées, après la priſe ou la ſoumiſſion de cinquante villes, après la défaite de trois empereurs, après le ſiege opiniâtre d'une capitale plus peuplée que Madrid, & défendue par l'art & la nature, le grand Cortez, en moins de trois années, vient à bout de cette étonnante entrepriſe ; & le Mexique obéit paiſiblement à ſes loix. Cet empire étoit le plus puiſſant & le plus formidable qu'il y eût dans cette partie du Nouveau Monde. Son étendue, du levant au couchant, étoit de cinq cens lieues ; & ſa largeur, du midi au nord, de plus de deux cens. L'état étoit gouverné par un prince belliqueux ; & les peuples ſoumis à une religion, à des loix, & guerriers par inclination, ſe faiſoient redouter de leurs voiſins. Cependant un très-petit nombre d'Eſpagnols ſema la terreur & l'épouvante parmi eux, & guidé par la fortune de leur général, défit des armées de cent mille combattans.

Cet homme extraordinaire, qui naquit vers la fin du quinzieme ſiecle, dans la province d'Eſtramadoure, n'avoit pas vingt ans, lorſqu'il paſſa en Amérique, dans le deſſein d'y faire fortune. Il s'attacha à Diego Velaſquez, gouverneur de l'iſle Cuba, & ſe fit aimer d'une demoiſelle que Velaſquez recherchoit pour lui-même. Ce dernier, inſtruit des progrès du jeune homme ſur le cœur de ſa maîtreſſe, en fut tellement irrité, qu'il le fit mettre en priſon; mais l'affaire s'arrangea; & Cortez devint, dans la ſuite, l'ami particulier de ce même gouverneur, qui l'éleva à un emploi honorable, & voulut ſervir de pere à la demoiſelle dans la cérémonie de leur mariage.

On ne parloit alors que de l'étendue & de l'opulence de l'empire du Mexique; Velaſquez forma le projet de réduire cette vaſte contrée ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne. Il nomma Fernand Cortez pour chef de cette expédition; & l'on peut dire qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix. Perſonne ne poſſédoit, comme lui, ce ſang froid, cette fermeté, ce courage & cet eſprit de reſſources, ſi néceſſaires dans les grandes entrepriſes. Conſ-

tant dans les deſſeins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit jamais, & ſavoit tourner les moindres incidens à ſon avantage.

L'embarquement ſe fit à Sant'Yago de Cuba ; mais on avoit à peine quitté la côte, que le gouverneur, par eſprit de jalouſie, ſe repentit de ſon choix, & voulut ôter à Cortez le commandement d'une petite armée, dont ce dernier avoit levé la plus grande partie à ſes frais. Auſſi les troupes ne voulurent-elles point reconnoître d'autre général ; & ainſi liées avec leur chef par une déſobéiſſance mutuelle, elles firent voile vers le Mexique. Cortez s'avança le long du golphe, tantôt careſſant les naturels du pays, tantôt les faiſant égorger, ſelon qu'il les trouvoit plus ou moins faciles à ſe prêter à ſes vues. Tabaſco fut la premiere ville où il ſe ſignala. Quand les Mexicains apperçurent les chevaux Eſpagnols, ils les prirent pour des monſtres dévorans, à tête d'homme & de bête, & ne penſerent plus qu'à ſe ſauver. La puiſſante république de Tlaſcala, qui fleuriſſoit ſous un gouvernement ariſtocratique, voulut s'oppoſer à ſon paſſage ; mais le

le bruit ſeul du canon mit en fuite ces multitudes mal armées. La victoire fut ſuivie d'une paix avantageuſe ; & ſix mille de ces nouveaux alliés l'accompagnerent au Mexique. Un Cacique lui fit préſent de vingt femmes les plus jolies du pays, ſous prétexte de les employer à faire du pain pour ſes troupes ; mais en effet pour leur ſervir à plus d'un uſage. Le général en prit une pour ſa maîtreſſe, & la fit baptiſer ſous le nom de Marine. Elle étoit d'une beauté rare, & d'une naiſſance diſtinguée. Fille d'un Cacique illuſtre, divers incidens l'avoient fait enlever dans ſes premieres années ; & elle avoit été vendue à un ſeigneur de cette contrée, le même qui la donna à Cortez pour ſa concubine. La mémoire de cette fille étoit ſi heureuſe, qu'elle apprit en peu de tems la langue eſpagnole, & parlà ſe rendit très-utile aux vainqueurs : elle acquit ſur l'eſprit de ſon amant, un aſcendant qu'elle ſçut toujours conſerver. Il en eut un fils, qui devint dans la ſuite chevalier de S. Jacques, en conſidération de la nobleſſe de ſa mere.

Après ſa victoire, Cortez fit aux Mexicains de magnifiques peintures de

la grandeur & de la puiſſance du roi d'Eſpagne, & leur propoſa de ſe ſoumettre à ſa domination. Il leur parla auſſi de la religion chrétienne; mais ils ne parurent diſpoſés à recevoir ni un nouveau Dieu, ni un nouveau maître. Ce ne fut pas faute d'adreſſe de la part du général Caſtillan; car les grands du pays, qui l'étoient venus viſiter, entendant hennir les chevaux dans ſa cour, demanderent avec embarras, de quoi ſe plaignoient ces *puiſſances terribles*: « ils ſont fâchés, répondit Cortez, de » ce que je n'ai pas châtié plus ſévére» ment le Cacique & ſa nation, pour » avoir eu l'audace de réſiſter aux chré» tiens ». Auſſi-tôt ces ſeigneurs firent apporter des couvertures pour couvrir les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiſer, d'être toujours amis des Eſpagnols.

Cortez, avant que de s'avancer dans le Mexique, eut ſoin de fortifier le principal port qui étoit ſur la côte, pour en tirer des ſecours en cas de malheur. Il lui donna le nom de Vera-cruz; parce qu'il y débarqua le jour

du vendredi ſaint. L'abondance des eaux & la beauté des arbres déterminerent les Caſtillans à y jetter les premiers fondemens d'une ville. Les officiers ſe partagerent pour régler le travail, & y contribuer par leur exemple. Le général même ne ſe crut pas diſpenſé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés, & procurerent une défenſe ſuffiſante contre les armes des Indiens. On y bâtit des maiſons, où l'on eut moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité : on en comptoit quatre ou cinq cens. Une grande place, qui en faiſoit le centre, offroit quelques arbres d'une prodigieuſe grandeur. L'air eſt ſi mal-ſain, dans l'intérieur de la ville, que les femmes ſont obligées d'en ſortir dans le tems de leurs couches; parce que ni elles, ni les enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent réſiſter à l'infection. Par un uſage bien ſingulier, on fait paſſer le matin, dans toutes les rues, des troupeaux de beſtiaux, pour leur faire emporter les vapeurs pernicieuſes qui s'élevent de terre.

Le mauvais air, joint à la violence des vents du nord, qui rendent ce port

très-dangereux, a fait prendre aux Eſpagnols le parti de tranſporter ailleurs cet établiſſement. Ils choiſirent une plaine cinq ou ſix lieues plus bas, vis-à-vis de l'iſle de S. Jean d'Ulua, qui eſt à l'entrée du port, ou plutôt qui ſert à le fermer. Elle contient un château qui en couvre preſque toute la ſurface, & fait la force & la défenſe de la ville: il eſt gardé par quelques ſoldats, & cent pieces de canon. La nouvelle Vera cruz a un quart de lieue de long, ſur la moitié de large. Les rues ſont droites, les maiſons régulieres, quoique la plupart des édifices ne ſoient que de bois, ſans en excepter les égliſes. La ville eſt environnée de montagnes, au-delà deſquelles on trouve des forêts remplies de bêtes ſauvages, & des prairies pleines de beſtiaux. Le vent du nord pouſſe tant de ſable des bords de la mer, que les murs de la place en ſont preſqu'entiérement couverts. Les égliſes ſont riches en argenterie, & les maiſons en porcelaine vernie de la Chine.

On ne compte que trois mille habitans, la plupart noirs ou mulâtres; & l'on ne paſſe pour un homme de conſi-

bration, que lorſqu'on poſſede cinq
u ſix cens mille piaſtres. Au milieu de
tie prodigieuſe opulence, on ne ſe
nourrit preſque que de chocolat &
confitures. Les hommes ſont fiers
jaloux; les femmes vivent retirées
ns l'intérieur de leurs appartemens,
ur éviter la vue des étrangers, qu'elles
rroient pourtant avec plaiſir, ſi leurs
ris leur en laiſſoient la liberté. Quand
les ſortent, c'eſt dans une voiture; &
lles qui n'en ont point, ſe couvrent
ne grande mante de ſoie, qui deſcend
ſqu'aux pieds, avec une petite ouver-
re pour les aider à ſe conduire. Chez
es, elles ne portent ſur la chemiſe,
'un corſet de ſoie, lacé d'un trait
r ou d'argent; & pour toute coëf-
re, leurs cheveux ſont noués d'un
ban ſur la tête. Une chaîne d'or,
i leur ſert de collier, des bracelets
même métal, & des pierres pré-
uſes à leurs oreilles, accompagnent
léger vêtement. Les hommes ont
ez d'intelligence pour le commerce;
is une indolence naturelle leur don-
de l'averſion pour le travail. On leur
it ſans ceſſe des chapelets & des reli-
aires aux bras & au cou; & leurs

chambres ſont remplies de ſtatues & d'images de ſaints.

Vera-cruz eſt le principal &, à proprement parler, l'unique port du Mexique dans le golphe de ce nom. Les Eſpagnols, & peut-être le monde entier, n'ont point de lieu, dont le commerce ait plus d'étendue. C'eſt-là que ſe rendent toutes les productions & les richeſſes des Indes orientales, par les vaiſſeaux qui arrivent des Philippines; c'eſt le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; & la flotte y apporte annuellement des marchandiſes d'une immenſe valeur. Celles qui viennent d'Europe, ſont tranſportées d'ici dans toutes les villes du Mexique, ſur le dos des chevaux & des mulets, ou dans des charriots traînés par des bœufs.

L'air du pays eſt chaud & mal-ſain dans toutes ſortes de vents, excepté celui du nord, qui ſouffle preſque toutes les ſemaines, & dure quelquefois vingt-quatre heures. Il eſt ſi violent, qu'on ne peut ſortir des vaiſſeaux pour aller au rivage; mais le tems le plus contraire à la ſanté, eſt depuis le mois d'avril juſqu'au mois de Novembre; parce que les pluies ſont continuelles,

Les fruits, quoique excellens, cauſent des maladies dangereuſes, quand on en mange avec excès. On en avertit les étrangers lorſqu'ils arrivent; mais les habitans eux-mêmes ne tirent là-deſſus aucun avantage de leur expérience.

La nouvelle de la préſence de Cortez au Mexique, jetta l'effroi dans tout l'empire de Montezuma. Ce prince, qui régnoit alors, ne tarda pas à en être inſtruit; car, ſelon la coutume de cet état policé, il avoit des couriers placés de maniere, qu'il étoit averti dans le moment, de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus éloignées de la capitale. On choiſiſſoit les jeunes gens les plus diſpos, qu'on exerçoit dès le premier âge. La principale école étoit le grand temple de la ville de Mexico : il y avoit des prix tirés du tréſor public, pour celui qui arriveroit le premier au pied de l'idole. Dans les courſes qu'ils faiſoient d'une extrêmité de l'empire à l'autre, ils ſe relevoient de diſtance en diſtance, avec une meſure ſi proportionnée à leur force, qu'ils ſe ſuccédoient toujours avant qu'ils fuſſent las. Les dépêches qu'ils

apportoient à l'Empereur, conſiſtoient en des pieces de toiles peintes, ſur leſquelles étoient repréſentées les différentes circonſtances des affaires, dont il devoit être inſtruit. Ces figures étoient entre-mêlées de caracteres qui ſuppléoient à ce que le peintre n'avoit pu exprimer.

Montezuma trembla dans ſa capitale, en apprenant ce qu'on racontoit des Européens. Il leur envoya des ambaſſadeurs chargés de tout ce que ſes états fourniſſoient de plus précieux, & ſur-tout d'une prodigieuſe quantité d'or & de pierreries; offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient retourner dans leur pays. A la vue de tant de richeſſes, ceux qui avoient montré le moins d'ardeur pour l'expédition du Mexique, brulerent d'envie d'y arriver. Cortez fit réponſe, qu'il ne pouvoit retourner ſur ſes pas, ſans bleſſer la gloire de ſon ſouverain; qu'il étoit ſon ambaſſadeur auprès de ſa majeſté Mexicaine, & que lorſqu'il auroit communiqué à l'empereur les affaires importantes dont il étoit chargé, il reprendroit le chemin de l'Europe. Les envoyés de Montezuma & les

gouverneurs des provinces firent en-vain tous leurs efforts, pour le détourner de cette réſolution. Rien ne put ébranler ſa fermeté ; & il arriva à Mexico, capitale de l'empire, au travers de mille périls. Le prince épouvanté, fit appeller ſes prêtres & ſes magiciens ; & dans la confiance qu'il avoit en leur art, il leur ordonna d'aller au-devant des Eſpagnols, pour les endormir par la force de leurs enchantemens. Ils ſortirent en effet hors des portes de la ville, obſerverent de loin l'armée ennemie, & vinrent raconter à l'empereur qu'un fantôme qui s'étoit préſenté à eux, leur avoit prédit la ruine entiere de la monarchie. Ces menaces firent ſur lui tant d'impreſſion, qu'il demeura quelque tems ſans force, ſans voix & ſans mouvement. Il n'eut pas plutôt repris ſes ſens, qu'il envoya ſes premiers officiers à la rencontre des Caſtillans, & ſe prépara à leur faire une magnifique réception. Il alla lui-même au-devant d'eux, porté dans une litiere d'or, ſous un dais ſuperbe, ſur les épaules des ſes favoris.

Cortez deſcendit de cheval à quels

que diſtance de l'empereur qui mit en même tems pied à terre. Le général Eſpagnol fit une profonde révérence, que le Souverain du Mexique rendit en baiſſant la main, ſuivant l'uſage de ſa nation, & la portant enſuite à ſes levres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vu pratiquer aux empereurs, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui ſaluoit à peine ſes dieux d'un ſigne de tête. Cortez avoit ſur ſes armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fauſſes, mais d'un grand éclat; il la mit autour du Monarque qui parut ſatisfait du préſent; & voulant s'acquitter ſur le champ par une action éclatante, il ſe fit apporter un collier qui paſſoit pour la plus riche piece de ſon tréſor, & le mit de ſes propres mains au cou du Général. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevue; le Prince donna ordre à un de ſes neveux, d'accompagner Cortez juſqu'au logement qui lui étoit deſtiné; & l'on ſe retira dans le même ordre qu'on étoit venu.

Montezuma eut pluſieurs conférences avec le général Eſpagnol; elles roulerent preſque toutes ſur la religion &

la coutume des peuples de l'Europe. Ils allerent enſemble dans le principal temple de la ville ; & le Monarque prit ſoin lui-même d'expliquer aux Caſtillans, ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Il leur apprit le nom de chaque idole, & le culte particulier qu'on leur rendoit. On y voyoit, non-ſeulement quantité d'autels qui offroient les images & les ſtatues des dieux, mais pluſieurs rangs de chapelles qui ſervoient de ſépulture aux grands de l'Etat ; les cours & les lieux voiſins étoient le cimetiere du peuple. Ce temple, érigé au dieu de la guerre, ſe nommoit par excellence la Maiſon du Seigneur. Il étoit placé au milieu d'une enceinte de pierres, élevée de ſix pieds; quatre belles portes répondoient aux quatre principales entrées de la ville. Au centre s'élevoit une plate-forme, ſur laquelle étoit bâti un grand édifice, où l'on arrivoit par cent trente marches. C'étoit un ſpectacle magnifique, d'y voir monter & deſcendre les prêtres vêtus de leurs habits pontificaux. L'eſpace qui formoit le ſommet du temple contenoit deux autels qu'on appercevoit de fort loin, & d'où l'on décou-

vroit une magnifique perſpective. Montezuma y conduiſit Cortez; & cette vu échauffa tellement l'imagination de l'Eſpagnol, qu'il ſe promit, du même lieu, la conquête de l'empire, comme du centre d'une vaſte contrée, dont ſon courage lui faiſoit embraſſer toute l'étendue.

« Pendant les prieres & les ſacrifices, » dit l'Empereur au général Caſtillan, » ce ſont les prêtres ſeuls qui occupent » cet endroit. Les aſſiſtans ſe tiennent » au bas des degrés, les hommes d'un » côté, les femmes de l'autre. Vous » voyez, ajouta-t-il, ces vaſtes bâti- » mens à côté des quatres portes de l'en- » ceinte : ce ſont des ſalles, des chambres » hautes & baſſes, qui ſervent à mes » magaſins d'armes; car nos temples » ſont tout à la fois, des lieux de prieres » & des chateaux forts, où l'on porte, » pendant la guerre, des munitions pour » la défenſe de la ville.

» Ces autres édifices, qui aboutiſſent » aux murs de l'enclos, ſont les loge- » mens des miniſtres de nos dieux. Vous » y remarquez des cours, des jardins, » des étangs, & toutes les commodités » néceſſaires à plus de cinq mille per-

» ſonnes que j'y entretiens pour le ſer-
» vice des autels. Ils jouiſſent d'un re-
» venu qui les met dans une abondance
» réſervée chez vous, m'a-t-on dit, aux
» ſeuls chefs du clergé.

» Ces petites maiſons baſſes & obſ-
» cures, que vous diſtinguez à peine,
» vis-à-vis l'une de l'autre, dans un des
» angles de l'enceinte, ſont deux mo-
» naſteres, ou maiſons de retraite, l'une
» pour de jeunes filles, l'autre pour de
» jeunes garçons, gouvernés par des
» ſupérieurs du même ſexe. L'emploi
» des filles eſt d'apprêter à manger aux
» idoles, c'eſt-à-dire, aux prêtres, aux-
» quels on ne ſert pas un plat, qui n'ait
» été préſenté à quelque divinité. Leurs
» autres occupations conſiſtent à faire
» de la toile pour le ſervice du temple.
» Elles ſe relevent la nuit pour prier,
» & pour ſe tirer du ſang dont elles ſe
» frottent les joues; mais elles ſe lavent
» auſſi tôt avec de l'eau conſacrée par
» les miniſtres des dieux. Elles ſont éle-
» vées dans une ſi grande retenue, que
» les moindres fautes ſont châtiées avec
» la derniere ſévérité; la mort même eſt
» la punition de celles qui ſont con-
» vaincues de quelques foibleſſes. Leur

» clôture dure un an, au bout duquel
» elles peuvent ſortir & ſe marier; car
» nous ne connoiſſons point vos éter-
» nelles loix du célibat.

„ Les garçons aſſujettis à la même
„ ſévérité que les filles, ſervent les
„ prêtres dans tout ce qui concerne le
„ culte divin. Ils balayent les lieux ſaints;
„ ils entretiennent le braſier qui brûle
„ ſans ceſſe devant la grande idole. La
„ modeſtie leur eſt ſi ſcrupuleuſement
„ recommandée, que c'eſt un crime
„ pour eux, de lever les yeux de-
„ vant une femme. Ils vont demander
„ l'aumône dans les maiſons de la
„ ville, marchent quatre ou ſix en-
„ ſemble, d'un air humble & mor-
„ tifié; & ſi on ne leur donne rien, ils
„ on droit de prendre ce qui leur eſt
„ néceſſaire pour ſe nourrir; parce
„ qu'ayant fait vœu de pauvreté, on
„ ſuppoſe leurs beſoins toujours preſ-
„ ſans: on ſait d'ailleurs que leur péni-
„ tence eſt continuelle. Ils ſont obligés
„ de ſe lever la nuit pour faire entendre
„ à certaines heures, le bruit des trom-
» pettes, pour veiller alternativement
» autour des autels, & empêcher que
» le feu ne s'éteigne. Ils aſſiſtent à l'en-

» cenſement des prêtres, après lequel » ils ſe font ſortir du ſang avec des » pointes aiguës, & s'en frottent les » tempes juſqu'aux oreilles; car toutes » nos cérémonies ſont enſanglantées, » pour entretenir le goût de la guerre » dans la nation. A certaines fêtes de » l'année, les prêtres du grand temple » & les jeunes religieux du monaſtere, » armés de cailloux pointus & de pierres » tranchantes, ſe tirent encore quanti- » té de ſang, dont ils rougiſſent les murs » de l'enceinte, pour faire connoître » au peuple leur ardeur pour la péni- » tence.

» Dans cet angle oppoſé aux deux » monaſteres, eſt le palais du grand ſa- » crificateur, qui eſt la principale di- » gnité du ſacerdoce. Il la partage avec » cinq aſſiſtans, dont les offices ſont » héréditaires, ainſi que celui de leur » chef, & paſſent aux fils aînés de ceux » qui les poſſedent. Celui qui ouvre le » ſein des victimes, tient le premier » rang, & porte le titre ſuprême de » Grand Pontife. Outre ces officiers de » haute prélature, chaque quartier, » chaque temple, chaque autel a ſes » prêtres & ſes miniſtres, appellés à

» ces emplois par élection, & qui s'y » conſacrent par des vœux. Leurs fonc- » tions ordinaires eſt d'encenſer les » idoles ; ils renouvellent cet exercice » quatre fois le jour ; & à chaque fois » on entend le ſon des trompettes qui » avertiſſent le peuple, que le prêtre » eſt occupé au ſervice divin. Ceux » qui, après un certain tems veulent » quitter leur profeſſion, ſont exempts » de toute ſorte de travail, & jouiſſent » d'une diſtinction proportionnée à » l'opinion qu'on a de leur vertu. Quoi- » que nos prêtres ne ſoient obligés, » par aucune loi, de ſe priver du com- » merce des femmes, ils y renoncent » aux grandes fêtes ; & quelques-uns ſe » forment des obſtacles invincibles par » des bleſſures volontaires, qui leur » ôtent, du moins pour quelque tems, » l'uſage & le goût du plaiſir ».

Montezuma ramena Cortez dans l'intérieur du temple ; & ſoit par un ſentiment de religion, ſoit pour en impoſer aux Eſpagnols, il ſe proſterna devant la principale idole. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en pas appercevoir ; & Cortez prenant la parole : « Prince,

» lui dit-il, ſi vous voulez permettre, » pour un moment, que la croix des » chrétiens ſoit plantée au milieu du » temple, vous reconnoîtrez bientôt » que toutes ces fauſſes divinités n'en » ſoutiendront point la préſence ». Les ſacrificateurs parurent irrités de cette propoſition; & le prince piqué lui répondit que les Eſpagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient, le reſpect qu'ils devoient du moins à ſa perſonne. Il ſortit auſſi-tôt; & s'arrêtant ſous le portique, il leur dit avec moins d'émotion : « retournez dans votre » quartier; & moi je vais demeurer » dans le temple, pour demander par» don aux dieux de l'excès de ma pa» tience ».

On eut d'autant plus lieu d'être étonné de cette foibleſſe, que l'empire du Mexique étoit alors dans ſon plus haut point de grandeur & de puiſſance. Montezuma étoit le onzieme ſouverain, à compter du premier qui conquit & civiliſa ce pays. La monarchie étoit élective; & Montezuma dut le trône à ſon mérite. C'étoit un prince intelligent & courageux, mais diſſimulé, hypocrite & cruel. Il ſubjuga pluſieurs royaumes,

qu'il rendit tributaires ; & ſes armées étoient les plus nombreuſes & les mieux diſciplinées qu'il y eût dans cette partie du monde. C'eſt dans ces circonſtances, que Cortez fut reçu par Montezuma comme ſon maître, par les habitans, comme leur dieu. On ſe mettoit à genoux dans les rues, quand on voyoit paſſer un valet Eſpagnol. Un ſeigneur préſentant des eſclaves & du gibier à un officier Caſtillan, lui dit : « Si tu es un dieu, voilà des hommes, » mange-les. Si tu es un homme, voilà » des vivres que ces eſclaves t'apprê- » teront ».

Peu à peu les Mexicains s'apprivoiſant avec leurs hôtes, oſerent les traiter comme des hommes ; témoin ce général de Montezuma, qui attaqua la garniſon que Cortez avoit laiſſée à Vera-Cruz. Cette nouvelle lui donna de furieux ſoupçons contre ce Monarque ; & dès l'inſtant il forma le plus hardi projet qui ait jamais été imaginé : ce fut de ſe ſaiſir de la perſonne de l'empereur, & de le retenir priſonnier dans le quartier des Eſpagnols. Voici de quelle maniere il exécuta une ſi étrange réſolution ; jamais le vrai ne fut moins vraiſemblable.

Il vint trouver ce prince, & lui peignit vivement l'insolence du général Mexicain, qui, au mépris de la protection de sa majesté, avoit attaqué les Castillans, & osoit même publier qu'il n'avoit rien fait que par ses ordres. « Je suis bien éloigné, ajouta-t-il, de » prêter l'oreille à cette indigne suppoſi» tion; mais mes soldats & vos propres » sujets ne manqueroient pas d'ajouter » foi au récit de cet officier, si cette ca» lomnie n'étoit effacée par un désaveu » public. Dans cette vue, j'ose propo» ser à votre majesté de se rendre au » quartier des Espagnols, d'y passer » quelque tems avec nous, comme avec » vos amis, afin que cette marque de » confiance dissipe tous les soupçons, » & efface une tache qui terniroit votre » gloire ».

Montezuma fut si frappé de cette étonnante proposition, qu'il demeura comme immobile de surprise & de colere; mais il eut la foiblesse de se laisser intimider; & après bien des difficultés, il consentit enfin à suivre les Castillans. Ce fut ainsi, qu'un des plus grands princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé

dans ſon palais, au milieu de ſa capitale, en plein jour, & conduit priſonnier, ſans éclat & ſans violence, par ſix perſonnes, pour dépendre entiérement de leur volonté.

Le bruit ſe répandit dans toute la ville, que les étrangers enlevoient l'Empereur. On vit auſſi-tôt les rues pleines de citoyens qui pouſſoient de grands cris; mais Montezuma prit un air gai; & ayant fait ſigne de la main, il déclara que, loin d'être priſonnier, il alloit ſe divertir avec ſes amis. Ces paroles calmerent le peuple & appaiſerent le tumulte.

Cortez s'étant ainſi rendu maître du ſouverain du Mexique, tâcha par toutes ſortes de reſpects, de lui faire oublier ſa captivité. Il obtint des ordres de ce prince pour arrêter le général Mexicain, qui avoit attaqué la colonie de Veracruz. Celui-ci fut emmené à Mexico, chargé de chaînes; & lorſqu'il ſut qu'on alloit le condamner à la mort, il déclara qu'il n'avoit fait qu'exécuter les volontés de ſon maître. Cortez traita cette dépoſition d'impoſture, & condamna le coupable à être brûlé vif devant le palais impérial. Dans la

trainte que Montezuma ne voulût ſoutenir un malheureux, dont tout le crime n'étoit, dans le fond, que d'avoir obéi à ſon Roi, il forma un deſſein qui ſurpaſſe tout ce que vous avez vu juſqu'à préſent, de plus audacieux dans ſes réſolutions. Il ſe fit apporter des fers, & ſe rendit dans l'appartement de l'empereur. Il ne ſe diſpenſa d'aucune des révérences, ni des autres marques de reſpect qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque. Enſuite élevant la voix, il lui déclara d'un ton ferme, que le général Mexicain l'ayant accuſé d'avoir donné des ordres contre les Eſpagnols, des indices ſi violens l'obligeoient de ſe purger par quelque mortification perſonnelle. Alors il commanda, d'un air d'autorité, qu'on lui mît les fers, & ſe retira ſans lui laiſſer le tems de répondre.

Un traitement ſi honteux jetta le malheureux Montezuma dans la plus profonde douleur. Quelques-uns de ſes domeſtiques qui étoient préſens, fondoient en larmes, ſans oſer dire un ſeul mot; & ſe jettant à ſes pieds, pour ſoutenir le poids de ſes chaînes, ils faiſoient paſſer entre ſa chair & le fer,

quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent bleſſés. Pendant ce tems-là, Cortez faiſoit exécuter l'arrêt injuſte & cruel, qu'il venoit de prononcer contre l'infortuné général. Il ſe hâta enſuite de retourner à l'appartement de Montezuma, l'aborda d'un viſage riant, & lui dit qu'on venoit de punir le traître qui avoit eu l'inſolence de noircir la réputation de ſon ſouverain. Puis ſe mettant à genoux par reſpect, il lui ôta ſes chaînes, & le félicita du courage qu'il avoit eu, de ſupporter, pendant quelques heures, la perte de ſa liberté.

Cependant les Mexicains ſe révolterent; ſi l'on peut appeller ainſi une juſte défenſe. Ils attaquerent les Caſtillans; & Cortez regarda cette démarche comme un attentat; parce que Montezuma avoit fait hommage de ſes états au roi d'Eſpagne. La crainte de perdre la couronne & la vie, avoit engagé ce prince à cette baſſeſſe. Il eſt vrai qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'étoit arrêté quelque moment & n'avoit pu retenir ſes larmes; mais il avoit enfin, achevé cette humiliante céré-

monie, lorſqu'il apprit que le quartier des Eſpagnols étoit inveſti par ſes ſujets. Il ſe montra à eux, pour leur donner ordre de ſe retirer. On parut d'abord l'écouter avec reſpect; mais après un ſilence profond, on entendit crier que Montezuma n'étoit plus l'empereur du Mexique; qu'il étoit un lâche, un traître, & le vil eſclave des ennemis de la nation. En vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers ſignes; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits & de pierres, dont l'une l'atteignit à la tête, & le renverſa ſans aucun ſentiment. Revenu à lui-même, il tomba dans un affreux déſeſpoir. Il falloit retenir ſes mains pour l'empêcher d'attenter à ſa vie: il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir été réduit dans cet état par ſes propres ſujets; il refuſoit tout les ſecours, & faiſoit d'effroyables ménaces, qui ſe terminoient par des gémiſſemens & par des pleurs. Il expira le troiſieme jour, en implorant la vengeance du ciel contre les Eſpagnols, & celle des Eſpagnols contre ſon peuple.

Cortez faiſant l'office de miſſionnaire, & ſa concubine celui de caté-

chiſte, avoient inutilement propoſé à ce monarque, dont les chrétiens cauſoient la mort, de mourir dans les principes de chriſtianiſme. Il refuſa d'écouter leurs inſtructions; & ſon endurciſſement venoit moins de ſon attachement pour ſes dieux, que de ſa haine contre les chrétiens.

Ainſi finit l'infortuné & trop foible Montezuma, qui, baiſant la main de ceux qui le chargeoient de chaînes, s'arma pour ſes perſécuteurs contre ſes propres ſujets, & tour à tour inſulté par les Eſpagnols & par ſon peuple, flétrit la fin de ſon regne par des actions indignes de ſes glorieux commencemens. Un grand courage, beaucoup de ſouplelſe, une piété affectée avoient élevé ce monarque ſur le trône. Il avoit gagné le peuple par des actions d'éclat, les prêtres par une crédulité apparente, ſe rendit maître des uns & des autres, & les gouverna en deſpote.

Sa mort fit ſur Cortez une ſi vive impreſſion, qu'il en répandit des larmes de douleur. Il avoit une affection ſincere pour ce Monarque; & d'ailleurs, comme l'eſpoir de conquérir le Mexique

e n'étoit fondé que ſur la ſoumiſſion
lontaire de ce prince, il ſe voyoit
ligé de former un nouveau plan. Il
mmença par envoyer le corps de
mpereur à ſes ſujets rebelles, qui
nterrerent ſuivant l'uſage du pays,
avec tout les honneurs dus à ſon
ıg. Ce qui ſe paſſa dans cette occaſion,
ıus donnera une idée de la maniere
nt ſe faiſoient les funérailles des ſou-
rains du Mexique.

On répandit des avis dans toutes les
ovinces, non-ſeulement pour rendre
deuil public, mais pour convoquer
; ſeigneurs qui devoient compoſer
cortege. Ce fut en leur préſence,
l'après avoir lavé & parfumé le corps,
l'aſſit ſur une natte, où il fut gardé
veillé pendant quatre jours & quatre
ıits, avec beaucoup de pleurs & de
:miſſemens. On lui coupa une poignée
: cheveux qui fut conſervée avec ſoin;
ı lui mit dans la bouche une groſſe
neraude; on couvrit ſes genoux de
x-ſept couvertures fort riches, dont
ıacune faiſoit alluſion à quelque cir-
ɔnſtance de la vie du défunt; &
ır deſſus on attacha la deviſe de l'i-
ole qui avoit été l'objet particulier de

ſon culte. On lui cacha enſuite le viſage d'un maſque d'or, enrichi de perles & de pierres précieuſes; & l'on immola, pour premiere victime, l'officier qui avoit ſoin des lampes & des parfums du palais, pour éclairer & parfumer la route de l'Empereur dans ſon voyage en l'autre monde.

Après ces premiers préparatifs, on porta le corps au grand temple, où tous ceux qui l'accompagnoient donnoient des marques d'affliction par des cris & des chants lugubres. Les ſeigneurs & les officiers étoient armés; & tous les domeſtiques du palais portoient des maſſes, des enſeignes & des panaches. En arrivant dans la cour du temple, on trouva un bûcher; les prêtres y mirent le feu, tandis que le grand ſacrificateur proféroit, d'une voix plaintive, des invocations & des prieres. Lorſque le bois fut allumé, on y jetta le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert, & un chien pour annoncer, par ſes aboiemens, l'arrivée du monarque. Chacun brûla en même tems ſes armes, ſes enſeignes, tout ce qu'on avoit porté dans le convoi; & ce fut alors que les prêtres com-

mencerent le grand ſacrifice. Dans les tems ordinaires, on immoloit un grand nombre de victimes ; mais en ce moment de trouble, on ſe contenta de celles qu'on put avoir. On leur ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, qu'on jetta dans le feu ; & les corps furent dépoſés dans les charniers du temple. Ceux qui eurent l'honneur d'être ſacrifiés, étoient non-ſeulement des eſclaves, mais des officiers du palais, & même pluſieurs femmes.

Quand tout le bois fut conſumé, on ramaſſa les reſtes du corps que le feu avoit épargnés, de même que l'émeraude qu'on avoit miſe dans la bouche du Prince. Les prêtres les dépoſerent dans un vaſe, & les porterent ſolemnellement à la montagne de Chapultepeque, lieu de la ſépulture des empereurs Mexicains. Ils renfermerent, dans la même urne, la poignée de cheveux dont j'ai parlé, avec d'autres qu'on lui avoit coupés à ſon couronnement, & qu'on gardoit pour cette cérémonie. Ces reſpectables dépouilles du grand Montezuma furent miſes avec celles des rois ſes prédéceſſeurs, ſous une voûte ; dont on boucha ſoigneuſement l'en-

» manquerai ni à ce que je vous dois, ni » à ce qu'exige mon rang ; je punirai de » mort quiconque ſera aſſez hardi pour » parler de paix, ſans excepter les prê- » tres même, qui doivent ſoutenir » plus conſtamment que les autres, un » projet dont ils ſont les auteurs ».

Il ſortit enſuite de l'aſſemblée, & ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Les Eſpagnols avoient eu le tems de ſe faire des alliés parmi les Caciques du pays ; & avec d'autres ſecours que la fortune procura à Cortez, ils ſe rendirent maîtres de la capitale, & de la perſonne même du Souverain. Ce prince parut devant le général Caſtillan avec beaucoup de ſang froid & de dignité, ſans témoigner ni ſurpriſe ni crainte : il demanda ſeulement qu'on fît attention à l'honneur de l'impératrice & des femmes de ſa ſuite.

Lorſqu'on fut arrivé au quartier des Eſpagnols, Guatimoſin & la reine ſon épouſe commencerent par s'aſſeoir ; mais le prince, après un moment de réflexion, ſe leva & invita Cortez à ſe mettre à ſa place. Le général l'obligea

de reprendre ſon ſiége ; & le monarque lui parla en ces termes : « Vaillant & » fameux Commandant, pourquoi ne » tirez-vous pas votre épée, & ne » m'ôtez-vous pas la vie ? Des priſon- » niers de mon rang ſont un fardeau » pour un vainqueur. Tuez-moi ſans » perdre plus de tems, afin que j'aie » l'honneur de mourir de votre main, » puiſque je n'ai pas eu celui de périr » pour la défenſe de ma patrie ». En diſant ces mots, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. L'impératrice pleuroit amérement ; & le Général, dont le cœur étoit touché de compaſſion, eut beaucoup de peine à ne pas ſuivre leur exemple.

Le traitement qu'on fit à Guatimozin fut tel que le méritoit un prince brave & infortuné ; & ces procédés durerent tant que Cortez eut aſſez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice inſatiable de ſes ſoldats fut peu ſatisfaite du pillage de la capitale ; ils s'imaginerent qu'elle renfermoit des tréſors cachés, dont l'empereur ſeul avoit connoiſſance. Ils employerent les prieres & les menaces, pour obliger le mo-

narque à les découvrir; mais n'en pouvant rien tirer, ils le mirent ſur des charbons ardens, & renouvellerent l'interrogatoire au milieu de ce cruel ſupplice. Il ſupporta ces tourmens avec une fermeté inébranlable, & ne laiſſa échapper aucune parole qui marquât la moindre foibleſſe. Un de ſes miniſtres fut mis à la même épreuve, & montra moins de courage. Vaincu par la violence de la douleur, il regarda ſon maître avec des cris plaintifs, comme pour lui demander la permiſſion de révéler le ſecret fatal, qui leur attiroit des tourmens ſi cruels. L'empereur plus courageux, ou plus opiniâtre, lui ferma la bouche, en lui diſant d'un ton ſévere: « & moi, ſuis-je ſur un lit de » roſes »?

Cortez, qui avoit peut-être toléré cette barbarie, craignant que la mort de ce prince n'occaſionnât de nouveaux troubles, le délivra de cet horrible ſupplice, & le garda priſonnier. Maître de la perſonne du Souverain, il ne trouva plus de réſiſtance dans le reſte de l'empire. Toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale,

ſe réunirent ſous la domination de l'Eſpagne. Débarraſſé des ſoins de la guerre, le Général s'occupa à rétablir le calme parmi les nations qu'il avoit ſubjuguées, à rebâtir Mexico & pluſieurs autres villes, à raffermir ſes établiſſemens par des loix, en un mot, à y jetter les fondemens de l'ordre qui regna depuis dans toutes ſes conquêtes.

Au milieu de ſes travaux, il apprit que l'Empereur, quoique dans les fers, s'efforçoit de ſoulever ſes ſujets, ou en étoit ſoupçonné. Obligé de faire céder les ſentimens de l'humanité aux loix cruelles de la politique, il le condamna à perdre la vie; & ce Monarque infortuné mourut honteuſement ſur un gibet, pour un crime qui n'a jamais été bien prouvé. Avec lui périt l'empire du Mexique, & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui compoſent ce vaſte pays qu'on appelle la *Nouvelle-Eſpagne.*

A l'égard de Cortez, après avoir joui pendant quelques années de ſa gloire & de ſa fortune, il fut rappellé en Europe, ſur quelques accuſations, qui le mirent dans la néceſſité de ſe juſ-

tifier. Malgré les titres dont il fut décoré dans ſa patrie, il y eut peu de conſidération. A peine put-il obtenir audience de Charles-Quint, qui ne comptant pas la reconnoiſſance parmi les vertus d'un ſouverain, lui demanda un jour qui il étoit? Cortez ſaiſi d'indignation, lui répondit avec la hauteur Eſpagnole : « Je ſuis cet homme qui » vous a donné plus de provinces, que » les princes vos ancêtres ne vous ont » laiſſé de villes ». Il fit dans la ſuite d'autres voyages, qui lui attirerent de nouvelles diſgraces; & il mourut dans l'humiliation.

Telle fut auſſi la fin de Chriſtophe Colomb, & de tous ceux qui ont conquis des pays immenſes aux rois d'Eſpagne & de Portugal. La politique de ces deux Cours a toujours été d'accorder de grandes conceſſions à tous les aventuriers qui ſe préſentoient & propoſoient de nouvelles découvertes; mais dès qu'ils avoient fait quelque conquête importante, elles les rappelloient & en envoyoient d'autres pour en recueillir le fruit. Cette politique étoit très-bonne, ſans doute, pour la

ureté du pays ; mais elle péchoit à l'autres égards. Les nouveaux gouverneurs, avides d'argent, & preſſés de s'enrichir, épuiſoient les peuples conquis par des travaux inſupportables, détruiſoient les nouveaux ſujets, & privoient le Souverain des avantages qu'il auroit dû retirer de ces immenſes poſſeſſions.

Je ſuis, &c.

*A Vera-Cruz, ce 9 novembre 1749.*

nité ; & tout le monde ſe retiroit, pour donner au clergé le temps de les recueillir.

Au retour du peuple, à qui il falloit toujours des ſpectacles de ſang, on faiſoit paroître un captif ; & on l'immoloit au milieu des chants & des danſes. On plaçoit enſuite quelques mets devant l'idole ; & les jeunes gens couroient pour s'en ſaiſir. Il y avoit des prix pour ceux qui arrivoient les premiers ; & juſqu'au renouvellement de la même fête, ils obtenoient différentes marques de diſtinction. A la fin des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient ſervi dans le temple, ſe retiroient chez leurs parens ; & ceux qui prenoient leur place, les pourſuivoient avec de grands cris, leur jettoient des pelottes d'herbe, & leur reprochoient d'abandonner le ſervice des dieux.

Une troiſieme idole, moins puiſſante peut être, mais plus chere à la nation, que les deux précédentes, étoit l'objet d'un culte particulier, où la dévotion publique éclatoit avec plus d'ardeur. Elle n'étoit formée ni de bois, ni de métail, mais de toutes les

ſemences des choſes qui ſervent à nourrir l'homme, moulues & paîtries enſemble, avec le ſang des enfans & des vierges ſacrifiées. Les prêtres la faiſoient ſécher; & le jour de ſa conſécration, les peuples y aſſiſtoient avec des réjouiſſances extraordinaires. Les plus dévots approchoient de la ſtatue, la touchoient avec les mains, appliquoient à ſes parties principales divers bijoux qu'ils croyoient ſanctifiés par leur vertu, & les regardoient comme un préſervatif contre pluſieurs ſortes de maladies. Comme la ſtatue étoit d'une matiere que le temps ne manquoit pas d'altérer, on la renouvelloit avec les mêmes formalités. La veille, elle étoit miſe en pieces; & l'on en donnoit des morceaux comme des reliques.

On faiſoit auſſi, à certains jours de l'année, une idole de matiere commeſtible. Les prêtres la dépeçoient, & en diſtribuoient les fragmens. C'étoit une eſpece de communion, à laquelle on ſe préparoit par des purifications, des jeûnes & des prieres. Cette fête, que les Mexicains célébroient au mois de mai, pourra vous paroître d'autant

plus ſinguliere, pour des idolâtres qui n'avoient aucune notion de la religion chrétienne, qu'elle ſembloit, comme vous le voyez, une imitation du plus auguſte de nos myſteres. Je ne la rapporte que ſur une tradition conſtante, qui s'eſt perpétuée depuis l'arrivée des Eſpagnols. Des filles conſacrées au ſervice du temple, pêtriſſoient enſemble du miel & de la farine, & en faiſoient une figure humaine. Tous les ſeigneurs aſſiſtoient à ce travail; & l'on paroit la ſtatue d'habits & d'ornemens. Le jour de la fête, les jeunes filles étoient vêtues de robes blanches, couronnées de maïs, & avoient les joues peintes de vermillon; on les nommoit les ſœurs du dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'idole ſur un brancard; & de jeunes hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer ſur les degrés du temple, où le peuple venoit ſe proſterner. D'autres filles apportoient des morceaux de la même pâte, dont elles avoient fait la ſtatue, & qu'elles appelloient la chair de dieu. Les prêtres les béniſſoient, les coupoient en pieces, & en donnoient à tous les aſſiſtans,

ceux-ci les recevoient avec des apparences de piété, qui alloient juſqu'à l'adoration, & les mangeoient avec la même dévotion, que s'ils ſe fuſſent nourris du corps même de leur dieu. On en portoit aux malades; & c'étoit un péché du premier ordre, de prendre d'autre nourriture avant celle-ci: on tachoit avec ſoin juſqu'à l'eau, pour empêcher les enfans même d'en boire.

Ces peuples adoroient une divinité, dont la réputation attiroit des pélerins de toutes les provinces de l'empire: c'étoit celle des négocians. La ſtatue placée, dans un temple fort élevé, au milieu d'un monceau d'or, d'argent, de pierreries, de plumes rares, & d'autres marchandiſes de prix, repréſentoit la figure d'un homme, avec une tête d'oiſeau, couverte d'une eſpece de mitre; les bijoux les plus précieux ſervoient d'ornemens à ſes jambes, pour exprimer les faveurs que ce nouveau Plutus accordoit à ſes ſectateurs. Les marchands célébroient tous les ans, en ſon honneur, une fête à la Mexicaine, c'eſt-à-dire, cruelle, barbare & ſanguinaire. Ils achetoient un eſclave de belle taille,

le paroient des habits de l'idole, le nourriſſoient délicatement, & n'épargnoient rien pour en faire une victime digne d'eux & du dieu des richeſſes. Après l'avoir bien nourrie, bien engraiſſée, bien arrondie, comme ces gros financiers, qui vivent, dorment & roulent dans l'opulence, le jour on le promenoit dans les rues, & la nuit on l'enfermoit dans une cage. Quelque tems avant la fête, les prêtres venoient lui annoncer ſon ſort : il l'acceptoit avec ſoumiſſion ; c'eſt du moins ce qu'on lui faiſoit dire ; & dans le moment de la célébration, on le conduiſoit au lieu du ſacrifice, qui ſe faiſoit à minuit ; & ſon cœur étoit offert à la lune. On portoit le corps chez le principal marchand ; il y étoit roti & préparé avec les plus fins aſſaiſonnemens. Les convives danſoient en attendant le feſtin ; & après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient ſaluer & remercier le dieu au lever du ſoleil. Ils continuoient les réjouiſſances pendant le reſte du jour, déguiſés ſous différentes formes, les uns en oiſeaux, en papillons, en grenouilles, &c ; les autres en boiteux, en manchots, en

ıs, &c. Ils faiſoient des récits
ables de leurs accidens, ou de leurs
ımorphorſes; & la fête ſe termi-
par de nouvelles danſes.
omme les Mexicains étoient dans
ge d'immoler des victimes humai-
, ils épargnoient le ſang de leurs
:mis dans les combats, pour avoir
de priſonniers à offrir à leurs dieux;
ıtezuma avoua à Cortez, que s'il
oit pas conquis la république de
'cala, avec laquelle il étoit conti-
llement en guerre, ce n'étoit que
r aſſurer un plus grand nombre de
imes à ſes temples. Si on en croit
Eſpagnols, les ambaſſadeurs de ce
ıce dirent à ce même général, que
: maître en avoit ſacrifié plus de
gt mille chaque année. C'eſt une
grande exagération, ſans doute;
s il eſt certain que lorſque les Caſ-
ıns entrerent dans le temple de
xico, ils trouverent, parmi les or-
nens, des crânes d'hommes ſuſpen-
comme des trophées. Si l'on met-
t trop d'intervalle entre les guerres,
rand ſacrificateur portoit ſes plain-
au ſouverain, & lui repréſentoit
: les idoles mourroient de faim. Auſ-

ne leur offroient rien, étoient frappés au viſage d'un coin de la peau, qui leur laiſſoit des traces de ſang. Cette cérémonie ne finiſſoit, que lorſque le cuir commençoit à ſe corrompre.

Dans d'autres fêtes, il y avoit des défits entre les ſacrificateurs & les victimes. Le captif étoit attaché, par un pied, à une grande roue de pierre: on l'armoit d'une épée & d'une rondache; celui qui s'offroit pour l'immoler, paroiſſoit avec les mêmes armes; & le combat s'engageoit à la vue du peuple. Si le captif demeuroit vainqueur, non-ſeulement il échappoit au ſacrifice; mais il recevoit le titre & les honneurs que les loix du pays accordent aux guerriers; & le vaincu ſervoit de victime.

C'eſt ſur ces débris déteſtables, que la religion chrétienne s'eſt établie au Mexique, partie par la perſuaſion, partie par le deſir de plaire aux Eſpagnols. Un miſſionnaire témoignoit ſon étonnement à un vieil Indien, de la facilité avec laquelle on y avoit reçu la loi de Jeſus-Chriſt, ſans que la nation y fît preſque aucune oppoſition: » ne croyez pas, lui répondit le » *vieillard*,

» vieillard, que nous nous y ſoyons
» ſoumis inconſidérément, & ſans exa-
» men. Il y avoit long-tems que nous
» étions mécontens de nos dieux, &
» des cruautés qu'ils éxigeoient. Nous
» n'oſions d'abord le temoigner ou-
» vertement, dans la crainte d'offen-
» ſer nos prêtres. Le plus grand nom-
» bre étoit diſpoſé à prendre une autre
» religion, lorſque vous vîntes nous
» annoncer la vôtre. Nous la trouvâmes
» convenable, juſte & bonne, & ju-
» geâmes que c'étoit la ſeule que nous
» duſſions embraſſer ». Les idoles furent brûlées ; on détruiſit les temples ; on les changea en égliſes chrétiennes. On porta les loix les plus ſéveres contre les feſtins de chair humaine ; & entre pluſieurs exemples de rigueur, Cortez fit périr, par les flammes, un malheureux Mexicain, qui, ſuivant l'exemple abominable de ſon pays, fut trouvé mangeant le pied d'un homme qu'on avoit tué. Il paroît cependant, que le conquérant du Mexique n'y exerça jamais des cruautés auſſi réfléchies, que celles qu'on pratiquoit dans les autres établiſſemens Eſpagnols, où les hommes fatigués de maſſacres, employoient des

meutes de chiens pour dévorer leurs ſemblables.

Saint-Ildéfonſe eſt la capitale du diſtrict des Zapotécas, qui ont donné lieu à cette longue digreſſion. Nous y arrivâmes la veille de Noel; & nous n'en partîmes que le lendemain, parce que Don Juan & ſa maîtreſſe voulurent y faire leur dévotion: le confeſſeur leur dit la meſſe, & les communia de ſa main; le docteur & moi, qui n'étions ni dévots ni amans, nous nous contentâmes de l'entendre. Le reſte du jour ſe paſſa en converſations pieuſes, comme diſent les Eſpagnols, pour ſignifier toute eſpece d'entretien qui ſuit la réception des ſacremens. Le diſcours tomba d'abord ſur les religieux du Mexique, dont le pere Acuença, dominicain, c'eſt le nom du confeſſeur de Don Juan, nous fit un portrait peu flatté.

« Avant que d'être attaché à Votre » Excellence, dit le Jacobin, elle ſçait » que j'avois fait deux voyages dans la » Nouvelle Eſpagne, l'un en qualité » de prédicateur à Chiapa; l'autre pour » une commiſſion particuliere à Me» choacan. Quoiqu'on ne puiſſe pas

» m'accuſer d'avoir puiſé des principes
» trop ſeveres dans la province d'An-
» dalouſie, où j'avois pris l'habit de
» religieux, je vous avouerai néan-
» moins, que je ne pus m'empêcher
» de gémir de la vie profane, que je
» voyois mener à nos moines dans ce
» nouvel hémiſphere. En arrivant à Ve-
» ra-cruz, j'allai loger dans un couvent
» de notre ordre. Quelle fut ma ſur-
» priſe de le trouver gouverné par un
» jeune homme, qui avoit obtenu cet
» emploi pour une ſomme de mille du-
» cats! Je m'attendois d'abord à y voir
» une bibliotheque; parce que je ſça-
» vois que la maiſon étoit riche. Hélas!
» elle ne conſiſtoit qu'en une douzaine
» de vieux livres, relégués dans un
» coin, couverts de toiles d'araignées,
» & ſur leſquels on avoit placé une
» guitarre. La chambre du jeune ſupé-
» rieur étoit revêtue d'une tapiſſerie de
» coton, brodée de toutes les couleurs,
» & ornée de très-beaux tableaux. Les
» tables étoient couvertes de tapis de
» ſoie, les buffets garnis de porce-
» laines, & remplis de différentes ſortes
» de confitures & de conſerves. Ses
» diſcours roulerent ſur ſa naiſſance,

» ſur ſa faveur auprès des grands, & » plus encore auprès des femmes, ſur » ſa belle voix & ſon habileté en mu- » ſique, dont il donna des preuves, en » chantant & jouant, ſur ſa guitarre, » des vers tendres, qu'il diſoit avoir » compoſés pour une religieuſe. On » ſervit enſuite une collation, dont tous » les plats étoient parfumés d'ambre & » de muſc. Mes ſens furent tellement » enchantés & ſatisfaits par la beauté » des meubles, le ſon des inſtrumens, » la délicateſſe des mets & des odeurs, » dans la cellule voluptueuſe de ce » jeune cénobite, qu'étant paſſé d'Eu- » rope dans le Nouveau Monde, ce » monde, en effet, me parut tout nou- » veau.

» Au reſte, ceci ne regarde pas ſeule- » ment les gens de mon ordre; partout » où j'allois, je remarquois, dans les » religieux & les prêtres, une vie molle, » & des manieres bien oppoſées à leur » profeſſion. Qu'euſſiez-vous dit de » voir un enfant de ſaint François, » monté ſur un cheval bai, ſuivi d'un » laquais, pour aller ſeulement au bout » de la ville, entendre la confeſſion » d'un mourant? Sa robe relevée laiſ-

» ſoit paroître un bas de ſoie orangé,
» des ſouliers de maroquin, une cu-
» lotte de toile de Friſe, & une den-
» telle de quatre doigts, attachée ſous
» le genou. Les autres moines portoient,
» ſous leurs larges manches, des pour-
» points piqués de ſoie, des manchettes
» brodées & des chemiſes de toile
» d'Hollande. Après le repas, ils nous
» propoſerent de jouer aux dez ou aux
» cartes; & ces amuſemens durerent
» une partie de la nuit. C'eſt encore un
» uſage établi parmi les religieux du
» Mexique, de viſiter les couvens de
» femmes, de paſſer avec elles une par-
» tie du jour, d'aſſiſter à des concerts
» qu'elles font entr'elles, de participer
» à leurs collations, & de manger leurs
» confitures. Ces maiſons ont des ap-
» partemens ornés, mais partagés par
» des grilles de bois, pour la ſéparation
» des deux ſexes.

» C'eſt dans ces mêmes lieux, que
» tous les habitans d'une naiſſance hon-
» nête, font élever les jeunes filles.
» L'éducation qu'elles y reçoivent con-
» ſiſte à travailler à l'aiguille, à ſe per-
» fectionner dans la muſique, à jouer
» des comédies qui ſe repréſentent dans

» querelle, on prit le parti de lui faire » avaler du poiſon ; & il mourut, en » demandant pardon à Dieu pour les » auteurs de ſa mort.

» De pareils traits ſont bien capables » d'inſpirer aux Indiens, & d'entretenir » parmi eux la vénération qu'ils ont » pour les eccléſiaſtiques, & ſpéciale- » ment pour les moines. J'ai vu ces der- » niers en abuſer indécemment, dit le » pere confeſſeur ; & j'eus la foibleſſe » un jour de me prêter à leur ſuperche- » rie. J'étois monté ſur une mule, pour » deſcendre une montagne ; l'animal ſe » cabra, & me précipita le long des » rochers. Je n'aurois pas évité la mort, » ſi le ciel n'eût permis que je fuſſe ar- » rêté par un arbriſſeau. Des Indiens » qui étoient préſens, ſe mirent à crier » au miracle ; & dans l'opinion qu'ils » eurent de ma ſainteté, ils ſe mirent à » genoux devant moi, pour me baiſer » les mains. Ceux qui arriverent les » premiers dans le bourg où je devois » me rendre, y répandirent le bruit de » mon aventure, & firent prendre de » moi la même idée aux habitans. Elle » me valut des préſens ſi conſidérables, » qu'en faiſant le compte de mes ri-

» cheſſes, je me trouvai quarante écus
» en argent, & la valeur de cette mê-
» me ſomme en œufs, en miel, en
» fruits, en volailles, &c. Il eſt vrai que
» je n'avois amaſſé toutes ces offrandes
» qu'en ſuivant trop facilement le con-
» ſeil que m'avoit donné un de nos reli-
» gieux. Tant que nous paſſerons pour
» des ſaints, me dit-il, nous ſerons en
» état de gouverner ces peuples imbé-
» ciles, de diſpoſer de leurs biens, &
» de leurs perſonnes. Puis me menant
» à l'égliſe, il me fit aſſeoir ſur une
» chaiſe dans le chœur, repréſentant
» le ſaint que ces bonnes gens imagi-
» noient. Au bruit de mon arrivée, les
» hommes, les femmes & les enfans
» vinrent ſe mettre à genoux à mes
» pieds, pour recevoir ma bénédic-
» tion, me faire leur offrande, & de-
» mander mes prieres.

» Ce même religieux me raconta,
» qu'une bourſe de mille piaſtres qu'il
» avoit amaſſées depuis douze ans, par
» la crédulité de ce peuple, venoit de
» lui être enlevée par des voleurs : ce
» qui me fit appliquer à moi-même ce
» proverbe, que l'argent mal acquis
» profite rarement.

» D'après ce que je viens de dire, il
» n'eſt pas étonnant, que preſque tous
» les biens paſſent entre les mains du
» clergé. Ajoutez-y les reſſources du
» commerce, dont les curés & les
» moines ſe mêlent avec d'autant plus
» de licence & d'impunité, qu'ils ſe
» font redouter par la ſainteté de leur
» miniſtere, & l'abus des armes eccléſiaſtiques. Ils arrachent de ces malheureux, tout ce qu'ils gagnent par
» leur travail. Auſſi les Eſpagnols,
» n'imaginant pas de moyens plus aſſurés de ſe faire des fonds, ont peu de
» goût pour le mariage, & préferent
» d'entrer dans l'état monaſtique : ils
» y trouvent à la fois, le repos, la
» conſidération & l'opulence ; voilà ce
» qui remplit les couvens d'hommes &
» de filles qui ſe ſont tellement multipliés, que dans la ſeule capitale, on
» en compte plus de cinquante, la plupart très-riches, & fondés par divers particuliers, qui cherchent à ſe
» diſtinguer par ces ſortes de libéralités.
» Les uns font bâtir de riches autels dans les chapelles des ſaints
» qu'ils prennent en affection ; les autres préſentent des couronnes d'or ;

» des chaînes & des lampes aux images
» de la vierge. Un créole qui meurt,
» croit ſon ame en ſûreté, lorſqu'ou-
» bliant ſes héritiers, ſes créanciers
» même, il laiſſe ſon bien à l'égliſe ou
» aux monaſteres : ce qui doit d'autant
» plus vous ſurprendre, que rarement
» les créoles parviennent aux dignités
» eccléſiaſtiques. Dans les couvens mê-
» me, on s'eſt toujours efforcé de les
» écarter des premieres places : on
» craint que par leur nombre, ils ne
» l'emportent ſur les véritables Eſpa-
» gnols. Il y a pourtant des provinces,
» où ils ſe ſont ſi bien ſoutenus, qu'ils
» ont refuſé de recevoir les religieux
» qui leur venoient d'Europe : d'autres
» ont vécu en ſi mauvaiſe intelligence,
» qu'à l'élection d'un provincial, ils ſe
» ſeroient égorgés, ſi le vice-roi n'eût
» fait mettre les plus mutins dans les
» fers. Les créoles triompherent, à la
» fin, par la pluralité des ſuffrages, &
» prétendirent que, ne manquant point
» de ſujets de leur nation, ils n'avoient
» plus beſoin de religieux étrangers.
» On les laiſſe paiſibles dans cette poſ-
» ſeſſion ; parce qu'avec beaucoup de
» ſoumiſſion pour le ſaint ſiége, ils ex-

» voient à Rome autant & plus d'argent » que les Eſpagnols..

» Dans la province de Mexico, il » n'y a que les Jéſuites & les Carmes, » qui aient conſervé la ſupériorité aux » Européens, en faiſant venir de leur » pays tous les ans, deux ou trois re- » crues de leur ordre. Dans le diſtrict » de Guaxaca, on ne reçoit aucun miſ- » ſionnaire étranger: les Dominicains » ont long-tems réſiſté aux créoles, al- » léguant, avec autant de chaleur que » de vérité, l'ignorance des peuples, » dont les idées, ſur les choſes divines » & humaines, ſont également ridi- » cules. Les Indiens convertis à la re- » ligion chrétienne, n'en ſont pas » moins idolâtres, rendant aux images » le même culte qu'à la divinité. Les » créoles le ſouffrent & diſent que les » ſaints ayant pitié d'eux, les béniront » pour l'amour de leurs images. On ſe » plaît à les entretenir dans cet aveu- » glement général: il leur eſt défendu » d'avoir des livres; & dans tout le » pays on ne voit guere que des heu- » res, des miſſels & des breviaires.

» Le haſard fit tomber un jour les » métamorphoſes d'Ovide entre les

» mains d'un créole : il remit ce livre à » un religieux, qui crut de bonne foi, » & perſuada à toute la ville, que c'é- » toit une bible angloiſe. Voilà, diſoit- » il, en montrant les figures de chaque » métamorphoſe, comme ces chiens » d'hérétiques adorent le diable qui les » change en bêtes. Enſuite la prétendue » bible fut jettée dans un feu qu'on allu- » ma exprès ; & le religieux fit un grand » diſcours, pour remercier ſaint Fran- » çois de cette heureuſe découverte.

» Une ignorance égale regne dans » tous les tribunaux de la juſtice. J'ai vu » porter, dans une même audience, » la même ſentence ſur deux cas direc- » tement oppoſés. Quand on eut fait » comprendre au juge cette contradic- » tion, il ſe leva ſur ſon ſiége, & jura » par tous les ſaints, que ces chiens de » luthériens Anglois lui avoient enle- » vé, parmi ſes livres, ceux du pape » Juſtinien, dont il ſe ſervoit pour ju- » ger les cauſes douteuſes ; mais que ſi » ces hugenots repaſſoient par la Nou- » velle-Eſpagne, il les feroit tous » brûler ».

Nous ne reſtâmes que deux jours à Saint-Ildefonſe ; de-là nous nous ren-

dîmes à Sant'Yago, dans le canton de Nixapa : cette ville bâtie ſur la riviere d'Alvarado, fait un commerce conſidérable. Elle contient environ mille habitans, tant Indiens qu'Eſpagnols. On y recueille de l'indigo, du ſucre, de la cochenille, du cacao, & de l'achiote, autrement dit, du roucou.

Le Mexique eſt le ſeul pays qui produit la cochenille. On a long-tems ignoré l'origine de cette drogue, ſi utilement employée dans la teinture, & ſi propre à nuancer, à rehauſſer, par une heureuſe illuſion, les foibles couleurs du viſage des dames.

On ſçait aujourd'hui, que la cochenille eſt un inſecte qui s'attache aux feuilles de quelques arbres. On peut comparer ſa figure à celle de nos punaiſes domeſtiques, qui étant deſſéchées, ſont d'un noir rougeatre, & groſſes comme une lentille. Lorſque le fruit de la plante qui engendre la cochenille, eſt en maturité, il s'ouvre comme une grenade, & ſe remplit de petits inſectes rouges & preſqu'imperceptibles. Comme ils y mourroient faute de nourriture, ſi l'on n'avoit ſoin de les en retirer, les Indiens éten-

dent ſous l'arbre un grand drap ; & agitant les branches avec un baton, ils forcent l'inſecte de ſortir. Ces petits animaux contraints de quitter leur demeure, tâchent de ſe ſauver, en s'élevant avec leurs ailes ; mais leur foibleſſe & l'ardeur du ſoleil ne leur permettant pas d'aller loin, ils tombent ſur le linge comme de la pouſſiere ; & perdant alors leur premiere figure, ils n'ont plus que celle d'une petite graine brune, chagrinée & luiſante. En les réduiſant en poudre, on s'en ſert comme de vermillon.

Il eſt une autre maniere de ſe procurer une plus grande quantité de cette ſubſtance ; & c'eſt même la plus uſitée. Les Indiens cultivent certaines plantes, dont les feuilles ſont, pour la cochenille, comme les mûriers pour les vers à ſoie. Ils font, avec de la mouſſe, des eſpeces de nids, dans chacun deſquels ils mettent douze ou quatorze cochenilles. Ces animaux donnent naiſſance à des milliers de petits, qui ſe diſperſent ſur les plantes voiſines, ſe fixent dans les endroits qui fourniſſent le plus de nourriture, & y reſtent juſqu'à leur dernier accroiſ-

ſement. On en fait, chaque année, pluſieurs récoltes. Dans la premiere, on enleve les nids & les inſectes qui y ſont morts, après avoir donné naiſſance à leurs petits. Trois mois après, on recueille le produit de cette ſeconde génération, en laiſſant quelques groſſes cochenilles, qui donnent lieu à une troiſieme, que l'on enleve pareillement au bout de trois autres mois; on les détache de deſſus les feuilles avec un pinceau.

Ces races multiplient ſi prodigieuſement, qu'il en reſte toujours une très-grande quantité, malgré ce que les oiſeaux, les fourmis & les vers en conſomment. Cette drogue a une qualité d'autant plus extraordinaire, que, quoiqu'elle appartienne à l'eſpece la plus périſſable du genre animal, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre ſoin que celui de l'enfermer dans une boîte, on en a gardé pendant plus de cent ans, qui n'a rien perdu de ſa vertu, ni pour la médecine, ni pour la teinture. On l'eſtime autant que l'or & l'argent, tant à cauſe de la promptitude, que de la ſûreté de ſon débit. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail;

car dans certaines années, il entre en Europe près de ſix cens mille livres peſant de cette matiere; & l'on évalue ce commerce annuel à plus de douze millions. Cette grande conſommation mériteroit qu'on fît des tentatives pour en établir la culture dans nos colonies: on pourroit y employer beaucoup de terres inutiles, c'eſt-à-dire, ou trop uſées, ou trop maigres pour produire des cannes de ſucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, & d'autres denrées de cette nature; on auroit peut-être d'autant moins de peine à réuſſir, que rien ne ſe multiplie plus aiſément, que la plante qui ſert de nourriture à ces animaux. Il n'eſt queſtion que d'enterrer à moitié une de ſes feuilles, pour lui faire prendre racine. Les provinces du Mexique, qui en produiſent le plus, ſont celles de Tlaſcala, de Guatimala, & ſur-tout de Guaxaca.

Cette derniere fournit auſſi beaucoup de cacao, qui eſt une des principales richeſſes du pays. Le cacaotier croît naturellement dans pluſieurs contrées de l'Amérique. Il eſt d'une grandeur & d'une groſſeur médiocre, &

varie ſuivant la nature du ſol. La feuille reſſemble à celle du châtaigner; mais elle eſt plus étroite. A celles qui tombent, il en ſuccede d'autres; de ſorte que l'arbre n'eſt jamais ſans verdure. Il eſt chargé d'une quantité innombrable de fleurs; mais de mille, il y en a à peine dix qui donnent du fruit. Il ſe forme une gouſſe ſemblable à un gros cornichon, tirant ſur le verd avant ſa maturité, ordinairement brune, & quelquefois jaune, blanche, ou bleue, lorſqu'elle eſt mûre. Elle eſt pointue par le bas, & taillée ſur ſa ſurface en côtes de melon. Elle pend le long de la tige & des meres-branches, & non point aux extrêmités de l'arbre, comme la plupart de nos fruits. Cette gouſſe contient les amendes du cacao, couvertes d'une ſubſtance mucilagineuſe, dont elles tirent leur nourriture. Elles reſſemblent aſſez aux piſtaches; mais elles ſont plus groſſes, plus arrondies, & couvertes d'une pellicule ſeche & dure. La chair en eſt un peu violette, rouſſâtre, & d'une amertume qui n'eſt point déſagréable. Il y a dans chaque gouſſe, vingt-cinq à trente grains, ſéparés par de petites cellules blanches,

& d'une acidité qui ne déplait point lorſque le fruit eſt dans ſa maturité : un morceau mis dans la bouche, étanche la ſoif & rafraîchit.

Les Mexicains ſement les amandes de cacao dans une terre chaude & humide ; & les arbriſſeaux paroiſſent vers le quinzieme jour ; mais ils ſont deux ans à croître de la hauteur de cinq à ſix pieds. On les tranſplante alors, en les arrachant avec la terre qui couvre les racines. On les met en alignement, à quinze ou dix-huit pieds de diſtance l'un de l'autre, accompagnés chacun d'un échalat pour les ſoutenir, & environnés de platanes ou d'autres arbres, qui fourniſſent l'ombre dont ils ont beſoin. On retranche du pied tous les rejettons, qui empêcheroient le cacaotier de s'élever. On arrache les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour ; & l'on s'attache principalement à garantir la plante de l'excès de l'eau, du froid, & de certains vers qui la rongent. L'arbre n'eſt dans ſon plein rapport, que la quatrieme ou cinquieme année. Il eſt alors élevé de neuf à dix pieds, & gros comme le poing : ſa maniere de croître, eſt de former une tête en

couronne : ſi on l'abandonne à lui-même, il s'en fait pluſieurs les unes ſur les autres ; mais elles ne font que nuire à la premiere, qui eſt la principale. Auſſi a-t-on ſoin, en cueillant le fruit, de couper les couronnes ſuperflues, & ſur-tout de retrancher le bois mort. La nature eſt ſi riche dans ce pays, que perſonne n'a encore tenté de faire uſage de la greffe ; il y a cependant lieu de croire que le fruit en vaudroit mieux.

Lorſqu'on juge que le cacao eſt dans ſon point de maturité, on ouvre les gouſſes avec un couteau ; on en tire le fruit, qu'on fait ſécher à l'ombre pendant trois jours, & trois autres jours au ſoleil. Cette opération ſe renouvelle alternativement, juſqu'à ce qu'il ſoit tout à-fait ſec. D'autres abattent, avec une perche, les coſſes mûres, & prennent garde de toucher à celles qui ne le ſont point, ou de faire tomber les fleurs ; car on voit, ſur le même arbre des fruits de tout âge, & des fleurs dans toutes les ſaiſons. On met en tas, pendant quatre jours, toutes les gouſſes ainſi abattues : les amandes germeroient, ſi elles reſtoient plus long-tems dans leur enveloppe,

On les en retire le cinquieme jour ; & on les aſſemble en monceaux couverts de feuilles, pour qu'elles éprouvent une légere fermentation : c'eſt ce qu'on appelle faire reſſuer le cacao. On le remue ſoir & matin, juſqu'à ce qu'il prenne une couleur rouſſe, & qu'il ſoit ſec. Les graines ainſi préparées, ſont portées en Europe, & vendues par les épiciers.

L'achiote, ou le roucou, eſt une autre production du Mexique, que les habitans de la province de Guaxaca cultivent avec ſoin. L'arbre eſt de la grandeur d'un noiſettier, fort touffu, & pouſſe, de ſon pied, pluſieurs tiges droites & rameuſes. Ses branches portent à leurs extrêmités, deux fois par an, des touffes de fleurs d'un rouge pâle, grandes, aſſez belles, mais ſans odeur & ſans goût. Le fruit eſt dans une eſpece de coque, groſſe comme celle d'une amande, & hériſſée de pointes, comme celle de la châtaigne. Elle s'ouvre quand elle eſt mûre, & laiſſe voir une graine rouge, couverte d'une matiere humide, très-adhérente au doigt lorſqu'on la touche. On la réduit en pâte ; & l'on en forme des

» néanmoins ils conſerverent toujours
» le nom de chocolat. Voici celle qui
» me paroît la plus univerſellement
» uſitée parmi eux dans ce pays.

» On fait rôtir des grains de cacao
» dans une poële percée; on en ôte la
» pellicule qui les envellope; & on les
» broie dans un mortier, juſqu'à ce
» qu'ils ſoient réduits en pâte. On y
» ajoute deux fois autant de ſuere, avec
» du poivre, de la vanille, du muſc,
» & de l'ambre. Avec ce mêlange, on
» fait des rouleaux, ou de petits pains
» que l'on conſerve; & lorſqu'on veut
» s'en ſervir, on les rape comme de la
» muſcade. On met enſuite chauffer de
» l'eau dans un vaiſſeau de cuivre ou
» d'argent; & on la verſe bouillante
» dans des coupes de porcelaines ou
» de coco: enfin on a un petit morceau
» de biſcuit tout prêt, qu'on trempe
» dans la liqueur. L'uſage de la vanille
» dans le chocalat eſt venu des Eſpa-
» gnols; les Mexicains ne l'avoient pas,
» avant la conquête. Cette boiſſon eſt
» aujourd'hui ſi commune dans le pays,
» qu'il n'y a points de noirs, ni de porte-
» faix, qui n'en prennent au moins
» quatre fois par jour.

» Chacun

» Chacun conſulte ſon goût & ſon tempérament, pour faire entrer plus ou moins de ces ingrédiens dans cette compoſition. Les Indiens n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïs, du piment & de l'anis. Ils pilent le tout enſemble, à l'exception de l'achiote, le font ſécher ſur le feu, & le remuent continuellement, dans la crainte qu'il ne ſe brûle, ou ne ſe noirciſſe; s'il eſt trop deſſéché, il devient amer & perd ſa force. On réduit en poudre toute cette matiere; l'achiote y eſt miſe par intervalle, pilée de même; mais non deſſéchée, afin que ce mêlange en prenne plus aiſément la couleur, dans un vaiſſeau de terre, où on le jette pour l'infuſer avec une juſte quantité d'eau, ſur un très-petit feu. Lorſque tout eſt bien incorporé, ce qui ſe connoit à la qualité de la pâte, on en fait des tablettes, à moins qu'on n'aime mieux l'enfermer dans des boîtes, où elle durcit en ſe refroidiſſant.

» La maniere de prendre le chocolat n'eſt pas la même chez tous les habitans de la Nouvelle Eſpagne: les

» uns le boivent chaud; & leur mé-
» thode conſiſte à faire fondre une ta-
» blette dans de l'eau bouillante, à la
» remuer enſuite dans la taſſe; & lorſ-
» qu'ils en voient ſortir l'écume, ils y
» verſent de l'atolle, & l'avalent ainſi,
» ſans biſcuit & ſans ſucre. D'autres
» font diſſoudre le chocolat dans de
» l'eau froide, en ôtant l'écume qui
» ſurnage, & qu'ils conſervent dans
» un autre vaſe; ils mettent le reſte ſur
» le feu, avec autant de ſucre qu'il en
» faut pour le rendre doux : lorſqu'il
» eſt chaud, ils le verſent ſur l'écume
» qu'ils ont ſéparée, & le boivent.
» La maniere la plus commune, eſt de
» faire chauffer de l'eau, d'en remplir
» la moitié d'une coupe, d'y laiſſer
» fondre une ou pluſieurs tablettes,
» juſqu'à ce que la liqueur s'épaiſſiſſe,
» de la battre pour faire naître de l'é-
» cume, & d'y remettre de l'eau pour
» achever de remplir le vaſe.

» On dit que les Mexicains ont une
» autre façon de prendre le chocolat,
» qu'ils n'emploient que dans leurs feſ-
» tins, ou pour ſe rafraîchir après la
» danſe & la bonne chere. Elle con-
» ſiſte à le boire froid, comme de la

» limonade, en verſant l'eau de fort » haut pour le faire mouſſer. On prétend que ce breuvage eſt ſi rafraîchiſſant, que les Indiens ſont les ſeuls » qui en puiſſent uſer. L'expérience a » fait connoître aux Eſpagnols, qu'il » eſt très nuiſible à l'eſtomac, & cauſe » de violentes douleurs. L'atolle, dont » je viens de parler, eſt une fleur rouge, qui croît ſur un arbriſſeau, & » ſert non ſeulement au chocolat, mais » à la compoſition d'autres liqueurs ».

Nous arrivâmes heureuſement à Guaxaca, capitale de la province, où réſident l'évêque & l'alcade major, dont l'autorité s'étend juſqu'à la mer du Sud. La ville eſt ſituée dans une très-belle vallée, dont Charles Quint fit préſent à Cortez, avec le titre de marquis del Vallée; & le pays eſt arroſé par une riviere fort poiſſonneuſe. Ses bords ſont couverts d'un grand nombre de beſtiaux, ſur-tout de brebis qui fourniſſent d'aſſez bonne laine. Les chevaux de ce canton paſſent pour les meilleurs de la Nouvelle-Eſpagne, de même que le fruit & le ſucre qu'on y recueille. Auſſi les confitures de Gua-

xaca l'emportent-elles ſur toutes celles de l'Amérique. On y fait encore le meilleur chocolat de toutes les Indes; & l'on y compoſe une excellente poudre, qui eſt la plus exquiſe de toutes les odeurs. Il s'en fait un débit ſurprenant dans les provinces du Mexique, au Pérou, & même en Eſpagne. Les religieuſes de ſainte Catherine de Guaxaca en ont ſeules la véritable recette. On a mille fois eſſayé, dans les autres couvens, de l'imiter; on n'a jamais pu y parvenir.

Cette ville ne contient pas plus de deux mille habitans, parmi leſquels on compte cinq ou ſix cens Eſpagnols. Elle eſt ſans fortereſſe, ſans murailles, ſans artillerie, comme toutes les villes du pays, à la réſerve des places maritimes. Les couvens des deux ſexes y ſont d'une opulence extraordinaire: celui de ſaint Dominique tient le premier rang, par ſon tréſor, qu'on eſtime deux ou trois millions, & par la beauté de ſon égliſe. Guaxaca doit ſes richeſſes à la grande riviere d'Alvarado, qui lui offre un commerce ſûr avec Vera-Cruz. Enfin l'air y eſt ſi tempéré, les

proviſions y ſont dans une ſi grande bondance, la ſituation en eſt ſi commode, entre le golphe du Mexique & a mer du ſud, qu'il n'y a point de ille en Amérique, où les habitans paoiſſent plus heureux.

Je ſuis, &c.

*A Guaxaca, ce 10 Janvier 1750.*

» travailloient à ouvrir, ſous terre, une
» communication d'une mine à l'autre,
» pour faire paſſer l'eau de la mine la
» moins profonde, dans celle qui l'eſt
» le plus. Ils ne s'étoient pas encore
» rencontrés; mais ils étoient ſi pro-
» ches les uns des autres, qu'ils s'en-
» tendoient mutuellement.

» A quelques lieues de-là, dans la
» montagne, je fus frappé du ſpectacle
» d'une ville, dont toutes les maiſons
» étoient compoſées de terre, & cou-
» vertes de bois. Elle contenoit plus
» de dix mille habitans, qui vivoient
» de leur travail dans ces horribles
» abîmes. On n'y compte pas moins
» de neuf cens mines dans l'eſpace de
» ſix lieues. Les unes ſont épuiſées &
» abandonnées; on exploite les autres;
» & l'on s'y exerce ſans relâche; mais
» le plus grand nombre eſt en réſerve.
» Ces dernieres ſont viſitées ſecréte-
» ment par les Indiens qui volent le
» métal. Depuis peu de jours, la terre
» en avoit enſeveli plus de vingt, qui
» étoient deſcendus furtivement.

» La mine la plus riche, la plus cé-
» lebre de cette montagne, eſt celle
» qui porte le nom de la Trinité, parce

» qu'on y entre par trois bouches différentes, qui conduiſent à la même » veine. On m'aſſura que pendant dix » ans, on en avoit tiré plus de quarante millions. Mille ouvriers y » étoient continuellement occupés ; » mais lorſqu'on fut arrivé à huit cens » pieds de profondeur, l'eau devint ſi » abondante, qu'il fallut abandonner » le travail, & boucher toutes les ouvertures, à cauſe des dangers auxquels on étoit expoſé.

» A une certaine diſtance de cette » mine, on en avoit ouvert une autre » depuis quelques années, qui rendoit » un profit conſidérable, & n'étoit encore qu'à quatre cens pieds de profondeur. Je pris la réſolution d'y deſcendre ; mais en arrivant à la cinquieme échelle, la peur me ſaiſit ; & » j'allois remonter, ſi un mineur qui » me ſuivoit de près avec un flambeau, » n'avoit ranimé mon courage, en » m'aſſurant qu'il ne me reſtoit plus » que deux ou trois arbres à deſcendre. » Je le crus, à toutes ſortes de riſques, » ſouvent embarraſſé pour mettre le » pied ſur la cheville, ou pour embraſſer l'arbre.

» Enfin, j'arrivai à l'endroit où les » travailleurs faiſoient ſauter le minéral » avec des inſtrumens de fer. J'en pris » des morceaux ; & après avoir paſſé » quelque tems dans ce gouffre obſcur, » je commençai à me reſſentir des va- » peurs peſtilentielles, que la terre y » exhaloit. Ouvrant alors les yeux, plus » que jamais, ſur le danger auquel je » m'étois expoſé, je remontai avec au- » tant de difficulté que de crainte ; & » j'arrivai fort fatigué à la lumiere du » jour. Tout ce que j'avois vu d'affreux, » ſe retraçant dans mon imagination, » je reconnus que, de ma vie, je n'a- » vois rien fait de plus téméraire ; ja- » mais, du moins, je n'avois éprouvé » tant d'effroi.

» La profondeur de ces mines vient » de la méthode du travail, qui ſe fait » toujours perpendiculairement, juſ- » qu'à ce qu'on ait rencontré quelque » bonne veine. Alors on la ſuit horiſon- » talement ; & lorſqu'elle finit, on re- » commence à creuſer plus bas, ſur la » même ligne. Quiconque découvre » une mine d'or ou d'argent au Mexi- » que, peut y faire travailler, en » payant au roi le cinquieme du pro-

» duit. Sa Majeſté lui accorde quatre
» cens pieds de terrein vers les quatre
» vents principaux, depuis l'ouverture
» de la mine, ou d'un côté ſeulement, au
» choix du propriétaire. Un autre a la
» liberté d'en ouvrir une nouvelle, à
» dix-huit pieds de la premiere; &
» quoique cet eſpace ſoit comme un
» mur de ſéparation, il peut cependant
» entrer dans la mine de ſon voiſin,
» mais en creuſant ſous terre, juſqu'à
» ce qu'il rencontre ſes ouvriers; pour
» lors il doit ſe retirer dans la ſienne,
» ou pouſſer ſon travail au-deſſous de
» l'autre.

» Quand j'eus ſatisfait ma curioſité
» ſur tous ces objets, je voulus voir
» comment on ſépare le métal de la
» pierre qui ſort de la mine. On la briſe
» à coups de marteau; & on la broie,
» avec des machines, dans des mor-
» tiers de fer. Après l'avoir réduite en
» poudre, on met cette pouſſiere, avec
» une égale quantité de charbon & de
» plomb brûlé, dans un grand fourneau,
» où deux ſoufflets animent le feu con-
» tinuellement. A meſure que cette ma-
» tiere ſe liquéfie, on y en ajoute de
» la nouvelle, pendant l'eſpace de cinq

» ou ſix heures. Lorſque l'argent & le » plomb ſont fondus, on enleve avec » un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que, par une ouverture du fourneau, on laiſſe couler ce métal dans » une forme où il ne tarde pas à ſe » durcir. On le met enſuite dans un » autre fourneau, pour ſéparer le » plomb de l'argent; & cette opération » eſt connue de tous les chymiſtes.

» Les plaques ou lingots d'argent pur » ſont de quatre-vingt ou cent marcs. » On les porte à l'eſſayeur du roi, qui » examine, ſi le métal eſt au titre preſcrit par le prince, & s'il peut être » converti en monnoie. On attend ſon » jugement pour marquer les lingots & » lever le droit du ſouverain, qui eſt » un cinquieme, c'eſt-à-dire, que de » cinq plaques, le roi en retient une. » Si elles n'ont pas le degré de perfection convenable, on les remet au » feu pour achever de les rafiner; & » lorſqu'elles ſont du titre convenu, on » les marque, en ſpécifiant le nombre de » grains d'or qu'il y a dans chaque marc » d'argent. S'il s'y en trouve plus de » quarante, on les porte au rafineur » pour les ſéparer.

» Tout l'argent qui ſort des mines de » la nouvelle-Eſpagne, doit être voi- » turé à Mexico, & déclaré à la mon- » noie. On prétend que chaque année » il entre, dans cette ville, deux mil- » lions de marcs, outre ce qui paſſe » par des voies indirectes; on en frappe » auſſi, tous les ans, ſept cens mille » marcs en piaſtres. Les propriétaires » paient non-ſeulement les frais de la » fabrique; mais ils joignent au cin- » quieme, qui eſt le droit de la pre- » miere déclaration, une réale, qu'on » nomme le droit de vaſſelage. Quoi- » que chaque particulier puiſſe faire » frapper de la monnoie, on ne tra- » vaille cependant guere que pour les » marchands. Ils achetent tout le métal » qu'on veut leur vendre, en retenant » deux réales par marc; l'une pour le » droit du prince, l'autre pour la fa- » brique.

» On fait de cinq ſortes de monnoies » d'argent; ſavoir, des pieces de huit » réales, de quatre, de deux, d'une » réale ſimple, & d'une demie. On » nomme, par abréviation, *Pieces de* » *Huit*, une piece d'argent qui vaut huit » réales; & l'on frappe des pieces d'or

que les lievres mangent les vers qui ſe forment dans la chair des chevaux morts.

Il y avoit des lievres au Mexique, avant l'arrivée des Eſpagnols; les animaux qu'on y a portés d'Europe, ſont les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens & les chats, qu'on n'y connoiſſoit point avant la conquête. Rien ne cauſe tant d'admiration, que la facilité avec laquelle ils s'y ſont multipliés. Le nombre des brebis eſt au-deſſus de l'imagination, dans la belle vallée de Guaxaca: il y a des particuliers qui en poſſedent juſqu'à cent mille, ſans aucune difficulté de les nourrir, par la multitude des pâturages. Les laines ſeroient une richeſſe pour l'Europe, ſi la qualité n'en étoit pas ſi groſſiere. On les négligeoit autrefois, juſqu'à les laiſſer périr; mais quelques Eſpagnols ont enfin trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures, pour les Indiens; ce qui n'empêche pas que les draps d'Eſpagne ne ſe vendent fort cher. Cependant la principale utilité que l'on retire de ces troupeaux innombrables, eſt d'en avoir à vil prix le lait,

la chair & le fromage. Les chevres, fourniſſent un ſuif excellent, dont on ſe ſert plus que d'huile, pour s'éclairer, & préparer le maroquin.

Outre celles qui ſont venues d'Eſpagne, on en trouve ici d'une eſpece particuliere, qu'on dit être orignaire du Pérou. Elles n'ont pas moins d'un pied & demi de haut, & s'apprivoiſent facilement, ſe laiſſent brider, & portent juſqu'à deux hommes ſur leur dos. Leur pas alors eſt l'emble ou le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du lievre ; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant ; mais leur tête approche beaucoup de celle des gazelles. Ce ſont des animaux d'un grand uſage, & propres à toutes ſortes de fatigues. Les Eſpagnols les emploient dans les mines, où elles ſervent à porter le métal par des précipices & des chemins ſi rompus, que les hommes, les chevaux ni les mules ne pourroient y paſſer. On les conduit juſqu'à l'entrée de ces lieux inacceſſibles, où leurs maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un eſpace de ſeize lieues, tandis qu'ils ſont obligés d'en faire plus de cinquante par de

longs détours, pour les reprendre dans une ville ſituée ſur la côte, qui n'a de l'eau qu'à une lieue de là. On dreſſe ces chevres à en aller puiſer ſans guide. Quand elles arrivent à la riviere, elles s'y enfoncent aſſez, pour remplir deux jarres qu'elles ont ſur le dos, & qu'elles rapportent pleines à la maiſon. Mais, qu'elles ſe ſoient beaucoup fatiguées ou non dans la journée, dès que le jour a diſparu, elles ſe refuſent à toute eſpece de travail; & l'on emploieroit la force inutilement pour les y contraindre.

Les vaches & les bœufs ſe ſont peut-être moins multipliés; mais on en retire un plus grand avantage. On en diſtingue de deux ſortes: les domeſtiques, dont on fait le même uſage qu'en Europe; & les ſauvages, qui habitent les forêts, & ſont comptés parmi les bêtes fauves. Les Eſpagnols ne leur font la guerre, que pour en avoir la peau. Ils ont des chevaux élevés à cette chaſſe, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Les armes ſont un fer de la figure d'un croiſſant, dont le tranchant eſt fort aigu, & qui

eſt enchâſſé au bout d'une hampe de douze ou quinze pieds de long. Le chaſſeur poſe ſon épieu ſur la tête de ſon cheval, le fer devant, & court après la bête : s'il l'atteint, il tâche de lui couper les jarrets. Le cheval fait auſſitôt un tour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorſqu'il ſe ſent bleſſé, de courir à lui de toutes ſes forces, mais en boitant, & ſur trois pieds ſeulement. Le cavalier, après s'être éloigné au grand galop, ſe rapproche à petits pas, & frappe un nouveau coup qui le rend maître de ſa proie. Il ne lui reſte alors qu'à deſcendre, en tirant un grand couteau pointu, dont il ſe ſert avec beaucoup d'adreſſe pour achever ſa victoire. Il remonte enſuite à cheval, & va chercher une autre bête, tandis que les écorcheurs, dont il eſt toujours ſuivi, dépouillent celle qu'il leur laiſſe.

La guerre qu'on fait ſans ceſſe à ces animaux, les a rendus ſi féroces, qu'il y a du danger, pour un homme ſeul, à tirer ſur eux. Un taureau qui a déja reçu quelques bleſſures, n'attend pas toujours qu'il ſoit attaqué, pour ſe

précipiter ſur ſon ennemi. Lorſqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le compoſent ſe rangent comme en bataille, & ſe tiennent ſur la défenſive. Les vieux taureaux ſont à la tête; les vaches occupent le centre; & le jeune bétail eſt à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner ſur les plus foibles, les taureaux ne manquent point de tourner en même tems, & de faire face aux chaſſeurs. Auſſi ne les attaque-t-on preſque jamais en troupe; on les obſerve du bord d'un bois, pour ſurprendre ceux qui s'écartent. Leur cuir, tranſporté en Europe, fait une des principales richeſſes de l'Eſpagne.

Vous avez lu l'étonnement & la frayeur des Mexicains, lorſqu'ils virent, pour la premiere fois, les Caſtillans montés ſur des chevaux, dont ils n'avoient eu, juſques-là, aucune idée. Le climat s'eſt trouvé ſi propre à ces animaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuſe population, la plupart des provinces de la nouvelle Eſpagne en ont d'auſſi bonnes races que l'ancienne. On s'en ſert pour voyager; & l'on n'emploie communément que des mu-

les, pour le tranſport des marchandiſes & du bagage. Une loi, qu'on fait remonter juſqu'à l'origine de l'établiſſement des Eſpagnols au Mexique, oblige toutes les communautés des villes & des bourgs, de fournir des chevaux & des vivres ſur toute la route, à ceux qui voyagent avec un paſſe-port d'officiers royaux, ſans autre rétribution, qu'une légere diminution d'impôts, qu'elles obtiennent, en produiſant, dans les regiſtres publics, la dépenſe de l'étranger, ſignée de ſon nom.

On ne doit pas douter que le Mexique, avant l'arrivée de ſes conquérans, n'eût des lions, des tigres, des ours, des ſangliers, des cerfs & des renards : mais la plupart de ces quadrupedes différent de ceux de l'ancien monde. Les lions ne ſont pas roux, & n'ont pas les crins avec leſquels on repréſente ceux de notre continent. Leur couleur eſt griſe ; & loin d'être auſſi furieux que ceux d'Afrique & d'Aſie, ils ſe laiſſent prendre ou tuer, à coup de pierres & de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas beaucoup de peine à les renfermer. S'ils

ſont pourſuivis par des chiens, ils grimpent ſur les arbres, d'où le plus timide chaſſeur les abat à coup de fuſil. On prétend que les tigres, qui n'ont ni moins d'adreſſe, ni moins de cruauté que ceux d'Afrique, portent une haine particuliere aux naturels du pays; & qu'au milieu de pluſieurs Eſpagnols, ils choiſiſſent toujours un Indien pour le dévorer. Cette opinion peut bien être une ſuite du préjugé de la nation, qui a toujours regardé ſes vainqueurs comme des hommes d'une nature différente, & reſpectés des animaux mêmes. Les Eſpagnols avoient intérêt de ne la pas déſabuſer.

Les ſangliers ſont moins gros qu'en Europe, & en different encore plus, par une propriété fort étrange, qui eſt d'avoir le nombril ſur le dos. Leurs dents ſont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent pas qu'on les offenſe, pour attaquer les chaſſeurs. Ceux-ci ſont obligés de monter ſur des arbres, où ces furieuſes bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre, & mordent le tronc, lorſqu'elles ne peuvent nuire à l'homme. Mais on en

tire pluſieurs dans cette ſituation ; & le bruit des armes à feu éloigne enfin toutes les autres. Leur chair eſt excellente ; mais ſi l'on ne prend ſoin de couper le nombril, qu'elles ont ſur l'épine du dos, elle ne tarde pas à ſe corrompre.

Deux autres quadrupedes particuliers au Mexique, ou du moins à l'Amérique méridionale, ſont l'ours à fourmi, & le pareſſeux. Le premier, qui eſt de la groſſeur d'un chien de chaſſe, a le poil rude & brun, les jambes courtes, le muſeau allongé, les yeux petits, la gueule étroite & ſans dents, & la langue longue & menue ; il l'inſinue dans les fourmillieres ; les fourmis s'y attachent ; & dans un inſtant elle en eſt couverte ; il la retire alors pour les avaler ; enſuite il recommence le même exercice, auſſi long tems qu'il eſt preſſé de la faim.

Le pareſſeux eſt moins gros, a la tête noire, les yeux obſcurs & couverts, la mâchoire lourde & épaiſſe, les cuiſſes mal emboîtées, & preſques hors des hanches, les jambes courtes, les griffes longues & perçantes. Il ſe nourrit de feuilles ; mais il eſt ſi long à ſe

traîner, qu'après avoir dévoré toute la verdure d'un arbre, il emploie cinq ou ſix jours à en deſcendre, pour monter ſur une autre ; quoique fort gras en quittant le premier, il eſt maigre & décharné quand il arrive au ſecond. Il ne lui faut pas moins de huit à neuf minutes, pour avancer un de ſes pieds à la diſtance de trois pouces. Il les remue l'un après l'autre avec la même lenteur ; & les coups ſeroient inutiles pour lui faire doubler le pas.

Sans entrer dans de longs détails ſur la beauté, l'excellence & la variété des oiſeaux de la Nouvelle Eſpagne, il ſuffit de dire en général, que l'Europe n'a rien en ce genre, qui en approche, ni le reſte de l'univers, qu'on puiſſe leur comparer. Auſſi le principal ornement des Mexicains conſiſte dans les belles plumes, qu'ils emploient, non-ſeulement à ſe parer, mais à faire des étoffes & des tableaux, dont on ne peut trop vanter l'art & la perfection. Les couleurs y ſont tellement nuancées & fondues, qu'on les prend pour de véritables peintures. On préſenta à Sixte-Quint un portrait de ſaint François, fait au Mexique ; & ce ne fut qu'en le touchant

touchant pluſieurs fois avec le doigt, que ce pontife s'aſſura que le tableau étoit de plumes. On les arrache aux oiſeaux morts, avec de petites pincettes extrêmement délicates ; & par le moyen d'une colle très-déliée, on les attache ſur vélin, le papier ou la toile. Les anciens Mexicains étoient ſi experts dans cet art, & repréſentoient ſi parfaitement les animaux, les arbres, les fleurs, les herbes & les racines, que ces ouvrages faiſoient l'admiration des Eſpagnols. Ils devoient leur habileté à leur application ; car ſouvent un ouvrier paſſoit un jour entier, pour mettre une plume dans ſa vrai place : il la tournoit & retournoit une infinité de fois, au jour & à l'ombre, pour mieux juger de ſon effet.

Parmi les oiſeaux qui fourniſſent ces belles couleurs, le *Sanſouflé* tient le premier rang. Il joint à cet éclat naturel, un chant ſi agréable, qu'on a cru ne pouvoir mieux le définir, que par ſon nom, qui ſignifie *cinq cens voix*. Le *Vicicili*, qui veut dire *Reſſuſcité*, n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe, & ne ſe nourrit que de la roſée & de l'odeur des fleurs, en voltigeant au-

tour d'elles, ſans jamais ſe repoſer. Son plumage eſt une eſpece de duvet, mais varié de différentes nuances. Les Indiens eſtiment principalement celui du cou & de l'eſtomac, pour le mettre en œuvre avec l'or dans les étoffes. Le Vicicili meurt ou plutôt s'endort au mois d'octobre, ſur quelque branche, à laquelle il reſte attaché par les pieds juſqu'au mois d'avril, qui eſt la principale ſaiſon des fleurs dans la Nouvelle Eſpagne. Il ſe réveille alors; & de-là lui vient le nom de *Reſſuſcité*.

On appelle *Subtiles* une eſpece de corneilles du Mexique, moins remarquables par leur plumage, que par une façon extraordinaire de faire leurs nids. Elles les ſuſpendent aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrémité de celles qui s'éloignent le plus du tronc. Ce que ces nids ont de plus étrange, c'eſt qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche, à laquelle ils ſont ſuſpendus, ayant la figure d'un ſaladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à l'arbre, & le nid même, ſont compoſés d'une herbe extrêmement longue, adroitement entrelacée, menue près de la branche,

& plus groſſe vers le nid. Le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids ſuſpendus, qui forment un ſpectacle fort agréable.

La province de Guaxaca eſt fertile en plantes ſalutaires, parmi leſquelles il y en a auſſi de très-venimeuſes. On m'a parlé d'une, entre autres, dont on croit les propriétés ſans exemple. Sa force pour empoiſonner, dépend du tems qui s'eſt écoulé depuis qu'elle eſt cueillie; c'eſt-à-dire, que, pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ſoit coupée depuis un an; ou depuis ſix mois, ſi l'on veut qu'elle ſoit mortelle au même terme; on l'emploie fraîche pour ceux dont on veut ſe défaire ſur le champ.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, on ne connoiſſoit point ici les jardins potagers; les légumes ſe ſemoient en plein champ comme le maïs. L'Empereur & les Caciques en recevoient de leurs vaſſaux, pour l'uſage de leur table. Ces ſecours étoient compris dans le tribut qu'on devoit au Monarque; le reſte lui venoit des marchés publics. Les fleurs & les ſimples étoient [illegible]

les jardins du palais ; les fruits en étoient bannis, ſuivant ce principe, qu'un roi ne doit pas chercher du plaiſir, dans ce qui peut être un objet de lucre pour ſon peuple : mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux climat, & toutes les herbes médicinales, que la Nouvelle-Eſpagne produit avec tant de variété. Des intendans les diſtribuoient gratuitement aux malades. On rendoit compte au ſouverain, du ſuccès de leur uſage ; & les médecins en tenoient regiſtre, à leur maniere ; car ils n'avoient point l'uſage de l'écriture. Peu de nations ont eu autant de goût pour les fleurs, que les Mexicains. Ils en faiſoient des bouquets très galans, & des couronnes, qu'ils s'envoyoient en préſens ; ils en compoſoient des figures humaines, qui décoroient les appartemens de l'Empereur. Cette paſſion s'eſt communiquée aux Eſpagnols, ſur-tout dans les monaſteres.

De tous les pays du monde, il n'y en a point où les plantes d'Europe aient fructifié avec plus de perfection & d'abondance, qu'au Mexique. Chaque province offre aujourd'hui tout ce qui

croît en Eſpagne, excepté des ceriſes, des neſles, des noiſettes, des châtaignes, que les Mexicains regrettent peu. Les pommes, les poires & les prunes ne ſe ſont pas avantageuſement reſſenties de la faveur du climat, ſoit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région, dont la température eſt inégale, on n'ait pas aſſez diſtingué celle qui leur convient. Les arbres qui ont le mieux réuſſi, ſont les orangers, les limoniers, les citroniers: on en vit bientôt des forêts, produites, pour ainſi dire, par le haſard. Des oranges, tombées à terre, s'étant pourries, leurs ſemences diſperſées par les eaux & le vent, ont germé d'elles-mêmes, & ont trouvé dans la nature du terroir, les diſpoſitions les plus favorables à leur accroiſſement. Les deux qualités dominantes du pays, la chaleur & l'humidité, ont multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même ſuccès.

Un des principaux objets de la commiſſion de Don Juan, regardoit les droits royaux, qu'on accuſoit les officiers du domaine d'avoir négligés. Il avoit ordre de prendre, par-tout, des

notes exactes de la maniere dont cette partie des finances étoit adminiſtrée. Ses inſtructions portoient d'abord ſur le cinquieme de tous les métaux, qui, comme je l'ai dit, appartient au prince, ainſi que le quint des perles & de toutes les pierres précieuſes, ſans compter un & demi pour cent, pour la ſortie, de même que ce qui ſe leve ſur toutes les monnoies qui ſe fabriquent au Mexique. C'eſt ce que les Eſpagnols appellent Droit de Seigneurie, auquel ils ajoutent celui qui réſerve au ſouverain la moitié des tréſors cachés, qu'on découvre dans les anciennes habitations. Les Indiens les enſeveliſſoient en terre, pour les beſoins dont ils ſe croyoient menacés après leur mort.

Les autres droits regardent les biens de ceux qui meurent ſans héritiers, confiſqués au profit du Roi; les cartes à jouer, ſur leſquelles il y a des impôts, comme en France; le vingtieme ſur tous les ouvrages des manufactures d'Eſpagne, qu'on apporte aux Indes; le vingt-cinquieme ſur tout ce qui ſe vend, s'achete ou s'échange dans le pays, ſur les teſtamens, les dons mutuels, les charges, &c; droit de ſaiſir

les marchandiſes de contrebande, de jouir des revenus d'un office vacant, de lever deux piaſtres par tête, pour l'entrée de chaque negre. Les Indiens ſont obligés de payer leur ſortie, lorſqu'ils quittent leurs bourgs ou leurs villages. S'ils en ſont chaſſés, ou par la guerre, ou par confiſcataon, ils ſont tenus de ſervir à gages, & de travailler tour à tour aux mines du Roi. Comme le nombre des cabarets & des auberges eſt réglé dans toutes les villes du Mexique, ceux qui paſſent ce nombre, paient au ſouverain un tribut annuel de quarante piaſtres. Dans les inſtructions de Don Juan, il n'étoit point parlé d'un certain droit qui regarde le ſaint ſiége, & qui ſe paie ici avec plus de zele, que ceux du Roi : il eſt fondé ſur une bulle, par laquelle toute perſonne qui poſſede le bien d'autrui ſans le ſavoir, en acquiert la propriété ſûre, tranquille, & en pleine conſcience, moyennant douze réales pour trente ducats.

Il nous fallut enfin quitter la riche & riante ville de Guaxaca, pour nous rendre au fameux port d'Acapulco, dans la mer du ſud. Cette place a l'a-

vantage de ſervir d'entrée aux richeſſes des Indes orientales, & à celles des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans dans la Nouvelle Eſpagne, par les vaiſſeaux des Philippines & du Pérou. Nous y arrivâmes au mois de mars; & nous y reſſentîmes la même chaleur, que celle de la canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe point de pluie pendant la moitié de l'année; ce qui y cauſe une ſtérilité qui oblige de tirer de fort loin, les proviſions néceſſaires à la vie, & les rend par conſéquent d'une cherté exceſſive. Les logemens n'y ſont pas moins incommodes par la malpropreté, que par la chaleur. La ville n'eſt remplie que de Noirs & de Mulâtres; les marchands Eſpagnols ſe retirent dans d'autres lieux, lorſque le commerce eſt fini. Les officiers du Roi, & le gouverneur même, prennent ce parti, pour n'être pas expoſés au mauvais air.

Acapulco n'a de bon, que ſon port, qui eſt un des plus profonds, des plus ſûrs, des plus commodes de la mer du ſud, & le ſeul, pour ainſi dire, que l'on trouve ſur la côte occidentale de

la Nouvelle-Eſpagne. Les navires y ſont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures ; & il eſt défendu par un château qui a quarante ou cinquante pieces de canon, & ſoixante hommes de garniſon. Les maiſons de la ville ne ſont que de bois, de paille & de terre ; & cet aſſemblage de baraques mérite plutôt le nom d'un village de pêcheurs, que celui de premiere foire de l'océan méridional, & d'échelle de la Chine. Il eſt vrai qu'en certain tems de l'année, la ville change de face, & devient un des plus riches marchés de l'univers.

Vers le mois de décembre, le grand gallion, qui fait toute la communication entre l'Amérique & les Philippines, après un voyages de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel on ne voit d'autres terres, que les petites iſles des Larrons, débarque dans ce port, chargé des marchandiſes les plus riches de l'orient. Dans le même tems, il en arrive un autre de Lima, dont la cargaiſon eſt de deux millions de piaſtres, indépendamment de toutes les productions de l'A-

mérique méridionale; qui s'échangent contre celles de l'Aſie. Le grand gallion a quelquefois plus de mille hommes à bord; & il n'y a point de commerce où l'on faſſe de plus grands profits. Le capitaine, les pilotes, les contremaîtres, & même les ſimples matelots gagnent, dans un ſeul voyage, de quoi faire une fortune conforme à leur état. Il n'eſt pas, juſqu'aux religieux, qui ne s'enrichiſſent dans ce négoce.

On tranſporte les marchandiſes des Indes orientales à Mexico, ſur le dos des mulets; & après que cette capitale s'en eſt fournie, on envoie le reſte à Vera-cruz, de-là dans la province de Terre-Ferme, dans les Antilles &c. Acalpuco rapporte par an, au gouverneur, vingt-milles piaſtres, & preſqu'autant à ſes officiers. Le curé, qui n'en a que cent quatre-vingt de ſon bénéfice, en gagne quelquefois, dans une année, juſqu'à quatorze mille; tant il fait payer cher ſes fonctions curiales, & ſpécialement la ſépulture des étrangers qui meurent dans la ville & ſur les vaiſſeaux. Comme le commerce ſe monte tous les ans à plus de douze millions, chacun trouve à y faire d'immenſes profits.

Nous reſtâmes peu de jours dans le port, & nous prîmes la route de Mexico, par la province de Tlaſcala, ſi célebre dans les annales Eſpagnoles, & qui rendit de ſi grands ſervices à Fernand Cortez. Quand il y arriva, ce pays étoit extrêmement peuplé. Ses bourgades occupoient le haut des collines, par une ancienne politique de ces peuples, qui trouvoient dans cette ſituation, le double avantage de ſe mettre à couvert de leurs ennemis, & de laiſſer leurs plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gourvernés par des rois; mais une guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la ſoumiſſion, ils avoient ſecoué le joug de la royauté, pour former une eſpece de république, dans laquelle ils ſe maintenoient depuis pluſieurs ſiécles. Leurs bourgades étoient partagées en cantons, dont chacun choiſiſſoit des députés, qui alloient réſider dans la capitale, nommée Tlaſcala, comme la province: ces envoyés formoient le corps d'un ſénat, dont toute la nation reconnoiſſoit l'autorité. Cet exemple du gouvernement ariſtocra-

tique eſt aſſez remarquable chez des barbares.

Les Tlaſcalans s'étant toujours défendus contre la puiſſance des empereurs du Mexique, ſe trouvoient au plus haut point de leur gloire. Leur ville étoit bâtie ſur quatre éminences, qui avoient l'apparence de quatre citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs forts épais, qui formoient l'enceinte de la place. Ces quatre parties étoient gouvernées par autant de Caciques, deſcendus des premiers fondateurs, mais ſoumis néanmoins à l'aſſemblée générale du ſénat. Ils avoient droit d'y aſſiſter, & recevoient ſes ordres, pour tout ce qui concernoit le bien public.

Ce pays abondoit en maïs, d'où la province tiroit ſon nom, qui ſignifie maiſon de pain. On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ſes fruits, la multitude de ſes animaux ſauvages & domeſtiques; mais ces avantages étoient balancés par de grandes incommodités. Le voiſinage des montagnes expoſoit le pays à de furieuſes tempêtes, à des ouragans terribles, &

ſouvent aux inondations d'une riviere, dont les eaux s'élevoient juſqu'au ſommet des collines. Le défaut de ſel étoit une autre diſgrace des Tlaſcalans; non qu'ils n'en puſſent tirer des provinces de l'empire; mais dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux ſe priver de ce ſecours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs ennemis.

Tels étoient ces fameux républicains, ſans le ſecours deſquels jamais Cortez n'eût achevé la conquête du Mexique. Il s'étoit attaché d'autres Indiens, qu'il avoit envoyés en ambaſſade aux Tlaſcalans, pour les attirer dans ſon parti. Cette députation eſt encore une choſe à obſerver, pour l'entiere connoiſſance des mœurs & uſages de ces peuples. Quatre Indiens, les plus diſtingués par leur nobleſſe & leur habilité, furent choiſis pour ambaſſadeurs. Marine prit ſoin de les inſtruire, juſqu'à compoſer, avec eux, le diſcours qu'ils devoient faire au ſénat. Ils partirent avec toutes les marques de leur dignité : c'étoient une mante de coton, bordée d'une frange treſſée avec des nœuds; une longue fleche qu'ils devoient tenir à la main droite,

& après leur avoir fait embraſſer le chriſtianiſme, les Caſtillans s'établirent dans leur capitale, & l'habiterent conjointement avec les naturels du pays. On y fonda un évêché, qui dans la ſuite, fut transféré à Puebla-de-los-Angeles, devenue une ville importante depuis cette époque. Elle tire ſon nom d'un ſonge de la reine Iſabelle de Caſtille, qui crut en voir tracer le plan de la main des anges.

Ce dioceſe a plus de cent lieues d'étendue, depuis le golphe du Mexique, juſqu'à la mer du ſud. La ville épiſcopale, qui en même tems a uſurpé le titre de capitale, eſt ſituée dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieues d'une très-haute montagne, qui eſt toujours couverte de neige. Il en ſortoit autrefois des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, ſans céder à l'impétuoſité des vents, juſqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils ſe diviſoient, pour former des nuées plus ou moins obſcures, ſuivant la quantité des cendres & de vapeurs qu'ils avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons paroiſſoient mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui ſe diviſoient, dans leur agitation,

en une infinité d'étincelles. Le peuple étoit perſuadé que c'étoient les ames des méchans, qui ſortoient du gouffre infernal, pour châtier les habitans de la terre ; car les Tlaſcalans croyoient à l'immortalité de l'ame.

Jamais les plus braves de la nation n'avoient oſé s'approcher du ſommet de cette montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugiſſemens épouvantables. Les Eſpagnols, plus hardis, entreprirent de le viſiter. En arrivant près de l'ouverture du volcan, ils ſentirent que la terre trembloit ſous leurs pieds par de violentes ſecouſſes. Bientôt ils entendirent les bruits qu'on leur avoit annoncés, & qui furent immédiatement ſuivis de flammes, mêlées de cendres & de fumée. Ils ſe mirent à couvert ſous un rocher, où ils perdirent quelque tems la reſpiration ; mais quand le tremblement eut ceſſé, & que la fumée fut moins épaiſſe, ils acheverent de monter juſqu'à la cime. Ils remarquerent, au fond du gouffre, une grande maſſe de feu, qui leur parut s'élever en bouillon, comme une matiere liquide & brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit preſque

tout le ſommet de la montagne, n'a voit pas moins d'un quart de lieu. On aſſure que les Eſpagnols, manquant de poudre dans une de leurs plus importantes expéditions, ſe ſouvinrent de ces flots de matiere enflammée, & en retirerent aſſez de ſouffre pour la munition de toute l'armée.

Les édifices de la nouvelle capitale de la province de Tlaſcala ſont bâtis de pierre, & ne le cedent point à ceux de Mexico. Les rues, ſans être pavées, ſont droites, bien formées, & d'une propreté ſinguliere. La grande place eſt fermée, de trois côtés, par des portiques uniformes, ſous leſquels on voit de riches boutiques. La quatrieme face eſt occupée par la cathédrale, qui offre un portail magnifique. L'évêque a quatre-vingt mille piaſtres de revenu; le moindre des chanoines en a cinq mille; & les dignitaires, depuis ſept juſqu'à quatorze. Cette ville a pluſieurs paroiſſes, & quantité de couvens très-riches, comme le ſont tous ceux du Mexique. L'air de la Puebla eſt d'une pureté qui y rend les maladies fort rares. On y fait des draps qui ne ſont pas moins eſtimés que ceux de Ségovie,

d'excellens chapeaux, & des verres, dont le commerce eſt d'autant plus conſidérable, que c'eſt la ſeule manufacture de ce genre, qu'il y ait dans tout l'empire. Mais ce qui contribue principalement à l'enrichir, c'eſt ſon hôtel de la monnoie, où ſe fabrique la moitié de l'argent qui ſort des mines de la Nouvelle Eſpagne.

La ville de Tlaſcala n'étant qu'à cinq ou ſix lieues de celle des Anges, je cédai à la curioſité de voir les reſtes de cette ancienne rivale du Mexique. Elle n'avoit pris, de ſes adverſaires, que l'horrible uſage de ſacrifier & de manger ſes priſonniers. Il paroît même qu'elle ne s'y étoit accoutumée, que pour rendre, à ces cruels ennemis, le traitement qu'ils ne ceſſoient d'en recevoir.

L'amour de la liberté avoit, comme vous avez vu, donné naiſſance à cette république; la valeur & la juſtice en furent comme le ſoutien. Elle puniſſoit de mort le menſonge dans ſes propres ſujets, & le pardonnoit aux étrangers; comme ſi elle ne les eût pas cru capables de la perfection d'un Tlaſcalan. C'étoit un opprobre, pour les mar-

chands de cette nation, que d'em
ter de l'argent ou des effets com
çables ; parce que l'emprunt exp
l'impuiſſance de rendre, & conſéqu
ment au manque de parole. Les fil
s'écartoient du reſpect dû à leurs pe
étoient étouffés par ordre du ſén
comme des monſtres naiſſans, qui pe
voient devenir pernicieux à la patr
Un traître à l'état étoit mis à mor
lui & ſes parens juſqu'au ſeptieme de
gré, dans l'idée qu'un crime ſi noir n
pouvoit venir à l'eſprit de perſonne
s'il n'y étoit porté par l'inclination du
ſang. Certains déſordres qui choquent
la nature, étoient punis par la perte
de la vie, comme autant d'obſtacles à
la population, qui fait toute la force
d'une république. Entre mille ſujets de
haine, les Tlaſcalans reprochoient aux
Mexicains de les avoir infectés de ce
goût déteſtable. Les Caciques, ou les
premiers de la nation, étoient adorés
du peuple, qui ſe proſternoient preſ-
qu'à terre pour leur parler.

La liberté qui régnoit à Tlaſcala, y
attiroit de toutes parts des étrangers ;
ils y étoient reçus, à la ſeule condition
de ſe conformer aux uſages du pays.

en comptoit plus de ſoixante, par-
la nobleſſe, qui s'étoient mis volon-
rement, en qualité de vaſſaux, ſous
protection du ſénat. Non-ſeulement
loix permettoient d'avoir pluſieurs
nmes ; mais elles y exhortoient tous
ux qui pouvoient les nourrir. On
étend que le fameux Xicotencal, qui
ppoſa long-tems aux entrepriſes de
ortez, en entretenoit juſqu'à cinq
ns. Dans ce nombre, m'a-t-on dit, il
en avoit une fort jolie, qui portoit
térieurement les marques des deux
xes. Elles fut d'abord la femme du
néral Tlaſcalan, & enſuite ſon ri-
il. Vivant familiérement avec ſes com-
gnes, elles les conſola de l'abſence
leur époux ; car pendant un an qu'il
t à la guerre, faiſant uſage du
xe qui leur étoit le plus agréable,
lles en rendit meres une vingtaine. A
n retour Xicotencal trouva tout le
rrail en déſordre. Il répudia les cou-
ables, & fit punir l'hermaphrodite ;
n lui ouvrit le côté ; & les enfans
cheverent de la faire mourir à coups
e pierres.

La proſpérité des Tlaſcalans n'étoit
lue qu'à leur valeur militaire : ils rap-

de Charles-Quint, après la conquête; une exemption perpétuelle de toutes ſortes d'impôts. Mais quoique cette faveur eût dû ſervir à la rendre long-tems floriſſante, Tlaſcala n'eſt plus aujourd'hui qu'un gros village, où un mêlange d'Indiens & d'Eſpagnols menent une vie aſſez douce, parce que les campagnes voiſines leur fourniſſent beaucoup de bled & de fruits, & que l'herbe qui croît dans les bois, entre les arbres, nourrit des beſtiaux à peu de frais. Un couvent de Cordeliers, & la figure du vaiſſeau qui apporta Cortez à Vera-Cruz, gravée ſur les murs de l'égliſe, ſont les ſeuls objets qui m'aient paru dignes d'attention. Cholula, que j'allai voir par curioſité, entre Tlaſcala & la ville des Anges, ſur le chemin de Mexico, eſt orné de très-beaux jardins; & quoique ce lieu ne mérite pas le nom de ville, il eſt habité par quantité de marchands de Vera-Cruz, qui s'y retirent, ainſi qu'à Puebla, dès que les vaiſſeaux ont quitté le port. Je revins le lendemain à los Angeles, d'où nous partîmes trois jours après, pour la capitale de l'empire. Don Juan

fit

fit loger ſa maîtreſſe dans une maiſon d'ami, avec ſon médecin. Il prit un appartement chez le Viceroi ; & nous acceptâmes, le Confeſſeur & moi, une chambre que nous offrit, dans ſon couvent, un religieux de ſon ordre.

Je ſuis, &c.

*A Mexico, ce 21 Février 1750.*

## LETTRE CXIX.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

LE logement que j'occupe eſt à côté de la bibliotheque. Si elle n'eſt pas l'endroit le plus fréquenté du couvent, on ne peut pas dire non plus, qu'elle ſoit totalement abandonnée. Parmi plus de cent vingt religieux qui compoſent cette communauté, il y en a quatre ou cinq qui aiment l'étude, & deux ou trois qui pourroient paſſer pour ſavans, même en Europe. Le bibliothécaire me paroît très-verſé dans la connoiſſance des faits, de ceux ſur tout qui ont rapport aux Caſtillans & à leurs conquêtes dans le Nouveau Monde. Depuis dix ans il eſt occupé à des recherches ſur l'hiſtoire du Mexique. Je traduis ici littéralement un morceau qu'il m'a confié, ſur les commencemens de cette monarchie, & ſur l'état de ſa capitale avant & depuis l'arrivée des Eſpagnols.

« Suivant une ancienne tradition, » dit notre hiſtorien, les peuples du » Mexique reconnoiſſent, comme nous,

» un déluge qui fit périr le genre hu-
» main. Un homme & une femme ſe
» ſauverent dans une barque ; ce cou-
» ple heureux mit au monde des en-
» fans qui peuplerent une grande val-
» lée, & s'établirent ſur le bord d'un
» lac. Ils y fonderent une ville, qui,
» après avoir changé pluſieurs fois de
» nom, a retenu enfin celui de Me-
» xico.

» Sans nous arrêter à cette fable, il
» paroît évident que les premiers ha-
» bitans de la Nouvelle Eſpagne étoient
» des ſauvages ſans loix, ſans religion,
» ſans gouvernement, vivant de leur
» chaſſe, & des fruits qui viennent
» dans les bois. Ils ſe réunirent ſous
» divers chefs, & formerent diffé-
» rentes nations autour du lac. Ils chan-
» gerent inſenſiblement de mœurs &
» d'uſages, bâtirent des cabanes, & re-
» connurent l'autorité d'une ſage admi-
» niſtration.

» Ils vécurent de la ſorte juſqu'au
» tems où les Mexicains, ainſi appellés
» du nom de *Mexi*, leur principal chef,
» partirent de leur pays, ſur la foi d'un
» oracle, qui leur promettoit la poſ-
» ſeſſion d'un vaſte empire, & vinrent,

» ques, comme une punition de ſes dé-
» réglemens.

» Dans la cérémonie du couronne-
» ment, parmi divers ornemens ſym-
» boliques, on mettoit, ſur la tête du
» Monarque, un manteau blanc ſemé
» de têtes de morts. On le conduiſoit en-
» ſuite dans une ſalle du temple; & tout
» le monde s'étant retiré, il ſe plaçoit
» ſur un lit, & ne ſortoit pas pendant
» quatre jours. Il employoit ce tems
» en oraiſon, en pénitence & en ſacri-
» fices. Il ne mangeoit qu'une fois dans
» vingt-quatre heures, ſe baignoit la
» nuit, & ſe tiroit du ſang des oreilles.
» Les offrandes de pain, de fleurs & de
» fruits, qu'il faiſoit aux idoles, de-
» voient être teintes du ſang de ſa lan-
» gue, de ſon nez, de ſes mains, de
» ſes oreilles, &c; comme ſi, en ré-
» pandant ſon propre ſang, il dût s'ac-
» coutumer à faire couler celui des
» autres.

» Les Mexicains s'agrandirent ſuc-
» ceſſivement, comme les Romains;
» & quand la nation devint trop nom-
» breuſe, l'élection d'un nouveau roi
» fut remiſe à ſix caciques, pour éviter
» la confuſion des ſuffrages. Cette mé-

» thode ſubſiſtoit encore à l'arrivée des
» Eſpagnols. Montezuma avoit été pré-
» cédé par un ſouverain du même nom,
» que les Mexicains regardent comme
» le plus grand de leurs empereurs. Ce
» fut lui qui donna naiſſance au barbare
» uſage de ne pas couronner les rois,
» ſans avoir immolé pluſieurs priſon-
» niers qu'ils devoient faire eux-mêmes,
» après leur élection. La forme de ce
» ſacrifice, qui fut réglée dans le même
» tems, conſiſtoit à fendre l'eſtomac de
» la victime avec un couteau de pierre,
» pour en tirer le cœur, & en frotter
» la face de l'idole.

» Ce même Monarque, par une po-
» litique que les Romains ne connurent
» pas lorſqu'ils détruiſirent Carthage,
» réprima conſtamment l'ardeur qui le
» portoit à ſoumettre la république de
» Tlaſcala. Il comprit que, ſon empire
» ne pouvant ſe ſoutenir que par les
» armes, il étoit important de ſe con-
» ſerver toujours des ennemis belli-
» queux, pour aiguiſer le courage de
» ſon peuple. Ce même motif fit inſ-
» tituer la coutume de ſe tirer un peu
» de ſang de quelque endroit du corps,
» pour le faire ſervir au culte des

» raiſon, que ſon caprice. Il avoit créé ; » ſans néceſſité, de nouveaux impôts, » qui ſe levoient par tête avec tant de » rigueur, que ſes moindres ſujets, » juſqu'aux mendians, étoient obligés » d'apporter des préſens au pied du » trône. Ces violences avoient jetté la » terreur dans tous les ordres du royau- » me. Il n'ignoroit pas la miſere & les » plaintes de ſes peuples ; mais il met- » toit l'oppreſſion entre les plus fines » maximes de ſa politique ; & il y avoit » près de quinze ans qu'il regnoit ſuivant » ces maximes, lorſqu'il perdit la cou- » ronne & la vie.

» Ce prince, plus attaché que ſes » prédéceſſeurs, à relever la majeſté » de l'empire, en ſoutenoit la magni- » ficence par l'appareil le plus faſtueux. » Il avoit deux compagnies pour ſa » garde ; l'une de ſoldats, qui occu- » poient les avenues du palais ; l'au- » tre, de nobles, compoſée de deux » cens hommes, qui ſe tenoient dans » l'intérieur des appartemens. Ils étoient » partagés en deux corps, qui compre- » noient toute la nobleſſe de l'état, ve- » noient ſucceſſivement des provin- » ces les plus éloignées, & faiſoient

» alternativement le ſervice. Leur prin-
» cipal poſte étoit dans les anticham-
» bres, d'où le Monarque les appelloit
» quelquefois auprès de ſa perſonne,
» moins par faveur, que dans le
» deſſein de les tenir dans la dépen-
» dance, & de connoître leur carac-
» tère, leurs diſpoſitions, & leur capa-
» cité.

» Il donnoit rarement des audiences
» publiques; mais elles duroient une
» partie du jour; & les préparatifs en
» étoient impoſans. Les grands avoient
» ordre d'y aſſiſter, & devoient être
» rangés autour du trône. Des ſecre-
» taires, placés ſuivant leurs fonc-
» tions, marquoient avec des caracteres
» qui leur étoient propres, les demandes
» des ſupplians, & les réponſes du
» Prince. Ceux qui vouloient ſe pré-
» ſenter donnoient leurs noms à des
» officiers chargés de cet emploi, &
» paroiſſoient à leur tour. On entroit
» pieds nuds, les yeux baiſſés, & en
» faiſant trois révérences. On diſoit à
» la premiere, *ſeigneur*; à la ſeconde,
« *monſeigneur*; à la troiſieme, *grand*
» *ſeigneur*. Après avoir expoſé ſa deman-
» de, & reçu la réponſe, à laquelle il

» n'étoit pas permis de répliquer, on
» ſe retiroit, en répétant les mêmes ré-
» vérences & les mêmes paroles ſans
» tourner le dos, & ſur-tout ſans lever
» la vue. Les plus petites fautes, con-
» tre l'obſervation de ces cérémonies,
» étoient punies ſur le champ; & les
» exécuteurs du châtiment attendoient
» le coupable à la porte. L'empereur
» écoutoit les moindres affaires avec
» attention, répondoit d'un air ſérieux,
» & prenoit plaiſir à la confuſion du
» ſuppliant, parce qu'elle flattoit ſon
» orgueil. Cependant il l'exhortoit à
» ſe raſſurer; & ſi ſon embarras conti-
» nuoit, il nommoit un miniſtre pour
» l'entendre.

» Ce prince dinoit ſouvent en pu-
» public; mais toujours ſeul, & avec
» le même faſte. Deux cens plats
» étoient rangés ſur des buffets, au-
» tour d'une ſalle; il en faiſoit la revue,
» & marquoit ceux qu'il choiſiſſoit. Le
» reſte ſe diſtribuoit entre les nobles de
» ſa garde; tous ceux que le devoir
» retenoit auprès de ſa perſonne,
» mangeoient au palais. Sa table étoit
» grande, mais fort baſſe, & ſon ſiege,
» un ſimple tabouret. Avant que de

» s'aſſeoir, les vingt plus belles femmes
» de la cour ſe préſentoient avec des
» baſſins, pour lui donner à laver. Elles
» aſſiſtoient debout à ſon dîner, pen-
» dant lequel on tiroit une baluſtrade
» qui, ſans ôter la vûe, tenoit la foule
» & les domeſtiques éloignés. On ob-
» ſervoit un grand ſilence; ſes bouffons
» ſeuls avoient droit de parler pour le
» faire rire. Ses écuyers le ſervoient à
» genoux, les yeux baiſſés, & les pieds
» nuds; car il étoit défendu, ſous
» peine de la vie, de paroître chauſſé
» dans cette ſalle. Les ſeigneurs, qui
» tous les jours étoient préſens à ſes
» repas, ſe tenoient à quelque diſtance
» de la table, & recevoient reſpectueu-
» ſement les plats qu'il leur envoyoit.
» C'étoit une ſorte de porcelaine qui
» ſe partageoit, ainſi que les ſerviettes
» les nappes, entre les officiers; car il
» étoit de la dignité du prince de ne
» s'en ſervir qu'une ſeule fois. Les vaſes
» & les coupes étoient d'or, pour l'or-
» dinaire, ou des coquilles richement
» garnies. On les rempliſſoit de diffé-
» rentes ſortes de liqueurs, dont plu-
» ſieurs étoient parfumées. Ce prince
» ſe régaloit quelquefois de chair hu-

» maine ; mais il falloit qu'elle eût été
» ſacrifiée aux idoles. Au ſortir de table,
» il fumoit du tabac mêlé d'ambre,
» dont la vapeur l'excitoit à dormir.
» Après quelques momens de ſommeil,
» on faiſoit entrer des muſiciens, qui
» chantoient & jouoient des inſtru-
» mens, tant qu'il plaiſoit à Sa Majeſté
» de les écouter.

» Rien n'égaloit la magnificence de
» ce Monarque dans les occaſions d'é-
» clat. Quand, par une diſtinction ſans
» exemple, il vint au devant de Cortez,
» à la tête des ſeigneurs de ſa cour, la
» premiere partie de ſon cortege étoit
» compoſée de deux cens officiers de
» ſa maiſon, tous en habit uniforme,
» avec de grands panaches, & les yeux
» baiſſés. En arrivant auprès des Eſpa-
» gnols, ils ſe rangerent le long des
» murs, pour laiſſer voir, dans l'éloi-
» gnement, une autre troupe plus nom-
» breuſe & plus brillante, au milieu de
» laquelle l'Empereur étoit élevé, dans
» une litiere d'or, ſur les épaules de ſes
» favoris. Quatre caciques marchoient
» à ſes côtés, & ſoutenoient, au-deſſus
» de ſa tête, un dais de plumes vertes,
» tiſſues avec art, qui formoient une

» eſpece d'étoile mêlée de figures en
» or & en argent. Trois magiſtrats le
» précédoient, armés chacun d'une
» baguette d'or, qu'ils levoient par in-
» tervalle, pour avertir que le Monar-
» que approchoit. A ce ſignal, tout le
» peuple, dont les maiſons étoient cou-
» vertes, ſe proſternoit & baiſſoit le vi-
» ſage.

» L'empereur ayant mis pied à terre,
» on étendit des tapis devant lui; &
» s'avançant lentement, les deux mains
» appuyées ſur les bras des princes de
» ſon ſang, il fit quelques pas vers le
» général Eſpagnol. Sa parure étoit un
» manteau de coton très-fin, & atta-
» ché ſimplement ſur ſes épaules, aſſez
» long pour lui couvrir la plus grande
» partie du corps, & bordé d'une frange
» d'or, qui traînoit juſqu'à terre. Les
» joyaux, les perles, les pierres pré-
» cieuſes, dont il étoit couvert, méri-
» toient plutôt le nom de fardeau, que
» d'ornemens. Sa couronne étoit une
» eſpece de mitre d'or, qui ſe terminoit
» en pointe par-devant, & dont l'autre
» partie, moins pointue, ſe recourboit
» vers le derriere de la tête. Il portoit
» des ſouliers d'or maſſif; pluſieurs

» courroies, ſerrées par des boucles de
» même métal, remontoient, en ſe
» croiſant, juſqu'au milieu de la jambe,
» & repréſentoient aſſez bien l'an-
» cienne chauſſure des Romains.

» Le gouvernement de l'empire Me-
» xicain, comme celui de toutes les
» monarchies bien réglées, étoit com-
» poſé d'un conſeil ſuprême de juſtice,
» d'un conſeil de guerre, d'un conſeil
» d'état, d'un conſeil de commerce, &
» d'un conſeil de finances. Chaque ville
» avoit ſes magiſtrats particuliers, pour
» les cauſes qui demandoient une
» prompte expédition; ils jugeoient
» ſommairement, & ſans écritures:
» les parties s'y préſentoient avec leurs
» témoins; & la conteſtation ſe déci-
» doit ſur le champ; mais il reſtoit tou-
» jours la voie d'appel aux cours ſupé-
» rieures. Une augmentation de peine
» ou d'amende, étoit la punition de
» ceux qui, s'obſtinant à changer de
» juges, ſe voyoient condamnés à
» tous les tribunaux. L'empire n'avoit
» point de loix écrites; l'uſage tenoit
» lieu de droit, & ne pouvoit être al-
» téré que par la volonté du prince.
» Tous les membres de ces différens

» conſeils devoient être, non-ſeule-
» ment des citoyens riches, qu'on ſup-
» poſoit à l'épreuve de la ſéduction,
» mais encore des perſonnes diſtinguées
» par une conduite irréprochable. Leurs
» fonctions ne conſiſtoient pas moins
» à recompenſer la vertu qu'à punir le
» crime. Ils étoient chargés par état,
» de connoître & de vérifier le mérite
» & les talens extraordinaires, pour
» en informer la Cour : inſtitution très-
» particuliere à ce gouvernement ; car
» dans les royaumes les plus policés,
» on trouve bien des ſupplices pour
» les coupables ; mais jamais de récom-
» penſes ſpécialement deſtinées aux
» gens de bien.

» L'homicide, le vol, l'adultere ;
» l'irrévérence contre la religion &
» la majeſté du trône, les défauts d'in-
» tégrité dans les miniſtres, étoient
» les principaux objets de l'attention
» des magiſtrats. Il n'y avoit point de
» fautes légeres pour ceux qui exer-
» çoient les offices publics. Le Mo-
» narque pouſſoit la rigueur ſi loin,
» qu'il recherchoit lui-même ſecréte-
» ment leur conduite, juſqu'à les ten-
» ter par des ſommes conſidérables,
» qu'il leur faiſoit offrir par diffé-

» rentes mains, dont ils ne pouvoient » ſe défier.

» Le conſeil d'état n'étoit compoſé » que des électeurs de l'empire, dont » les deux principaux étoient les caci- » ques de Tezcuco & de Tacuba, par » une ancienne prérogative qui ſe tranſ- » mettoit de pere en fils. Les autres, » au nombre de quatre, étoient logés » & nourris dans le palais, pour ſe » trouver toujours prêts à paroître de- » vant l'Empereur, quand il vouloit les » conſulter. C'étoient communément » les princes du ſang, qui rempliſſoient » ces grandes dignités. Les autres con- » ſeils relevoient d'eux; & il ne ſe paſ- » ſoit rien dans l'état, dont on ne » leur rendît compte. Leur principale » attention regardoit les arrêts de mort, » qui ne s'éxécutoient que par un or- » dre formel, ſigné de leur main: auſſi » les diſtinguoit-on par les titres étran- » ges de *coupeurs d'hommes*, d'*épan- » cheurs de ſang*, de *ſeigneurs de la mai- » ſon noire*, &c, nom terribles & bar- » bares, qui ne peuvent convenir qu'à » des geoliers ou à des bourreaux.

» Comme tous les ſouverains de » l'Europe, ceux du Mexique avoient

» établi des ordres de chevalerie. On en
» diſtinguoit trois principaux, ſous les
» titres de chevaliers de l'aigle, du ti-
» gre & du lion. Ils avoient la figure
» de ces animaux pendue à leur cou,
» & peinte ſur leurs habits. Montezu-
» ma en inſtitua un quatrieme, ſupé-
» rieur aux précédens, où les princes
» ſeuls & la haute nobleſſe étoient ad-
» mis; il s'en déclara le grand-maître,
» pour lui donner plus de conſidéra-
» tion. Les chevaliers portoient un ru-
» ban rouge à leur tête, avec des cor-
» dons de même couleur, plus ou
» moins nombreux, ſuivant le mérite
» de chacun; on les augmentoit à me-
» ſure qu'on ſe ſignaloit par quelque
» action éclatante. La réception, dans
» ce premier ordre de l'état, étoit pré-
» cédée des épreuves les plus rigoureu-
» ſes. Trois ans avant l'initiation, le
» récipiendaire ſollicitoit les ſuffrages.
» Ce terme donnoit le tems de faire des
» recherches ſur la conduite de l'aſpi-
» rant. Si le réſultat des informations
» lui étoit favorable, & qu'il n'arrivât
» rien, dans ce long eſpace, qui pût
» être regardé comme un mauvais au-
» gure, il ſe préſentoit pour être reçu,

» La cérémonie ſe paſſoit dans le » temple, au milieu d'une aſſemblée » nombreuſe. On conduiſoit à l'autel le » nouveau chevalier. Un prêtre lui per- » çoit le nez avec un os pointu, & » bouchoit les trous avec de l'ambre. » Après cette opération, qu'il devoit » ſouffrir ſans ſe plaindre, ce même » prêtre lui adreſſoit un diſcours plein » d'épigrammes & de ſarcaſmes, & » finiſſoit par lui faire mille outrages. » Le moindre étoit de le dépouiller de » ſes habits, & de l'envoyer nud dans » une ſalle, où il paſſoit le reſte du jour » dans la priere & dans le jeûne, tandis » que, ſans jamais lui dire un ſeul mot, » toute l'aſſemblée ſe livroit à la joie & » à la bonne chere. A l'entrée de la nuit » chacun ſe retiroit, & ne le regardoit » ni ne le ſaluoit. On lui jettoit ſeule- » ment un manteau pour ſe couvrir, » de la paille pour ſe coucher, une bû- » che pour lui ſervir de chevet, de la » teinture pour ſe frotter le corps, des » poinçons pour ſe percer les oreilles, » & de la poix qu'il brûloit à l'honneur » des dieux. Trois vieux ſoldats, qui » faiſoient toute ſa compagnie, n'é- » toient là, que pour l'empêcher de

» dormir. S'il paroiſſoit aſſoupi, ils le
» piquoient pour le réveiller; la nuit
» entiere & les trois ſuivantes ſe paſ-
» ſoient à le tourmenter. Quatre épis
» de maïs & un verre d'eau faiſoient
» toute ſa nourriture. Pluſieurs met-
» toient leur gloire à ne rien prendre
» pendant les quatre jours.

» Les mêmes cérémonies ſe renou-
» velloient dans les autres temples,
» mais avec moins de rigueur. L'année
» entiere étoit employée à cette péni-
» tence, après laquelle on permettoit
» au nouveau chevalier de reparoître
» dans le monde: mais il y avoit d'autres
» formalités à obſerver. Il attendoit un
» jour heureux, pour ſortir avec des
» augures favorables. Lorſqu'il croyoit
» l'avoir trouvé, il le faiſoit ſavoir à
» ſes amis, qui venoient le prendre dès
» le matin. On commençoit par le bien
» laver, après lui avoir ôté ſon habit &
» ſes inſtrumens de mortification; on
» lui préſentoit d'autres vêtemens; on
» le paroit des plus belles plumes; on
» le ceignoit du collier de l'ordre; les
» prêtres le combloient d'éloges &
» l'avertiſſoient qu'auſſi long-tems qu'il
» porteroit au nez les cicatrices glo-

» rieuſes de ſes bleſſures, il devoit faire » éclater la nobleſſe de l'aigle, l'intré- » pidité du tigre & le courage du lion. » Enfin le grand-prêtre lui donnoit un » nouveau nom, & le combloit de béné- » dictions & de louanges. Dès ce mo- » ment il jouiſſoit de tous les privileges » de la chevalerie : le principal étoit le » droit de preſſéance dans les aſſem- » blées, & celui de faire porter un ſié- » ge à ſa ſuite, pour s'aſſeoir partout » où il ſe trouveroit.

» Un autre ordre du Mexique, ſous » le nom des *Grandes Parentés*, étoit » compoſé de tous les cadets de famille » des autres ordres. Ils tiroient leur » diſtinction du plus ou du moins d'é- » loignement de leur origine. Les di- » vers degrés de conſanguinité for- » moient naturellement différentes » claſſes parmi eux. Dans la derniere » étoient compris ceux qui s'éloignoient » le plus de la ſouche commune. Outre » le droit de pouvoir ſuccéder aux » chefs de leur race, leur nobleſſe les » exemptoit de tout impôt. La plupart » étoient employés dans les armées ; » & l'on choiſiſſoit, parmi eux, les » ambaſſadeurs, les officiers des tribu-

» naux de juſtice, & tous les miniſ-
» tres publics. Les chefs de race leur
» fourniſſoient le logement & la ſubſiſ-
» tance.

» Les gouvernemens des provinces
» étoient héréditaires; les Caciques,
» qui les poſſédoient par droit de ſuc-
» ceſſion, jouiſſoient de celui de ſou-
» veraineté dans toute l'étendue de leur
» domaine, ſans en être moins dépen-
» dans du Chef général de l'empire.
» Ils tiroient un tribut particulier de
» tous leurs vaſſaux; les officiers
» payoient pour leurs charges, les
» marchands pour leur commerce, &c.
» Mais le plus malheureux ordre des
» tributaires étoit celui des laboureurs.
» Ils ne pouvoient ni poſſéder de ter-
» res en propre, ni les quitter pour
» en prendre d'autres, que celles qu'ils
» avoient affermées. Ils ſervoient à la
» guerre, parce que perſonne n'en étoit
» exempt; mais on avoit ſoin de ne pas
» trop diminuer leur nombre. Le beſoin
» de troupes devoit être fort preſſant,
» pour faire oublier qu'ils étoient néceſ-
» ſaires à l'agriculture. Les ſeigneurs
» avoient ſur eux la juriſdiction civile
» & criminelle. Leur ſervice perſonnel

» conſiſtoit à bâtir pour les nobles, &
» ſur-tout à leur porter chaque jour
» l'eau & le bois. Ce dernier office
» étant réparti entre les villages, le
» tour de chacun revenoit rarement.
» S'il étoit queſtion de bâtiment, ils
» s'y livroient avec autant de ſatisfac-
» tion que de zele : hommes, femmes
» & enfans, tous travailloient à des
» heures réglées. On les voyoit ſortir
» de leurs villages, au lever du ſoleil,
» & manger ſobrement quelques pro-
» viſions qu'ils portoient avec eux. En-
» ſuite chacun mettoit la main à l'ou-
» vrage, ſans attendre qu'il fût preſſé
» par l'ordre ou les menaces des chefs.
» Le travail continuoit juſqu'à la pre-
» miere fraîcheur de la nuit : à la moin-
» dre pluie ils cherchoient à ſe mettre
» à couvert, parce qu'étant nuds, ils
» connoiſſoient le danger d'y être long-
» tems expoſés : ils revenoient gai-
» ment, dès qu'ils voyoient le tems
» s'éclaircir. Le ſoir, retournant dans
» leurs maiſons, & contens d'un repas
» frugal, préparé par la main de leurs
» femmes, ils s'amuſoient innocem-
» ment au milieu de leur famille. Ils
» payoient les impôts en denrées,
» comme

» comme les ouvriers ou les mar-
» chands en ce qui faiſoit la matiere
» ordinaire de leur profeſſion ou de
» leur commerce. Chaque communauté
» avoit ſa taxe, qui ſe diviſoit entre
» ſes membres. Les tributs de grains
» étoient recueillis au tems de la ré-
» colte; les autres ſe délivroient tous
» les mois, ou plus ſouvent, ſelon la
» nature de chaque production. La
» même regle s'obſervant pour le gi-
» bier, la volaille, les poiſſons, les
» oiſeaux, les plumes, la vaiſſelle de
» terre, &c, les maiſons des ſeigneurs
» ſe trouvoient fournies ſans interrup-
» tion & ſans embarras.

» Les ſucceſſions ſuivoient les de-
» grés du ſang; l'aîné entroit dans les
» droits de ſon pere, lorſqu'il étoit en
» état de les maintenir : autrement,
» le ſecond fils prenoit ſa place; & s'il
» ne reſtoit point de mâles, les ne-
» veux étoient appellés à l'héritage,
» à l'excluſion des filles. Quand le dé-
» funt laiſſoit un ſucceſſeur trop jeune,
» on lui donnoit, pour tuteur, ſon
» plus proche parent; ou s'il n'avoit
» perſonne dans ſa famille, qui méritât
» cette confiance, on éliſoit un des

» amis du mort, pour y ſuppléer. Au
» défaut d'héritiers naturels, ſur-tout
» lorſqu'il étoit queſtion d'un gouver-
» nement, on avoit recours à la voie
» de l'élection ; & le choix tomboit
» ſur le plus digne ; mais celui qu'on
» ſubſtituoit au véritable ſang, étoit
» ſoumis à de rudes épreuves. Il de-
» voit s'expoſer, dans la place publi-
» que, à toutes les injures qu'on ju-
» geoit à propos de lui faire eſſuyer,
» & les ſouffrir ſans aucune marque
» d'impatience. On le menoit enſuite
» dans le temple, pour y paſſer quel-
» ques jours en pénitence. Il mangeoit
» à des heures extraordinaires, veil-
» loit dans le tems deſtiné au ſom-
» meil, dormoit quand il falloit être
» debout ; & lorſqu'il étoit endormi,
» on le piquoit avec des poinçons, en
» lui diſant : « ſonge qu'il te faut veiller
» pour prendre ſoin de tes vaſſaux, &
» que l'office dont tu t'es chargé, ne te
» permet point de te livrer au repos ».
» Après ce pénible exercice, on lui
» donnoit un feſtin ; les convives
» étoient nommés par les prêtres ; &
» ceux qui s'en excuſoient, n'y avoient
» pas moins leur ſiége, auquel le nou-

» veau Cacique faiſoit le même ac-
» cueil, les mêmes remercîmens qu'à
» la perſonne qui auroit dû l'occuper.
» Les gouverneurs, ſoit électifs,
» ſoit héréditaires, & généralement
» tous les ſeigneurs riches du Mexique,
» étoient libres d'imiter la magnificence
» du ſouverain. Dans pluſieurs provin-
» ces, leurs palais ne le cédoient point
» à ceux de l'empereur; mais il étoit
» défendu au commun des ſujets, d'é-
» lever leurs maiſons au-deſſus du rez-
» de-chauſſée, & d'y avoir des fenê-
» tres. Ces maiſons reſſembloient à des
» fours quarrés, faits de terre; on n'y
» entroit que par une porte. Les murs
» couverts & crépis d'une ſorte de
» chaux blanche, polie & luiſante, for-
» moient un ſpectacle ſi brillant, que
» les Eſpagnols, quand ils en virent la
» premiere fois, s'écrierent que les
» murailles étoient d'argent. L'intérieur
» étoit revêtu de nattes; & quoique
» l'huile & la cire fuſſent communes
» dans le pays, on n'y employoit,
» pour s'éclairer, que des torches de
» bois de ſapin. Les lits n'étoient, le
» plus ſouvent que de la paille, avec
» des couvertures de coton; une groſſe

» pierre, ou quelque morceau de bois ; » tenoit lieu de chevet ; de petits ſacs » remplis de feuilles d'arbres, ſer- » voient de chaiſes, quoique l'uſage fût » de s'aſſeoir à terre, & d'y manger.

» Ce que l'on raconte de la mal- » propreté du peuple eſt incroyable ; » toute eſpece de nourriture lui étoit » bonne ; la plupart y mêloient juſ- » qu'à de la vermine. Ils prenoient les » alimens avec les doigts ; eſſuyoient » leurs mains à leurs cuiſſes, ou à » d'autres parties de leur corps. Pour » manger un œuf dur, ils s'arrachoient » un cheveu, avec lequel ils coupoient » l'œuf en pluſieurs morceaux ; & ils » n'ont point encore perdu cette cou- » tume. Le maïs en pâte, ou préparé » avec divers aſſaiſonnemens, étoit » le principal mets de leur table. Ils y » joignoient mille ſortes d'herbes, & » n'en exceptoient pas les plus dures.

» Une compoſition d'eau, de miel » & de farine de cacao, faiſoit leur » boiſſon ordinaire. Les liqueurs fortes » étoient ſi ſévérement défendues, » qu'on ne pouvoit en boire, ſans une » permiſſion expreſſe des ſeigneurs ou » des juges. Elle ne s'accordoit guere

» qu'aux vieillards, aux malades, ou
» aux jours de fête & de travail public.
» Alors chacun avoit ſa meſure pro-
» portionnée à ſon âge, & réglée ſui-
» vant ſes beſoins. Les Mexicains dé-
» teſtoient l'ivrognerie. On raſoit igno-
» minieuſement quiconque tomboit
» dans ce vice; & pendant l'opération,
» on abattoit la maiſon du coupable,
» pour faire connoître qu'un homme
» qui avoit perdu le jugement, devoit
» être ſéqueſtré de la ſociété. S'il poſſé-
» doit quelque charge, on l'en dépouil-
» loit ſur le champ; & l'interdiction
» devoit durer juſqu'à la mort.

» Ces gens étoient paſſionnés pour le
» jeu, la danſe, & les autres diver-
» tiſſemens. Ils s'aſſembloient autour
» des temples, & s'amuſoient à tirer
» au blanc, à faire des courſes, à jouer
» au ballon, à s'exercer à la lutte, à
» voir les baladins. La ville fourniſſoit
» chaque jour quelque ſpectacle; le
» prince en faiſoit les frais pour occu-
» per le peuple, dont il craignoit le
» déſœuvrement. La muſique étoit une
» autre paſſion de ces Indiens; & quoi-
» que naturellement flegmatiques, ils
» paroiſſent ſenſibles à l'harmonie.

» Leur maniere de danſer reſſem-
» bloit peu à celle des autres nations :
» après une marche lente, qui duroit
» quelque tems, on s'entre-mêloit, en
» ſe tenant par la main, & en faiſant
» des mouvemens divers. Deux chefs
» de rang conduiſoient toute la bande,
» qui les ſuivoit en imitant leurs pas.
» Ils chantoient la vie & les actions
» héroïques des anciens rois ; & tout
» le monde répondoit en chœur. On
» mêloit des compoſitions badines, en
» couplets rimés, qui n'étoient pas
» ſans agrément. La danſe duroit quatre
» ou cinq heures : il étoit permis de la
» quitter pour ſe repoſer ou ſe rafraî-
» chir ; mais il falloit ſortir ſans rom-
» pre la cadence, & la reprendre en
» rejoignant les danſeurs. Quelque-
» fois on voyoit arriver des maſques &
» des bouffons, qui faiſoient des ſauts
» extraordinaires, diſoient des plaiſan-
» teries, & contrefaiſoient les fous &
» les ivrognes. Montezuma ſe donnoit
» ſouvent le plaiſir en ſecret, de faire
» danſer devant lui les plus belles fem-
» de ſa cour.

» On étoit formé de bonne heure à
» ces exercices ; mais ce n'étoit pas là

» où ſe bornoit l'éducation mexicaine.
» Les enfans du peuple étoient inſtruits
» dans des écoles publiques, & ceux
» de la nobleſſe dans des colleges, où,
» ſous l'autorité du Roi, on leur ap-
» prenoit les ſciences & les arts conve-
» nables à leur naiſſance & au ſervice
» de l'état. Ils paſſoient par trois claſſes
» différentes : dans la premiere, on leur
» enſeignoit à déchiffrer les hyérogli-
» phes, & à répéter les chanſons hiſ-
» toriques. Dans la ſeconde, on leur
» donnoit des leçons de modeſtie & de
» politeſſe ; & dans la troiſieme, on
» les accoutumoit à porter des far-
» deaux, à manier les armes, à ſouf-
» frir la faim, la ſoif, & les intempé-
» ries de l'air. Après les avoir formés
» par degrés à tous ces exercices, on
» les envoyoit à l'armée, en qualité de
» volontaires, pour les habituer aux dan-
» gers & aux fatigues de la campagne.
» On les plaçoit parmi les hommes
» chargés des bagages, avec des pro-
» viſions ſur leurs épaules, tant pour
» les entretenir dans une ſorte d'égalité,
» que pour connoître leur vigueur,
» leur courage, & leur inclination
» militaire. Ils trouvoient ſouvent,

» dans ces eſſais, le moyen de ſe diſ-
» tinguer par des actions d'éclat; & tel
» qui étoit parti ſous un vil fardeau,
» revenoit quelquefois avec le titre &
» la réputation d'un grand capitaine.

» Les filles n'étoient pas élevées
» avec moins de ſoins. Dès leur plus
» tendre jeuneſſe, on les accoutu-
» moit aux travaux de leur ſexe, &
» à la pratique de la vertu. Elles ne
» ſortoient de la maiſon de leur pere,
» que pour ſe marier; ou ſi quelque-
» fois on les menoit au temple, ce n'é-
» toit que pour accomplir les vœux de
» leurs meres, qui avoient imploré le
» ſecours des dieux dans leurs mala-
» dies; & alors, elles étoient accom-
» pagnées de vieilles femmes, qui ne
» leur permettoient, ni de hauſſer la
» vue, ni d'ouvrir la bouche. Jamais
» elles ne mangeoint avec de jeunes
» garçons, pas même avec leurs fre-
» res, avant le mariage. Les perſonnes
» riches avoient des jardins, où l'ap-
» partement des femmes étoit ſéparé:
» elles pouvoient s'y promener, mais
» ſans jamais ſortir de l'enceinte: dans
» ces promenades même, elles ne de-
» voient, ni lever les yeux, ni tour-

» ner la tête. On s'appliquoit ſur-tout
» à leur inſpirer de l'horreur pour le
» menſonge ; & la moindre faute de ce
» genre étoit punie par une fente qu'on
» leur faiſoit à la levre : il en reſtoit
» une cicatrice, qui ſervoit aux autres
» d'avertiſſement & d'exemple.

» Les filles ſe marioient communé-
» ment à quinze ans, & les garçons
» à vingt. Les peres n'y conſentoient
» jamais à la premiere demande. Pen-
» dant la négociation, les deux parties
» obſervoient un jeûne rigoureux ; &
» on les tenoit enfermées juſqu'à la
» concluſion. Le contrat réglé, elles ſe
» rendoient au temple, où le prêtre,
» après les avoir interrogées ſur leur
» inclination réciproque, attachoit l'ex-
» trêmité du voile de la fille au coin
» de l'habillement du garçon, pour ſer-
» vir d'emblême au lien intérieur de
» leur affection mutuelle. Il les con-
» duiſoit, ainſi liés, au logis du pere,
» où ils tournoient ſept fois autour
» d'un grand feu, s'aſſéyoient enſemble,
» pour en recevoir également la cha-
» leur ; & le mariage s'accompliſſoit
» par cette cérémonie. On établiſſoit
» la dot de la femme par un acte pu-

» blic ; & le mari étoit obligé de la
» rendre, en cas de ſéparation.

» Le divorce ſe faiſoit d'un conſente-
» ment mutuel, ou lorſque l'épouſe, le
» jour des noces, avoit donné des
» marques équivoques de virginité ;
» car les Mexicains étoient très-déli-
» cats ſur cet article. Alors les filles
» retournoient chez leur mere, & les
» garçons dans la maiſon paternelle.
» Il leur étoit défendu de ſe rejoindre,
» ſous peine de mort ; mais ils avoient
» la liberté de ſe remarier avec d'autres.

« Les degrés de mere & de ſœurs
» étoient les ſeuls prohibés. A l'égard
» des concubines, ceux qui déſiroient
» une femme à ce titre, la demandoient
» au pere, pour en avoir des enfans.
» Quand il en naiſſoit un, il falloit, ou
» épouſer la mere, ou la renvoyer ; &
» dans ce dernier cas, ils ne pouvoient
» plus avoir de commerce enſemble.

» On portoit au temple les enfans
» nouveaux-nés, en grande ſolemnité.
» Les prêtres les y recevoient, & leur
» parloient des troubles, des peines &
» des embarras de la vie qu'ils alloient
» commencer. Si c'étoit le fils d'un
» noble, on lui mettoit une épée dans
» la main droite, & ſur le bras gauche

» un bouclier, qu'on gardoit dans le » temple pour cet uſage. S'il étoit de » race plébéienne, on lui faiſoit tou- » cher des inſtrumens méchaniques de » la profeſſion de ſon pere : à l'égard des » filles de l'un & l'autre état, on leur » donnoit une quenouille & un fuſeau. » Après cette cérémonie, on les appor- » toit à l'autel ; on leur piquoit les par- » ties naturelles avec une épine, ou » une pierre pointue, pour en faire ſor- » tir quelques gouttes de ſang ; & on les » arroſoit d'eau, en invoquant les dieux » pour leur ſanté & leur bonheur. On » leur mettoit au cou des billets & » autres amulettes, qui contenoient » des figures d'idoles, & des caracteres » myſtérieux. C'étoient, pour l'ordi- » naire, les meres qui nourriſſoient » leurs enfans ; & alors elles évitoient » avec ſoin tout commerce avec leurs » maris, dans la crainte d'une nouvelle » groſſeſſe.

» Avant que le Mexique fût un mê- » lange d'Indiens, d'Eſpagnols, de créo- » les, de métis, de noirs & de mulâ- » tres, on remarquoit en général, aſſez » d'uniformité dans les traits & la figure » de ſes habitans. Les hommes étoient

» d'une taille médiocre, & plutôt gras
» que maigre; ils avoient les yeux
» grands, le front large, les narines
» ouvertes, les cheveux plats, & di-
» verſement coupés, peu de barbe,
» parce qu'ils ſe l'arrachoient; ou ſe
» frottoient le menton d'une graiſſe
» qui l'empêchoit de croître. Leur uſage
» commun étoit de ſe peindre le corps,
» & de ſe couvrir la tête, les bras &
» les jambes de plumes d'oiſeaux. Ils ſe
» perçoient les oreilles, le nez & les
» levres, pour y attacher divers orne-
» mens, tels que les ongles & le bec
» d'une aigle, les dents de quelque ani-
» mal, ou des arrêtes de poiſſons. Les
» ſeigneurs portoient des pierreries,
» ou de petits ouvrages d'or, d'un tra-
» vail plus recherché. Les femmes entre-
» tenoient leurs cheveux dans toute
» leur longueur, & avoient un ſoin ex-
» trême de les noircir avec différentes
» ſortes de poudres & de pommades.
» Celles qui étoient mariées, les lioient
» autour de leur tête, & en formoient
» un nœud ſur le front. Les filles les
» laiſſoient flotter ſur le ſein & ſur les
» épaules; & comme elles mettoient
» leur principale beauté dans la peti-

» teſſe du front, par des onctions con-
» tinuelles, elles faiſoient croître leurs
» cheveux juſques ſur les tempes.

» La chaleur du climat ne permet-
» toit pas aux Mexicains de ſe charger
» de beaucoup d'habits. Pour l'ordi-
» naire le peuple étoit nud; les plus
» modeſtes avoient une eſpece de che-
» miſe ſans manches, qui n'alloit que
» juſqu'aux genoux. L'Empereur lui-
» même & les Caciques ſe contentoient
» d'une ſimple piece de coton qu'ils
» nouoient ſur l'épaule, & dont ils
» s'enveloppoient à moitié. Leur chauſ-
» ſure étoit une ſorte de ſandales, ſem-
» blables à celles de nos capucins. Sur
» la tête, ils n'avoient que des plumes,
» & quelques légers cordons qui ſer-
» voient à les attacher. Les gens de guerre,
» pour paroître plus redoutables, ſe cou-
» vroient le corps de la peau de quelque
» animal, dont la tête leur ſervoit de
» caſque. Cette parure, avec un cordon
» de cœurs, de mains, de nez, d'oreilles,
» & d'autres parties de l'homme, dont
» ils formoient une bandoulière, ter-
» minée par une tête humaine qu'ils
» portoient ſuſpendue, leur donnoit
» un air de férocité, qui les rendoit
» terribles ».

Je ne parle point de toutes les eſpeces de rafraîchiſſemens qui couloient à grands flots dans ce ſéjour de la délicateſſe & de l'abondance.

Mais rien ne me parut approcher du déſert des carmes, ſitué au milieu d'une montagne, ſur une chaîne de rochers, à quelques lieues de Mexico. On y a bâti un couvent magnifique; & entre les rochers qui environnent l'édifice, on a conſtruit de petites grottes, en forme de cellules, qui ſervent de logemens & de retraites aux ſolitaires de l'ordre. On y voit des chapelles ornées de ſtatues & de peintures, avec des cilices, des haires, des diſciplines & d'autres inſtrumens de l'auſterité de leur vie. Ce ſanctuaire de la pénitence eſt entouré de vergers & de jardins, arroſés de mille fontaines, dont la fraîcheur, jointe à l'ombrage des arbres, rend cet hermitage une des plus agréables ſolitudes de l'univers. On ne s'y promene qu'entre des jaſmins & des roſes, au milieu des eaux les plus claires & les plus pures. Tout ce qui peut donner du plaiſir aux ſens, & ſatisfaire la vue, le goût & l'odorat, ſe trouve réuni dans ce déſert. Après huit jours de dé-

laſſement, les religieux retournent à la communauté, pour faire place à d'autres qui leur ſuccedent.

Si ce beau jardin forme un ſpectacle merveilleux, c'en eſt un plus admirable encore, de voir le nombre des équipages qui viennent viſiter ces pieux ſolitaires, les réverent comme des ſaints & leur apportent des liqueurs, des conſerves, des confitures, & autres ſucreries pour des prieres. On leur fait auſſi de grandes aumônes en argent, & ſur-tout de riches offrandes de diamans, de perles, de chaînes, de couronnes d'or, & de robes précieuſes, pour une image qu'ils appellent Notre-Dame du Mont-Carmel. J'ai vu, devant cette ſtatue, vingt lampes d'argent, dont la moindre vaut au moins deux mille francs. Le terrein compris dans ce riche hermitage, a plus de ſix lieues de circuit. L'enceinte eſt de murs, & renferme de hautes montagnes, où il ſe trouve des cerfs, des tigres, des lions qui viennent juſques ſous les fenêtres du couvent. Tandis qu'un dévot Eſpagnol employoit ſix cens mille piaſtres, tant à le bâtir qu'à le doter, ſa femme fondoit, pour une pareille ſomme, un

college magnifique pour le même ordre. Les moines diſent que, depuis l'origine de l'hermitage, il y a toujours eu deux corbeaux qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chaſſent même leurs petits, lorſqu'ils ſont en état de voler. Le cuiſinier les appelle, en ſifflant; ils viennent, mangent, & retournent dans le bois. Comme je deſirois de voir cette merveille, on me dit que ces oiſeaux craignoient les étrangers.

On m'avoit parlé de quelques antiquités mexicaines, que j'appris n'être pas éloignées, & que je voulus viſiter. Je fis d'abord pluſieurs lieues dans une plaine, où les jéſuites poſſedent un des plus riches domaines de cette contrée. Il eſt cultivé par ſix mille noirs mariés, dont chacun ſe vend trois ou quatre cens piaſtres. On y compte cent quarante mille, tant chevres que brebis, cinq mille chevaux & mille vaches. Cette immenſe poſſeſſion eſt à quelque diſtance d'un village, dont le nom mexicain ſignifie *lieu des dieux & des adorations*, à cauſe de quelques pyramides qui ſont dans le voiſinage. Celle de la lune a plus de huit cens pieds de long

ſur une de ſes faces, & environs ſix cens ſur les deux autres. Je n'avois pas d'inſtrumens pour en meſurer la hauteur ; mais je jugeai qu'elle ne pouvoit guere avoir moins de cinquante toiſes. Ce n'eſt qu'un amas de pierres, avec des degrés. Le ſommet offroit autrefois une ſtatue de forme groſſiere, que le zele d'un évêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reſte d'ancienne idolâtrie : on en voit encore les fragmens au pied de la pyramide. Cette grande maſſe renferme des voûtes, qui ſervoient de tombeaux aux rois du pays. Elle eſt environnée de petites élévations de terre, qui paroiſſent avoir été la ſépulture des ſeigneurs Mexicains. La route qui y conduit, conſerve encore le nom de *chemin des morts*.

A deux cens pas de là, eſt la pyramide du ſoleil : ſa hauteur eſt d'un quart de plus que celle de la lune ; & ſa longueur eſt proportionnée. La ſtatue du ſoleil, qui étoit au ſommet, n'a pas été plus menagée que l'autre ; mais dans ſa chûte, elle s'eſt arrêtée vers le milieu de la pyramide. Cette idole avoit une ouverture dans l'eſto-

mac, qui contenoit la figure de cet aſtre.

Vous demanderez, ſans doute, comment les Mexicains, qui n'avoient point l'uſage du fer, pouvoient tailler de ſi grandes pierres; par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, ſans machine, & ſans art pour en inventer? J'aurois peine à vous répondre, ſi la conjecture ne venoit à mon ſecours. Les Eſpagnols diſent qu'une colonie de l'iſle Atlantide fut autrefois amenée au Mexique; que les habitans de cette iſle tirant leur origine des Egyptiens, il n'eſt pas étonnant qu'ils euſſent conſervé le goût des pyramides, & l'art de les conſtruire. Celles-ci ſont très-anciennes; & j'ai jugé, par quantité de ruines qui ſe trouvent dans les environs, qu'il y avoit autrefois une grande ville dans le même lieu.

Au ſortir de la province de Mexico, nous entrâmes dans celle de Méchoacan, qu'on vante comme un pays fertile en ſoie, en miel, en ſoufre, en cuir, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y

excelle, d'ailleurs, à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention eſt particuliere aux Mexicains. Le langage de cette province paſſe pour le plus pur & le plus élégant de la Nouvelle Eſpagne; & ſes habitans l'emportent ſur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'eſprit & l'adreſſe. Sa capitale, qui portoit autrefois le nom de Méchoacan, ou pays de poiſſons, parce qu'il y a beaucoup de lacs, a reçu des Eſpagnols, celui de Valladolide. C'eſt un riche évêché, dans lequel ſont compris les ports de Saint-Antoine & de Saint-Jacques, & les villes de Zacatula, de Colima, de Paſcaro, de Saint-Michel, de Saint-Philippe, dont les unes ſont voiſines de la mer du ſud, & les autres avantageuſement ſituées dans les terres.

On découvre de fort loin le volcan de Colima. C'eſt une montagne très-élevée, qui ſe termine par deux pointes, de l'extrêmité deſquelles on voit ſortir, ſans ceſſe, des flammes & de la fumée. Elle domine ſur une vallée qu'on regarde comme la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle eſt

remplie de jardins bien cultivés, & de champs féconds en froment & en toutes ſortes de grains. Ce canton produit deux eſpeces de cuivre, l'une ſi molle & ſi ductile, que les habitans en font de très beaux vaſes; l'autre, ſi dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les inſtrumens du labourage.

C'eſt de Méchoacan, que nous vient cette plante fameuſe, qui a pris le nom de la province où elle croît. Elle eſt aujourd'hui fort en uſage dans la médecine : on la croit une eſpece de rhubarbe ou de ſcamonée. C'eſt une racine blanchâtre, d'une ſubſtance un peu mollaſſe, un peu fibrée, un peu douçâtre : étant verte, elle eſt fort groſſe, brune en dehors, blanche en dedans, laiteuſe & réſineuſe. Dans le commerce, elle ſe vend en morceaux. On l'emploie de différentes manieres, & elle guérit pluſieurs ſortes de maladies. Elle purge doucement & ſans danger, les humeurs épaiſſes, viſqueuſes & ſéreuſes de la tête, de la poitrine & des articulations. Elle convient dans la goutte, les écrouelles, les maux vénériens, l'hydropiſie, &c. On la prend dans du vin, ou dans quelque autre liqueur con-

venable. L'eſpece de méchoacan que j'ai vu recueillir quelquefois en Provence, a moins de vertu que celui du Mexique.

De tous les peuples de l'empire, celui de Méchoacan avoit la plus juſte notion d'une divinité ſuprême, d'un jugement dernier, du ciel & de l'enfer. Le dieu de ce pays étoit regardé comme l'auteur de tout ce qui exiſte, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en levant les yeux vers le ciel, qu'ils prenoient pour la baſe de ſon trône. Leurs idées ſur l'origine des choſes, ſembloient venir de plus loin que les fables du paganiſme. Ils racontoient « que dieu » avoit créé de terre un homme & une » femme; que leurs deſcendans étant » tombés dans l'oubli de leurs devoirs, » ils avoient été punis par un déluge » univerſel, à l'exception d'un prêtre » Indien, qui s'étoit mis avec ſa femme, » & ſes enfans, dans un grand coffre » de bois, où il avoit raſſemblé auſſi » quantité d'animaux, & d'excellentes » ſemences; qu'après la retraite des » eaux, il avoit lâché un oiſeau, qui » n'étoit pas revenu, & ſucceſſive-

» ment pluſieurs autres, qui n'avoient » plus reparu. Le ſeul qui ſe ſoit re- » montré, eſt un petit animal, que les » Indiens eſtiment le plus, pour l'éclat » & la variété de ſes couleurs ».

Si on en croit les Eſpagnols, les prêtres de cette province portoient des tonſures comme les nôtres, & faiſoient retentir, dans leurs temples, les menaces des punitions d'une autre vie, avec des peintures ſi vives & ſi effrayantes, qu'elles forçoient les auditeurs à changer de conduite. Les ſacrifices humains n'étoient pas moins fréquens parmi eux, que dans la capitale de l'empire, dont ils avoient auſſi emprunté l'affreux uſage de manger les priſonniers. Lorſque les Caſtillans leur en faiſoient des reproches, « il eſt vrai leur » répondoient-ils, que vous vous con- » tentez de l'honneur de tuer vos vain- » cus, & que nous les faiſons ſervir » à nos repas; mais qu'importe à qui » n'eſt plus, de devenir la proie des » vainqueurs ou des vers »?

Avant la conquête du Méchoacan, le principal Cacique de cette grande province faiſoit ſa réſidence dans une ville qui ſe nommoit le Séjour des Oiſeaux,

Oiſeaux, & dont il ne reſte aucun veſtige. Quand ce prince ſe ſentoit proche de ſa mort, ſon premier ſoin étoit de nommer ſon ſucceſſeur. Celui-ci aſſembloit les grands de l'état, & tous ceux qui, ſous ſon pere, avoient exercé quelque emploi. Il commençoit par en exiger des préſens, comme des marques de ſa ſouveraineté; & dès cet inſtant, perſonne ne paroiſſoit plus devant le cacique moribond. Son appartement étoit fermé; & l'on ſe contentoit de mettre ſur la porte les attributs de ſa dignité. Auſſi-tôt qu'il avoit rendu le dernier ſoupir, toutes les perſonnes convoquées pour ſes obſeques, pouſſoient enſemble des cris & des gémiſſemens, & ſembloient ſe livrer à la plus profonde douleur. Elles entroient enſuite dans une ſalle où étoit le mort; chacun le touchoit de la main, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On le revêtoit de ſes habits royaux; & dans cette parure, on le plaçoit ſur une litiere découverte, avec ſes armes d'un côté, & de l'autre, la ſtatue du dieu, auquel il avoit eu le plus de dévotion. Pendant ce tems-là,

on nommoit ceux qui devoient le ſervir dans l'autre monde. Quelques-uns, & c'étoit le très-petit nombre, regardoient ce choix comme une faveur : la plupart en étoient fort affligés. Sept femmes de la plus haute naiſſance avoient ordre de ſe diſpoſer à ſuivre leur ancien maître, pour lui verſer à boire, layer ſon linge, & lui rendre d'autres ſervices de cette nature. On ſe défaiſoit, par ce moyen, de quantité de vieilles mécontentes, qui n'auroient pas manqué de fronder les uſages de la nouvelle Cour.

Outre les victimes marquées par le nouveau Cacique, on en raſſembloit d'autres, priſes dans toutes les claſſes des citoyens. Chaque condition étoit obligée d'en fournir une de ſon ordre, ſans compter celles qui avoient le courage ou la folie de s'offrir volontairement. On avoit ſoin de les orner de fleurs, de les parer, & ſur-tout de les enivrer aſſez, pour ne rien craindre de leur inconſtance. La marche funebre commençoit par cette troupe de malheureux, qui, dans l'abſence de leur raiſon, avoient toutes les apparences

de la joie. Ils mêloient au ſon bruyant de divers inſtrumens, les cris inſenſés d'hommes qui extravaguent.

Après eux, venoient les parens du mort. Sa litiere étoit portée par les principaux ſeigneurs du pays, & ſuivie de tous les autres, qui chantoient une eſpece de poéſie fort triſte, ſur des airs encore plus lugubres. Le convoi étoit fermé par les domeſtiques du palais, chargés d'enſeignes & d'éventails de plumes. Une multitude innombrable de peuple étoit rangée des deux côtés du chemin, & formoit, pour ainſi dire, une garde, qui empêchoit les victimes de s'échapper.

Cette proceſſion partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. En arrivant au temple, on faiſoit pluſieurs fois le tour d'un grand bûcher, préparé à recevoir le feu de la main des prêtres. On plaçoit, au ſommet, le corps du Cacique défunt, aſſis ſur ſa litiere, où il étoit brûlé avec ſes ornemens; & à peine la flamme avoit touché ſes habits qu'on égorgeoit les victimes. On les enterroit ſur le champ derriere le mur du temple; & à la pointe du jour les prêtres ramaſſoient

la cendre & les os du prince mort. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de ſa parure. Ils y mêloient différentes ſortes de pâtes; & de toute cette compoſition, ils formoient une grande ſtatue de figure humaine, qu'ils revêtoient d'ornemens pareils à ceux du Cacique. On la préſentoit, dans cet état, à l'adoration des peuples; on la dépoſoit enſuite dans un caveau, au pied des degrés du temple, ſur une eſpece de lit; & l'on ſuſpendoit autour d'elle, tout ce qu'on ſuppoſoit pouvoir lui ſervir dans l'autre vie.

Le ſoin des funérailles appartenoit aux miniſtres des autels, dans toute l'étendue de l'empire du Mexique; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit preſque toujours de la derniere volonté des mourans. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs maiſons: d'autres ſe faiſoient porter dans les montagnes, à l'imitation des empereurs, qui, comme je l'ai dit, avoient leurs tombeaux dans celle de Chapultepeque. Pluſieurs ordonnoient que

leurs cendres fuſſent conſervées dans les temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Dès qu'un Mexicain étoit décedé, on appelloit les prêtres du quartier, qui le mettoient eux-mêmes à terre, aſſis ſur une natte, à la maniere du pays, & paré de tous ſes atours. Dans cette poſture, ſes parens & ſes amis venoient le ſaluer, & lui faire des préſens. Si c'étoit un homme de conſidération, on lui offroit des eſclaves, qu'on immoloit ſur le champ, pour lui former un cortege dans le pays des ames. Chaque ſeigneur ayant un chapelain pour le diriger dans les pratiques de la religion, ce prêtre devoit auſſi être du voyage, ainſi que les principaux de ceux qui avoient ſervi dans la maiſon. Les obſeques duroient pluſieurs jours, & ſe célébroient par un mêlange de pleurs, de chants, d'encenſemens, & autres cérémonies. Il arrivoit ſouvent que les femmes honoroient le convoi de leurs maris, en ſe dévouant elles-mêmes à la mort. Les princes avoient des monumens d'une grande étendue, parce qu'on enterroit avec eux, une

partie de leurs richeſſes & de leur famille.

Sur les confins de la province de Méchoacan, en tirant vers le nord, on me fit remarquer le pays des Otomies, peuples célebres, qui s'étant déclarés en faveur de Cortez, n'ont pas moins contribué que les Tlaſcalans, à la conquête du Mexique. C'étoit une nation farouche & barbare, qui ne connoiſſoit aucune forme de gouvernement. Elle conſervoit ſa liberté dans des retraites inacceſſibles, dont la ſtérilité & la miſere n'avoient jamais tenté les Mexicains. Elle avoit toujours été rébelle à l'empire, ſans autre motif, que ſon averſion pour le faſte & la molleſſe. Vivant de ſa chaſſe & des fruits de ſes arbres, elle ſe ſervoit de ſes fleches avec autant d'adreſſe que de force; & la ſituation de ſes montagnes aidoit ſi naturellement à ſa défenſe, qu'elle avoit réſiſté pluſieurs fois à des armées nombreuſes. Mais elle ne penſoit à vaincre, que pour éviter la tyrannie, & continuer à vivre dans l'indépendance.

La haine des Otomies pour les Me-

xicains, le ſéjour de leurs forêts, & leur ancienne ſimplicité, ſembloient devoir les préſerver du barbare uſage d'immoler des victimes humaines: ce ſont eux néanmoins, qui l'ont conſervé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne ſacrifioient, à la vérité, que les captifs qu'ils faiſoient dans leurs guerres; mais ils les hachoient en pieces, & vendoient leur chair toute cuite dans les boucheries publiques. Quelques religieux Eſpagnols, qui s'étoient haſardés à vivre parmi eux, pour les inſtruire, commençoient à s'applaudir du ſuccès de leur zele, lorſque, dans une maladie contagieuſe, qui faiſoit beaucoup de ravage, ils furent ſurpris de voir toute la nation raſſemblée ſur une colline. C'étoit pour y ſacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les miſſionnaires s'efforcerent en vain de les arrêter; on leur répondit qu'en embraſſant un nouveau culte, l'ancien ne devoit pas être oublié; & la jeune fille eut le ſein ouvert, à leurs yeux. Après ce ſacrifice, les Otomies revinrent tranquillement à l'inſtruction.

La plus ancienne coutume de ces

peuples, étoit celle qui regardoit leurs mariages. Ils vivoient librement avec toutes les femmes, juſqu'au jour de leur union ; & lorſqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils paſſoient une nuit avec celle dont ils vouloient faire leur épouſe, afin que, s'ils lui remarquoient quelque défaut, ils puſſent la renvoyer. Si au contraire ils la trouvoient à leur gré, il ne leur étoit plus permis de la répudier. Alors ils commençoient à faire pénitence de toutes les libertés qu'ils avoient priſes avec d'autres femmes. Elle conſiſtoit à ſe priver, pendant un certain tems, de tous les plaiſirs des ſens, à ſe purifier par des bains, & à ſe tirer du ſang des bras, du nez & des oreilles, &c. Les femmes exerçoient de ſemblables rigueurs ſur elles-mêmes ; & ils ſe rejoignoient enſuite, pour vivre enſemble juſqu'à la mort. Cette loi ne regardoit que le peuple ; car les chefs de la nation étant, comme par-tout ailleurs, au-deſſus de la loi, pouvoient avoir pluſieurs épouſes, indépendamment des concubines.

Tandis que je m'entretenois des uſages de ces peuples, « voici, me dit un re-

» ligieux, ce que j'ai appris d'une autre
» nation, nommée les Yzcatlans; vous
» n'avez peut-être rien vu de ſemblable
» dans les divers pays où vous avez voya-
» gé. On éliſoit un Souverain Pontife, qui
» ne ſortoit jamais du principal tem-
» ple, & qui ne devoit approcher d'au-
» cune femme. S'il violoit une de ces
» deux loix, on le mettoit en pieces; &
» ſes membres ſanglans étoient préſen-
» tés tous les jours à ſon ſucceſſeur,
» pour lui ſervir d'exemple. Un Yzcat-
» lan, qui ſongeoit au mariage, étoit
» obligé de s'adreſſer aux prêtres: ceux-
» ci choiſiſſoient un jour de fête, pour
» le conduire au ſommet du temple; ils
» lui coupoient quelques cheveux, en
» diſant à haute voix: cet homme veut
» ſe marier. Enſuite ils le faiſoient deſ-
» cendre; & la premiere fille qu'il ren-
» controit dans ſon chemin, étoit à lui.
» Il eſt vrai que cette loi n'étant ignorée
» de perſonne, non plus que le jour &
» l'heure de la cérémonie, les femmes
» qui n'avoient pas de goût pour ce
» même homme, évitoient ſa rencon-
» tre; & l'on ne voyoit, dans les envi-
» rons du temple, que celle qui étoit
» convenue de s'y trouver.

» Dans un autre canton, une épouſe » accuſée d'adultere, étoit citée au » tribunal du Cacique ; & ſi les preuves » paroiſſoient convaincantes, elle étoit » tuée ſur le champ, déchirée en mor- » ceaux, & mangée par le mari, les té- » moins, & le juge. Ailleurs, elle rece- » voit ſa punition des mains de ſon » époux, qui lui coupoit publique- » ment le nez & les oreilles. Celui qui » ſe plaignoit d'un vol, étoit obligé » d'en nommer l'auteur ; & s'il prou- » voit la vérité de l'accuſation, on le » chargeoit de l'office de bourreau » dans l'exécution du châtiment : mais » s'il manquoit de preuves, il étoit » puni lui-même, par le miniſtere de » l'accuſé. Dans une autre province, » on avoit l'horrible uſage d'écorcher » les hommes qu'on immoloit aux ido- » les, & de ſe revêtir de leur peau. » Lorſqu'on manquoit d'eſclaves pour » les ſacrifices, le Cacique nommoit » les victimes parmi ſes ſujets. Les exé- » cuteurs de ſes ordres alloient les en- » lever avec beaucoup d'appareil ; & » ceux qui refuſoient de ſe laiſſer con- » duire à l'autel, étoient égorgés ſur » le champ : c'étoit un moyen qu'avoit

» le Cacique, de faire ſervir la religion
» à ſa vengeance, & de ſe défaire de
» ceux qui avoient le malheur de lui dé-
» plaire ».

Comme je deſirois de pénétrer plus avant au nord & au couchant de l'empire: Je ne vous le conſeille pas, me dit ce même religieux, qui avoit parcouru tous ces pays, en qualité de viſiteur de ſon ordre; « excepté les mines » d'or & d'argent, dont ces contrées » abondent, rien ne vous dédommage- » roit des fatigues d'une pareille courſe. » A meſure qu'on s'éloigne de Mexico, » en allant vers le nord, les habitations » deviennent plus rares, les chemins » plus mauvais, plus dangereux; & » ſouvent ils ſont bordés de précipices. » A peine trouve-t-on du pain dans les » lieux où l'on s'arrête: tout porte, dans » ces contrées, l'empreinte de la plus » grande miſere. Il vous faudroit d'ail- » leurs une bonne eſcorte, pour vous » défendre des voleurs qui ne ſont que » trop communs ſur toutes ces routes. » Des troupes d'Indiens indomptés, » que nous nommons *Indios Bravos*, » attaquent les voyageurs lorſqu'ils ſe » ſentent les plus forts, les maſſacrent,

» ou tout au moins, après les avoir
» dépouillés, les attachent aux arbres
» voiſins, s'emparent de leurs bagages
» & de leurs mulets, qu'ils détournent
» du chemin, & les conduiſent dans
» des lieux écartés & connus d'eux
» ſeuls, où ils partagent l'argent & ca-
» chent le reſte du butin. Il y a telle
» forêt & telle montagne, auprès deſ-
» quelles nous paſſâmes, que nos con-
» ducteurs nous ont aſſuré renfermer &
» receler les plus riches tréſors, amaſſés
» par ces brigands. On reconnoît aiſé-
» ment ces voleurs à un mouchoir qu'ils
» tienent entre leurs dents pour ſe ca-
» cher le viſage & n'être pas reconnus.
» Quand on voit venir à ſoi un Indien
» ainſi maſqué, le plus ſûr eſt de le
» prévenir, & de le tuer s'il eſt poſſi-
» ble. Nous n'eûmes point heureuſe-
» ment de ces mauvaiſes rencontres.

» Les provinces du nord ſont Panu-
» co, Zacatecas, la Nouvelle Biſcaïe,
» Sinnola, Culiacan; celles de l'occi-
» dent ſe nomment Chiametlan & Xa-
» liſco. La ville de Panuco, qui donne
» ſon nom à la premiere de ces pro-
» vinces, dont elle eſt la capitale, ne
» contient pas plus de cinq cens famil-

» les, tant Eſpagnoles, qu'Indiennes &
» Mulâtres. Ses maiſons ſont grandes,
» bâties de pierres, & couvertes de
» feuilles. Saint-Louis de Zacatecas eſt
» la ville principale de la province de
» ce nom, célebre par ſes mines d'ar-
» gent; mais elle n'a d'ailleurs rien qui
» la faſſe remarquer. On en compte
» douze ou quinze, qui rendent ce pays
» le plus riche de la Nouvelle Eſpagne.
» Quelques-unes des plus abondantes
» ſont infeſtées par des Indiens très-
» féroces, qui réſiſtent encore au joug
» Eſpagnol. On vante auſſi beaucoup
» celles de la Nouvelle Biſcaïe; & c'eſt
» tout ce qu'on peut vanter dans cette
» province, dont la capitale s'appelle
» Darango, & les autres villes, Bar-
» ros, Sainte-Barbe, Saint-Jean, &c.
» Le canton de Cinnola contient fort
» peu d'Eſpagnols; on y trouve néan-
» moins deux villes, dont on ne ſait
» guère que les noms, Saint-Jacques &
» Saint-Phillipe. L'air y eſt ſain, & le
» ſol très-fertile en fruits & en coton.
» Peu de gens connoiſſent la province
» de Culiacan, ſituée à l'extrêmité la
» plus ſeptentrionale de l'empire, où
» eſt la ville de Saint-Michel. Chiamet-

» lan n'eſt preſque habitée que par des » Indiens: nous y avons Saint-Sébaſtien; » & cette colonie n'a été fondée, qu'à » cauſe des mines qui s'exploitent dans » cette province; elle eſt d'ailleurs, » très-fertile en miel & en cire. Xa- » liſco, ou la Nouvelle Galice, paſſe » pour une des plus riches du Mexique; » par ſes mines d'argent, autour deſ- » quelles il s'eſt formé des habitations » nombreuſes, avec des fonderies, des » moulins, & tout ce qui eſt néceſſaire » à ce travail. Compoſtelle en eſt la ca- » pitale, & étoit autrefois le ſiege d'un » évêque, qui a été transféré depuis à » Guadalaxara.

» Dans le voiſinage de cette der- » niere ville, la nature a placé des » montagnes entaſſées les unes ſur les » autres, qui dominent ſur tout le pays, » & en rendent la ſituation affreuſe. » Du milieu d'un rocher ſitué ſur la » plus haute de ces élévations, ſe pré- » cipite une ſource qui, tombant deux » cens pieds plus bas, ſur un autre ro- » cher, fait une caſcade en forme de » nappe, dont l'aſpect cauſe en même » tems l'admiration & l'effroi. Il n'eſt » pas poſſible de trouver un chemin » plus affreux & plus dangereux, que

» celui que nous ſuivîmes pendant l'eſ-
» pace de près de cinq lieues ; ce che-
» min, qui, à peine, a quatre pieds de
» largeur, eſt taillé ſur le penchant de la
» montagne, vers la moitié de ſa hau-
» teur, preſque à pic ; de ſorte que
» l'on y eſt, d'un côté, reſſerré par la
» montagne même, & de l'autre ſur le
» bord, par des précipices quelquefois
» ſi profonds, que l'on apperçoit à
» peine la cime des ſapins les plus éle-
» vés qui croiſſent dans le fond du
» vallon. Pour ſurcroît, nous eûmes
» le malheur de rencontrer, dans
» ce paſſage, une caravane d'autres
» mulets qui, venant dans un ſens
» contraire, nous cauſa le plus grand
» ambarras, & nous fit courir quelque
» danger ».

N'ayant rien de curieux à voir dans toutes ces provinces, nous nous rapprochâmes de la capitale ; mais avant que d'y entrer, nous parcourûmes les environs du lac, ſur lequel elle eſt ſituée. Nous y vîmes pluſieurs villes, dont la plupart ont conſervé les noms qu'elles portoient avant la conquête ; mais loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminu-

tion des Indiens, par les travaux exceſſifs, auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de ſolitudes. Une entrepriſe extraordinaire, pour pratiquer un nouveau chemin au travers des montagnes, a détruit un million d'hommes. La plupart de ces villes ne peuvent plus paſſer que pour de médiocres bourgades, dont les habitans ſuffiſent à peine pour la culture des terres.

Teſcuco étoit autrefois une des plus grandes villes de l'empire ; elle le diſputoit à la métropole même, ſur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maiſons s'étendoient ſur les bords d'un grand lac, dans une très belle ſituation, à l'entrée de la chauſſée principale, qui conduiſoit à Mexico. Cette place, jadis ſi floriſſante, ne contient pas préſentement plus de cent Eſpagnols, & trois cens Indiens, dont les richeſſes ne viennent que des fruits & des légumes qu'ils envoient à la capitale.

Tacuba n'eſt plus qu'un bourg agréable ; la Piedad en eſt un autre, que les Eſpagnols ont bâti aſſez réguliérement, au bout de la nouvelle chauſſée de ce nom, & qui s'eſt accrû par la dévotion

des Mexicains, pour une image de la Vierge, à laquelle ils ne ceſſent de faire des préſens. Toluco eſt devenu célebre par ſes jambons, & ſon commerce de porc ſalé.

Une des ſingularités du lac de Mexico, eſt le ſpectacle des iſles flottantes; ouvrage de l'art & de l'induſtrie des habitans. Ils étendent, ſur deux ou trois groſſes cordes, un grand nombre d'oſiers les uns ſur les autres, de la longueur de quatre-vingt pieds en quarré, & de ſix pouces de hauteur. Ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent toute cette machine de gazon. Ils y répandent de la terre & du fumier, & y ſement des fleurs & des légumes, qui y croiſſent dans une ſinguliere abondance. De tant de matieres différentes, il ſe forme, avec le tems, une maſſe épaiſſe & ſolide, ſur laquelle ils ſe conſtruiſent des barraques & de petits bâtimens pour la volaille. Il arrive aſſez ſouvent, que les cordes ſe rompent, & que le vent emporte l'iſle loin de l'endroit où elle étoit attachée. D'autres dénouent les cordages, & vont habiter ſucceſſivement les parties du lac, dont ils croient

que la ſituation peut leur être plus avantageuſe.

Mais de toutes les merveilles de ce lac fameux, la plus admirable eſt, ſans contredit, la conſtruction même de la capitale du Mexique, placée pour ainſi dire, au milieu de ſes eaux. Figurez-vous une immenſe vallée, de ſoixantes lieues de circuit, & qui en a au moins quarante de fond plat. On aſſure que les montagnes qui l'environnent ont plus de cent mille pieds de hauteur; & le lac, qui en occupe le centre, a ſept lieues de long ſur autant de large, avec des inégalités qui lui en donnent plus de trente de circonférence. Il eſt compoſé de deux parties, qui ne ſont ſéparées que par un eſpace fort étroit, l'une d'eau douce & tranquille, très-poiſſonneuſe, & plus haute que l'autre, dans laquelle elle tombe : la ſeconde, d'eau ſalée, qui ne nourrit aucune eſpece de poiſſon, & eſt ſujette à des agitations très-violentes; elle a un flux & reflux, comme l'ocean; mais avec cette différence, que l'un ſe fait par la regle des marées, & l'autre par le ſouffle des vents, qui rendent quelquefois ce lac auſſi orageux que la mer même.

Les opinions ne s'accordent point ſur l'origine de ces eaux : quelques-uns prétendent qu'elles viennent des mêmes ſources, & que ce qui rend une partie du lac ſalée, eſt le fond même de la terre, qui eſt couverte de ſel. Il eſt certain qu'on en tire tous les jours de ſon eau, & qu'on en fait aſſez, non-ſeulement pour en fournir à toute la province, mais pour en tranſporter juſqu'aux Philippines. D'autres ſont perſuadés que le lac a deux ſources, l'une ſalée, l'autre douce, qui communiquent, à ſes deux parties, leur propre qualité. Quoi qu'il en ſoit, on ne connoît rien au monde qui reſſemble à ce phénomene ; & la ville de Mexico eſt ſituée ſur le bord du lac ſalé, de maniere, que par ſa forme, & la multitude de ſes canaux, tout le corps de cette capitale paroît être bâti dans l'eau, comme Veniſe l'eſt dans la mer. Elle étoit déja, même avant la conquête, le plus beau monument de l'induſtrie américaine. Des chauſſées immenſes traverſoient le lac, toujours couvert de petites barques, faites de troncs d'arbres. On voyoit autour, plus de cinquante villes, & un nombre infi-

ni de villages, deſtinés au ſervice de la Métropole, qui ſe faiſoit reconnoître pour la capitale d'un grand empire, par la hauteur & la magnificence de ſes bâtimens. Elle a depuis éprouvé divers changemens, comme vous le verrez dans les recherches du pere Lopez, dont je vas bientôt reprendre la ſuite.

Je ſuis, &c.

*A Mexico, ce 26 mars 1750.*

## LETTRE CXXI.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

ON conſerve dans la bibliothéque du couvent des dominicains de Mexico, un manuſcrit légué à ce monaſtere par un des ſécretaires de Fernand Cortez. C'eſt une deſcription de cette ville, faite par ordre de ce général, avant que les Eſpagnols s'en fuſſent rendus maîtres, & du vivant même de Montezuma. Le pere Lopez le cite ſouvent dans ſes recherches hiſtoriques, & en a fait un abrégé, dont je vous envoie la traduction, en ſupprimant ce que j'ai eu occaſion de vous dire de cette capitale.

« Cette ville communiquoit à la terre » par trois digues, qu'on pouvoit comparer aux ouvrages des Romains. La » plus grande avoit environ deux lieues » de longueur, & étoit compoſée, ainſi » que les deux autres, de pierres liées » avec du ciment. On voyoit, des deux » côtés, une grande partie du lac, ſur

» lequel on découvroit d'autres belles » chauſſées, qui le croiſoient diverſe- » ment, & quantité de bourgades em- » bellies de tours, d'arbres & de jar- » dins, qui ſembloient ſortir du ſein de » l'eau. Chaque digue étoit défendue » par un boulevard & un pont-levis, » après lequel on trouvoit une ſeconde » fortification, qui faiſoit proprement » l'entrée de la ville. On appercevoit » enſuite une grande rue, dont toutes » les maiſons étoient conſtruites ſur le » même modele, avec des terraſſes & » des balcons. Les autres rues ne le cé- » doient point à cette premiere : les » unes étoient des canaux traverſés de » pluſieurs ponts; dans d'autres, on avoit » pratiqué des chemins pour les gens » à pied; & l'eau du lac paſſoit au mi- » lieu : quelques-unes, entiérement ſo- » lides, étoient l'ouvrage de l'art; d'au- » tres enfin, moitié terre & moitié eau, » ſervoient, d'un côté, de chemin aux » voitures, & de l'autre, au paſſage » des barques qui couvroient toute la » ſurface du canal. Le nombre en étoit » prodigieux, on en comptoit près de » cinquante mille, qui appartenoient à » la ville.

» Les édifices publics & les maiſons » des grands étoient de pierres, & bien » bâtis, & celles du peuple, petites, » baſſes, inégales, & ſans fenêtres, par » une police ſinguliere, qui ordonnoit » que les ſimples habitans fuſſent plus » humblement logés que les ſeigneurs; » mais elles étoient commodes, & ca- » pables de contenir pluſieurs ménages. » Les hôtels des nobles devoient être en » grand nombre, puiſque l'empire n'a- » voit pas moins de trois mille Caci- » ques, ou ſeigneurs de villes, tous » obligés de venir paſſer une partie de » l'année dans la capitale, ſans compter » la nobleſſe inférieure, & les officiers » du palais. Ces maiſons étoient envi- » ronnées de jardins, & de toutes les » commodités qui ſont le partage de la » fortune & de la grandeur.

» Les places, les marchés, les bouti- » ques brilloient d'ouvrages d'or & » d'argent, ſculptés & ciſelés, de vaiſ- » ſelle de terre verniſſée, d'étoffes de » coton & de tiſſus de plumes, qui for- » moient des deſſeins éclatans par les » plus vives nuances. On y voyoit des » morceaux d'orfévrerie, qui attiroient » l'admiration des artiſtes Eſpagnols.

» On ne conçoit pas comment, ſans » marteau, ſans ciſeau, on pouvoit at» teindre à cette perfection. C'étoient » des plats à huit faces, ſans ſoudure, » & dont chacune préſentoit un métal, » différent ; des poiſſons, dont les » écailles étoient mêlées d'or & d'ar» gent ; des perroquets qui remuoient » la tête, la langue & les ailes ; des ſin» ges qui faiſoient divers exercices.

» Ces Indiens excelloient auſſi en » pluſieurs ſortes de meubles peints » ſur bois, & travaillés avec un art in» fini. ils préparoient d'abord les cou» leurs dont ils vouloient faire le fond » d'une table, d'une caſſette, d'une ar» moire, & paſſoient pluſieurs couches » ſur tout l'ouvrage. Pendant que la » peinture étoit encore fraîche, ils pre» noient un poinçon, avec lequel ils » deſſinoient les figures qu'ils vouloient » y repréſenter. Ils ſe ſervoient de » l'autre bout du poinçon, qui étoit » applati en forme de ſpatule, pour ra» cler la couleur enfermée dans le con» tour du deſſein ; dans ce vuide, ils » mettoient une autre couleur, telle » que la figure l'exigeoit : s'il devoit y » entrer différentes nuances, ils rem» pliſſoient

» pliſſoient d'abord tout l'eſpace de
» celle qui étoit faite pour dominer ;
» puis ils dégarniſſoient la place que
» devoient occuper les autres couleurs.
» Il les appliquoient les unes après les
» autres, comme ils avoient fait la pre-
» miere, juſqu'à ce que tout le travail
» fût achevé. S'ils vouloient, par exem-
» ple, peindre un perroquet ſur le ti-
» roir d'un bureau, ils enduiſoient d'a-
» bord tout le panneau, de bleu broyé
» avec l'anil. Quand cette couche étoit
» bien unie, on deſſinoit le perro-
» quet ; on ôtoit le bleu renfermé dans
» l'eſpace qui devoit contenir le corps
» de l'animal ; puis on y mettoit du
» verd ; & comme cet oiſeau a cou-
» tume d'avoir quelques plumes rou-
» ges, on dégarniſſoit les endroits où
» elles devoient ſe marquer ; & on les
» remplaçoit par du carmin. Les yeux
» ſe faiſoient de la même maniere, en
» mettant autour une couleur pâle,
» avec un peu de noir au milieu, pour
» former la prunelle.

» Tel étoit l'art de peindre, chez les
» anciens Mexicans ; & pour conſer-
» ver l'éclat des couleurs, & leur don-
» ner plus de luſtre, ils avoient des

» vernis compoſés d'huiles tirées de » différens végétaux. Les meubles ainſi » peints & verniſſés, pouvoient ſe la- » ver & être employés aux uſages or- » dinaires, ſans en être endommagés. » On faiſoit des cuvettes, des baignoi- » res, & d'autres vaiſſeaux de cette » nature, qui ne perdoient dans l'eau » ni leur éclat, ni leur couleur.

» La place où ces ouvrages s'expo- » ſoient au yeux du public, étoit ſi » étendue, qu'elle pouvoit contenir » juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt mille » perſonnes. On y apportoit toutes les » productions de l'empire. Elle étoit » remplie de tentes ſi ſerrées dans leur » alignement, qu'à peine y trouvoit-on » la liberté du paſſage. Chaque mar- » chand connoiſſoit ſon poſte; & les » boutiques étoient couvertes de toiles » de coton, qui garantiſſoient de la » pluie & du ſoleil. On y vendoit di- » verſes ſortes de nattes, de la pote- » rie, des peaux de différens animaux, » des oiſeaux de toutes les eſpeces, » de toutes les couleurs, du ſel, des » toiles, des draps, du fil, de la pierre, » de la chaux, de la brique, & d'autres » matériaux de conſtruction. Il y avoit

» un quartier pour les herbes, les lé-
» gumes, les racines, les graines, les
» plantes médicinales; un autre pour
» les fruits, les fleurs, la viande de
» boucherie, la volaille, le gibier, &c.
» On y apportoit juſqu'à des couleu-
» vres, des chiens, des rats, des ſou-
» ris, & une ſorte d'écume qui s'a-
» maſſe, dans certaine ſaiſon, ſur l'eau
» du lac. On en faiſoit des gâteaux auſſi
» eſtimés au Mexique, que le meilleur
» fromage l'eſt en Europe. C'étoit,
» dit-on, l'abondance de cette matiere,
» qui attiroit tant d'oiſeaux, princi-
» palement en hiver, où le nombre en
» étoit prodigieux. Sur ce grand mar-
» ché, le plus vaſte de l'univers, preſ-
» que tout le commerce ſe faiſoit par
» échange; on donnoit une poule pour
» un faiſceau de maïs, de la toile pour
» du ſel, &c. Les trafiquans payoient
» à l'empereur un droit pour leurs bou-
» tiques, moyennant lequel ils de-
» voient être garantis des voleurs par
» des officiers qui veilloient à la ſûreté
» du négoce: les infractions étoient
» punies avec la derniere ſévérité.
» Les amandes de cacao ſervoient de
» monnoie pour les objets de peu de
» valeur.

» Les Mexicains n'avoient pas de » poids ; mais ils faiſoient uſage de dif- » férentes meſures : ils en avoient de » bois pour les grains & les bleds, de » cordes pour les herbes, & de terre » pour l'huile, le miel, & les liqueurs. » Au lieu de chiffres, ils employoient » certains caracteres, pour déterminer » le prix des marchandiſes. A l'égard » de l'écriture, comme ils n'avoient » point de lettres, ils exprimoient » toutes leurs idées par des hyérogli- » phes. Les choſes qui ont une forme, » paroiſſoient ſous leurs propres ima- » ges ; les autres étoient repréſentées » par des figures de convention. On a » trouvé pluſieurs prieres de l'égliſe, » écrites de cette maniere, peu de » tems après qu'on y eut annoncé la » religion chrétienne. Voici, par exem- » ple, le commencement du *confiteor* : » pour exprimer ces mots, *je me confeſſe*, » on avoit peint un homme à genoux aux » pieds d'un religieux, lui parlant à » l'oreille. Pour dire *à Dieu tout-puiſ-* » *ſant*, on voyoit trois viſages, qui » marquoient la trinité. Celui d'une » femme, avec la moitié du corps » d'un enfant, ſignifioit, *à la bienheu-*

» *reuſe Marie toujours Vierge.* Deux têtes, avec une clé & une épée, exprimoient ces autres mots, *à Pierre & à Paul*, &c. J'ai vu la confeſſion générale d'un Mexicain, écrite de cette maniere : deux perſonnes, dans une poſture peu décente, marquoient le péché d'adultere.

» Quand les ambaſſadeurs de Montezuma vinrent trouver Fernand Cortez, ils avoient avec eux des peintres de leur nation, qui repréſenterent, avec une diligence admirable, les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & tout ce qui s'offroit à leurs yeux dans le camp des Eſpagnols. Leur toile étoit une étoffe de coton préparée, ſur laquelle ils traçoient aſſez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes ſortes d'objets. Cortez, averti de leur travail, ſortit pour ſe procurer ce ſpectacle, & ne vit pas ſans beaucoup de ſurpriſe, avec quelle facilité ils rendoient, non-ſeulement les figures, mais les diſcours même & les actions. On l'aſſura que Montezuma ſeroit informé, par cette méthode, de toutes les cir-

» conſtances de l'entretien qu'il avoit » eu avec ſes envoyés : on prétend » même qu'ils tirerent au naturel le » portrait des Caſtillans.

» Dans la crainte que des images » ſans mouvement & ſans force, ne » donnaſſent des idées peu convena- » bles à ſes vues, Cortez conçut le » deſſein d'animer cette foible repré- » ſentation, en faiſant faire l'exercice » à ſes troupes. L'ordre fut donné ſur » le champ ; l'infanterie forma un corps » de bataille ; & tout le canon fut mis » en batterie. Le Général partagea ſon » monde en deux colonnes, & leur » fit faire une eſpece de combat, avec » toutes les évolutions de la cavale- » rie. Les Indiens, dans leur pre- » miere ſurpriſe, regardoient d'abord » avec frayeur les chevaux, dont la » figure & la fierté leur paroiſſoient » terribles ; & n'étant pas moins frappés » de leur obéiſſance, ils conclurent » que des hommes, capables de rendre » ces animaux dociles, avoient quel- » que choſe de ſupérieur à la nature. » Mais lorſqu'au premier ſignal, l'in- » fanterie fit deux ou trois décharges, » ſuivies du tonnerre de l'artillerie, la

» peur fit tant d'impreſſion ſur les Me-
» xicains, que les uns ſe jetterent à
» terre ; les autres prirent la fuite ; &
» les ambaſſadeurs cacherent leur ef-
» froi ſous le voile de l'admiration.
» Cortez les raſſura, en leur diſant,
» d'un air enjoué, que c'étoit par ces
» fêtes militaires, que les Eſpagnols
» honoroient leurs amis. Les peintres
» revenus de leur frayeur, invente-
» rent de nouvelles figures, pour ex-
» primer ce qu'ils venoient de voir &
» d'entendre. Les uns deſſinoient des
» ſoldats armés & rangés en bataille ;
» les autres peignoient des chevaux
» dans l'agitation du combat. Ils repré-
» ſentoient un coup de canon par du
» feu & de la fumée, & le bruit même,
» par des traits lumineux, qui faiſoient
» naître l'idée de la foudre. On ne vit
» pas ſans étonnement, avec quel art
» un peuple enſeveli dans l'ignorance
» & la barbarie, avoit trouvé moyen
» de ſuppléer à l'uſage des lettres.

» Il y avoit au Mexique une ſorte de
» livres, où l'on perpétuoit non-ſeu-
» lement la mémoire des anciens faits,
» mais encore les coutumes, les loix
» & les cérémonies. C'étoit une ſorte

» de parchemin, enduit de gomme & » plié en double. Un certain nombre » de ces feuilles compoſoit un volume. » J'en ai vu qui, de tous les côtés, » paroiſſoient écrits, ou plutôt chargés » des images dont je viens de parler. » c'étoit une collection d'hiſtoires & » de remarques ſur les aſtres & ſur les » animaux.

» En examinant, avec attention, la » partie qui regarde les planetes, j'ai » cru découvrir que l'année des Mexi- » cains étoit compoſée, comme la nô- » tre, de trois cens ſoixante-cinq jours, » partagés en dix-huit mois, dont cha- » cun avoit un tiers moins que les nô- » tres. Durant les cinq derniers jours, » qu'on regardoit comme deſtinés aux » plaiſirs & au repos, les peuples ſe » livroient à l'amuſement, & ne s'oc- » cupoient d'aucune affaire. Ils avoient » des ſemaines de treize jours, qui por- » toient différens noms; & leurs ſiecles » étoient compoſés de cinquante-deux » années, diſtribuées de la maniere ſui- » vante.

» Au centre d'un grand cercle, diviſé » en cinquante-deux degrés, dont cha- » cun avoit rapport à une année, ils re-

» préſentoient le ſoleil ; & de ſes » rayons, il ſortoit quatre lignes de di- » verſes couleurs, qui partageoient » également la circonférence, & mar- » quoient les quatre points du monde. » Dans un autre cercle qui renfermoit » le premier, ils écrivoient, avec des » figures & des caracteres, les princi- » paux événemens du ſiecle ; & ces » cartes ſéculaires formoient des actes » publics, que ces peuples regardoient » comme les pieces juſtificatives de » leur hiſtoire. Les Caſtillans prenant » ces titres pour des objets de ſuperſti- » tion, parce qu'ils n'y voyoient que » des figures bizarres, brûlerent tout » ce qu'ils en purent découvrir : auſſi » n'en trouve-t-on preſque plus dans » la Nouvelle-Eſpagne.

» C'étoit un ancien uſage au Mexi- » que, de ſe mettre à genoux le der- » nier jour du ſiecle, ſur le toît des » maiſons, le viſage tourné du côté » de l'Orient, pour obſerver ſi le ſo- » leil reprenoit ſon cours, ou ſi la fin » du monde étoit arrivée : car nos » Indiens croyoient que cet aſtre ſe » renouvelloit tous les cinquante-deux » ans, ſans quoi le tems auroit fini

» avec le vieux ſoleil. Avant que de » commencer un autre ſiecle, on rom- » poit tous les vaſes, & l'on éteignoit » le feu ; mais dès que le premier jour » paroiſſoit, on entendoit retentir les » tambours & les autres inſtrumens, » pour remercier les dieux d'avoir ac- » cordé un nouveau ſiecle. On ache- » toit d'autres vaiſſeaux ; & l'on alloit » recevoir du feu de la main des prê- » tres, dans des proceſſions ſolemnelles.

» Mais je reviens aux anciens palais » de Mexico, dont je me ſuis trop écar- » té. Ceux de l'Empereur contribuoient » encore plus, que les édifices dont » j'ai parlé, à la ſomptuoſité de la ville. » Le principal, qui ſe nommoit *Tepac*, » ou palais par excellence, étoit d'une » grandeur & d'une magnificence, dont » la deſcription cauſe de l'étonne- » ment. On y comptoit vingt belles » portes, qui donnoient ſur autant de » rues, & dont la plus grande offroit » les armes de l'empire. La partie qui » ſervoit de logement au monarque, » renfermoit trois vaſtes cours, cha- » cune ornée d'une belle fontaine, » avec cent chambres, & autant de » ſalles de bains. Quoiqu'il n'entrât pas

» un clou dans ce vaſte bâtiment, tout » y paroiſſoit d'une ſolidité que les Eſ- » pagnols ne ſe laſſoient point d'admi- » rer. Les murs ſembloient un mêlange » de marbre, de jaſpe & de porphire, » qui jettoient un éclat merveilleux. » Les toîts étoient de planches jointes » avec beaucoup d'art, les parquets, » de bois de cedre, les tapiſſeries, de » coton, enrichies de différentes ſortes » de plumes. Les lits ne répondoient pas » à cet air d'opulence & de grandeur; » c'étoit de ſimples couvertures, éten- » dues ſur des nattes.

» Les femmes de l'empereur lo- » geoient dans des appartemens ſépa- » rés, où régnoient également la ſplen- » deur & la magnificence. Elles por- » toient le titre de Reines, & étoient » filles de quelques princes tributaires » de l'empire. Le nombre des concu- » bines ſe montoit à plus de trois mille, » en y comprenant les ſuivantes & les » eſclaves. On les choiſiſſoit parmi les » plus belles femmes du royaume. Il » n'étoit pas rare d'en voir cent cin- » quante qui ſe trouvoient groſſes à la » fois; mais l'héritage du trône ne re- » gardoit que les enfans des empéra-

» trices ; les autres étoient dans l'uſage » de prendre des médicamens pour » faire périr leur fruit. La plupart » étoient des filles de grands ſeigneurs, » entre leſquelles le Prince s'étoit attri- » bué le droit de choiſir celles qu'il trou- » voit le plus à ſon gré. Elles étoient » entretenues avec autant de propreté » que d'abondance ; mais leurs moindres » fautes étoient punies très-ſévérement. » Quand on les renvoyoit, elles pre- » noient des maris parmi les gens de » qualité, parce qu'en général, elles » étoient riches, & qu'on les regardoit » comme très-honorées, d'avoir appar- » tenu à l'Empereur. Pluſieurs furent » mariées avec des officiers de Cortez, » à qui Montezuma les avoit données » après les avoir fait baptiſer, pour les » rendres dignes de l'alliance Eſpagnole. » On dit que le général épouſa lui-même, » ou prit pour maîtreſſe, une fille de ce » prince qui lui en avoit offert deux, » croyant qu'il pouvoit avoir pluſieurs » femmes. La ſeconde fut donnée à un » ſeigneur Caſtillan.

» Outre le palais où le ſouverain te- » noit ſa cour, il avoit dans la ville plu- » ſieurs autres maiſons, dont chacune

» offroit des ſpectacles ſinguliers. L'une » étoit un ſuperbe bâtiment, porté ſur » des piliers de jaſpe, qui ſervoit de » voliere à des oiſeaux remarquables » par leur chant, ou leur plumage. Le » nombre en étoit ſi grand, qu'il y » avoit plus de trois cens hommes oc- » cupés au ſervice de ces animaux. Les » oiſeaux marins étoient nourris dans » un étang d'eau ſalée; & ceux de ri- » viere, dans de grandes pieces d'eau » douce: ceux des champs & des bois » rempliſſoient de vaſtes galeries. On » les plumoit dans certaines ſaiſons; » & de leurs dépouilles, on faiſoit des » étoffes, des tableaux & d'autres or- » nemens de prix. A quelque diſtance » de-là, étoient les oiſeaux de proie, » les uns dans des cages, les autres ſur » des perches, & dreſſés à tous les » exercices de la fauconnerie. On y » voyoit des aigles d'une grandeur » prodigieuſe, & d'une voracité in- » croyable.

» Dans une autre cour, on avoit » raſſemblé pluſieurs bêtes ſauvages, » telles que des lions, des ours, des » tigres, & d'autres eſpeces incon- » nues en Europe, qui formoient une

» ménagerie digne des plus grands » monarques. Une troiſieme cour ren- » fermoit, dans des caves, dans des » foſſes, ou autres trous pratiqués à » deſſein, un horrible aſſemblage de » ſerpens, de ſcorpions, de crocodi- » les, de viperes, qu'on nourriſſoit, » dit-on, du ſang des hommes ſacri- » fiés aux idoles. Les Eſpagnols n'en- » tendirent pas, ſans horreur, les ſif- » flemens, les cris, les rugiſſemens que » la faim & la contrainte de leur capti- » vité faiſoient pouſſer à ces affreux ani- » maux.

» Il y avoit auſſi un grand apparte- » ment, pour les bouffons, les nains, » les boſſus, les borgnes, les boiteux » & autres perſonnes de figure monſ- » trueuſe, qu'on dreſſoit à divers tours » de ſoupleſſe, pour les faire ſervir » à l'amuſement de l'Empereur. Le » ſoin qu'on prenoit d'eux, rendoit » leur condition ſi douce, qu'il y » avoit des peres qui eſtropioient » volontairement leurs enfans, pour » leur procurer une vie ſûre & pai- » ſible. Mais ce qui doit paroître en- » core plus étrange, c'eſt que Monte-

» zuma avoit choiſi cette même mai-
» ſon, pour y exercer particulierement
» ſes pratiques de dévotion. Il y avoit
» une chappelle, dont la voûte étoit
» revêtue de lames d'or, & où il ſe
» rendoit pendant la nuit, pour y con-
» ſulter ſes dieux, au milieu du bruit ef-
» froyable, qui faiſoit, de ce lieu, une
» véritable image de l'enfer.

» Deux arſenaux, l'un pour fabri-
» quer les armes, l'autre pour les con-
» ſerver, contribuoient à la grandeur
» du monarque, & à l'embelliſſement
» de cette capitale. Les plus habiles
» ouvriers étoient entretenus dans le
» premier, chacun à la tête de ſon at-
» telier, avec la diſtinction qui con-
» venoit à ſes talens. On y faiſoit de
» prodigieux amas de fleches & de
» cailloux aiguiſés, qui ſe diſtribuoient
» aux troupes & dans les provinces,
» mais dont il reſtoit toujours une
» bonne partie dans le magaſin. On y
» voyoit auſſi des arcs, des carquois,
» des maſſues, des dards garnis de
» pierres pointues, des frondes, des
» boucliers, &c. Les armes deſtinées
» à l'uſage de l'Empereur, étoient
» dans un appartement ſéparé, ſuſpen-

» dues en fort bon ordre, ornées de » feuilles d'or, d'argent, de plumes » rares, & de pierres précieuſes, » qui formoient un coup-d'œil écla- » tant.

» Mais de tous ces palais, le plus re- » marquable étoit celui qu'on appel- » loit la maiſon de triſteſſe. Le prince » s'y retiroit, à la mort de quelque pa- » rent favori, ou quand il ſurvenoit » des calamités qui exigeoient une dé- » monſtration publique d'affliction. La » ſeule architecture de cette retraite » étoit capable d'inſpirer les ſentimens » qu'il y portoit. Les murs, les lam- » bris, les plafonds étoient noirs & » lugubres; & au lieu de fenêtres, il » n'y avoit que quelques ouvertures » étroites, par où il ne paſſoit que ce » qu'il falloit de lumiere, pour aug- » menter l'horreur qui régnoit dans » tout le bâtiment. Le Prince y de- » meuroit auſſi long-tems, que ſes » regrets lui faiſoient perdre le goût du » plaiſir.

» Toutes les villes, dans le voiſi- » nage de la capitale, fourniſſoient des » hommes pour la conſtruction & l'en- » tretien de ces palais, ou contri-

» buoient à la dépenſe dont les com-
» munautés étoient chargées. Le tribut
» de la nobleſſe, outre l'obligation de
» garder la perſonne de l'Empereur, &
» de ſervir dans ſes armées, avec un
» certain nombre de vaſſaux, conſiſ-
» toit à donner une quantité de pré-
» ſens, qui paſſoient pour volontaires,
» mais qu'on n'oſoit refuſer. Le Prince
» avoit différens tréſoriers, pour les
» diverſes eſpeces de contributions;
» & quand le tribunal des revenus de
» la couronne avoit pourvu à ce qui
» étoit néceſſaire pour la dépenſe des
» édifices, & l'entretien des troupes,
» le ſurplus étoit converti en lingots.
» Les richeſſes de l'empire venoient du
» produit des mines, de celui du ſel,
» & principalement des contributions
» que le ſouverain levoit ſur ſon peu-
» ple. Les officiers chargés de veiller à
» leur perception, puniſſoient de mort
» la faute la plus légere, ou la moindre
» négligence.

» L'ancienne ville de Mexico avoit
» près de trois lieues de circuit, & con-
» tenoit plus de deux cens mille habi-
» tans. Quoiqu'elle fût remplie d'eau,
» ſa principale incommodité étoit de ne

» pouvoir s'en ſervir pour les beſoins » communs de la vie. On étoit obligé » d'en faire venir, par des conduits de » terre cuite, de la petite montagne de » Chapultepeque, ancienne ſépulture » des Empereurs Mexicains. C'eſt de ce » même endroit, qu'on la tire encore » aujourd'hui, par un grand aqueduc, » ſoutenu de trois cens ſoixante cinq » arcades de pierre de taille, qui l'a- » mene au travers du lac, & en fait » un des principaux ornemens. On » comptoit, dans cette capitale, deux » mille temples, dont le plus grand » étoit diſtingué par ſa vaſte éten- » due, ſa magnificence & ſes ri- » cheſſes ».

Ici finit le manuſcrit eſpagnol. Ce qui ſuit eſt l'ouvrage même du pere Lopez, que je continue toujours d'abréger en le traduiſant. « Tel étoit, dit- » il, l'état floriſſant de cette ville, » lorſque Fernand Cortez en entreprit le » ſiege. Il la ſoumit en moins de trois » mois, après en avoir brûlé la plus » grande partie, & fait périr les trois » quarts des habitans. Mais il la rebâtit, » lui donna une nouvelle forme, & la » partagea entre ceux qui en avoient

» fait la conquête, & les principaux
» Mexicains. Il promit à tous les Indiens
» qui voudroient s'y établir ſous ſa pro-
» tection, une certaine portion de ter-
» rein, pour y conſtruire des maiſons,
» dont leurs enfans hériteroient après
» leur mort, avec des privileges qui
» les diſtingueroient du reſte de la na-
» tion. Il accorda des rues entieres aux
» plus conſidérables d'entr'eux, avec la
» qualité de Chefs des quartiers qu'ils
» auroient peuplés. Dom Pierre de
» Montezuma, fils de l'Empereur, &
» plus foible que ſon pere, eut une très-
» grande part à cette diſtribution. On
» ne craignit pas plus, au Mexique, d'y
» laiſſer vivre des deſcendans de la
» maiſon royale, devenus de ſimples
» gentilshommes, qu'on ne s'inquié-
» toit à Conſtantinople, d'y voir
» ſubſiſter une famille des Paléologues.

» Cortez fit tracer des places pour
» les égliſes, les marchés, & autres
» édifices publics. Il ſépara, par un ca-
» nal, la demeure des Caſtillans, de
» celle des Indiens; & cette diſtinction
» exiſte encore. Le travail fut pouſſé
» avec tant d'ardeur, que dans peu de
» mois, on vit toute la ville couverte

» de maiſons beaucoup plus belles, & » dans un meilleur ordre, que les an- » ciennes. Le général Eſpagnol éleva » la ſienne ſur les fondemens de celle » de Montezuma, & en fit un palais » magnifique, qui, aujourd'hui même, » peut ſervir & ſert encore quelque- » fois de logement aux Vice-Rois.

» Pour donner une forme ſolide à » ſon établiſſement, il engagea tous les » Eſpagnols mariés à faire venir leurs » femmes; & quantité d'autres familles » Caſtillanes y arriverent à ſa ſollici- » tation. On amena d'Europe, de même » que des iſles de Cuba & de S. Domin- » gue, des vaches, des cochons, des che- » vres, des brebis, des jumens; on ap- » porta des cannes de ſucre, des mûriers, » & mille autres ſortes de productions » inconnues juſqu'alors des habitans du » Mexique. D'habiles ouvriers y for- » merent des manufactures, y eurent » une imprimerie; & l'on y frappa » de la monnoie au coin du Roi d'Eſ- » pagne.

» Outre les mines d'or & d'argent, » auxquelles on ne manqua pas de faire » travailler, on en découvrit de fer & » de cuivre, dont on fabriqua des ca-

» nons. Dès l'année ſuivante, il s'en » trouva trente-cinq pieces de bronze, » & ſoixante de fer. Enfin, peu de tems » après la conquête, Mexico étoit la » plus belle ville de l'Amérique; & par » degrés, elle eſt devenue une des plus » riches & des plus magnifiques du » monde. On y a tracé de nouveaux » canaux, qui communiquent par un » grand nombre de ponts; on en a » comblé d'autres, ſur leſquels on a » élevé des maiſons; enſorte qu'il s'en » faut de beaucoup, que l'eau en ap- » proche, comme avant ſa reconſtruc- » tion. L'ancienne ville n'a pas changé » d'emplacement; mais on en a hauſſé » le terrein, pour le mettte à l'abri des » inondations. On a vainement eſſayé » de faire écouler les eaux entre les » montagnes qui environnent la plaine; » après bien des travaux, des frais im- » menſes, & la perte d'un million d'In- » diens, que les Caſtillans employoient » comme des bêtes de charge, on n'a » réuſſi qu'en partie; & l'on ne s'eſt pas » encore mis à couvert des grands dé- » bordemens.

» Comme tous les peuples voiſins de » cette capitale ont été ſubjugués, &

» la plupart même anéantis, les Eſpa-
» gnols y vivent dans une ſi grande ſé-
» curité, qu'ils n'ont ni portes, ni mu-
» railles, ni munitions, ni artillerie :
» Vera-cruz leur paroît ſuffire pour les
» défendre contre les invaſions des
» étrangers. Les naturels du pays de-
» meurent preſque tous dans un des
» fauxbourgs, nommé Guadalupa. Plu-
» ſieurs pauvres Eſpagnols épouſent
» leurs filles ; d'autres les débauchent ;
» tous uſurpent, de jour en jour, les
« fonds ſur leſquels ils ont bâti ; & de
» trois ou quatre maiſons Indiennes,
» ils en font une grande à la maniere
» d'Europe, avec des jardins & des
» vergers : de ſorte que la ville a été
» preſqu'entiérement renouvellée de-
» puis Cortez, & n'offre plus aujour-
» d'hui, que d'aſſez beaux édifices. Ils ſont
» à la vérité, peu élevés, à cauſe des
» fréquens tremblemens de terre, qui
» les expoſeroient trop, s'ils avoient
» plus de deux étages. Les murs ſont
» incruſtés en dehors, de petits cail-
» loux de diverſes couleurs, taillés,
» les uns en cœurs, d'autre en ſoleils,
» en étoiles, en fleurs, & autres
» figures, dont la variété offre un

» ſpectacle agréable. Les portes ſont » grandes & fort hautes ; les fenêtres » ont des balcons de fer, dont la plu- » part tiennent toute la face du bâti- » ment. Ils ſont ornés de caiſſes d'o- » rangers, & de fleurs de toutes les » ſaiſons ; car le climat eſt ſi doux, » ſi tempéré, qu'on ne reſſent jamais » ici, ni de chaleur incommode, » ni de froid qui oblige de faire du » feu.

» Les rues, tirées au cordeau, ſe » coupent preſque toutes à angles » droits, & ſont ſi larges, que même » dans les plus étroites, quatre car- » roſſes peuvent aller de front ; ce qui » fait paroître la ville beaucoup plus » grande, qu'elle n'eſt effectivement. » On y remarque trois places princi- » pales : la premiere, nommée la place » Maïor, au centre de la ville, eſt un » double carré entouré de bâtimens. » La ſeconde, qui eſt immédiatement » à côté, eſt celle *del Volador*, où ſe » font les courſes de taureaux ; on ap- » pelle la troiſieme la place de Saint- » Dominique. Elles ſont toutes trois » aſſez régulieres ; & au milieu de cha- » cune eſt une fontaine. Au nord

» de la ville, vers les fauxbourgs, eſt » la promenade publique ou l'*Ala-* » *meda ;* un ruiſſeau regne tout autour, » & forme un carré aſſez vaſte, au mi- » lieu duquel eſt un baſſin à jet d'eau, » où viennent ſe réunir, en étoile, huit » allées d'arbres en fort mauvais état ; » car le terrein y eſt peu propre. Cette » promenade eſt la ſeule qu'il y ait à » Mexico. Tous les environs de la » ville ſont marécageux & coupés d'un » nombre infini de canaux.

» A quelque pas & en face de l'*Ala-* » *meda*, eſt le *Quimadero ;* c'eſt l'endroit » où l'on brûle les Juifs & les autres mal- » heureuſes victimes du redoutable tri- » bunal de l'Inquiſition. Ce Quemadero » forme une enceinte de quatre murail- » les qui renferment des fours, & par » deſſus leſquelles on jette ceux qui ſont » condamnés à être brûlés vifs par des » juges qui profeſſent une religion dont » la charité eſt le premier précepte.

» Les places de Mexico, ſans être auſſi » ſpacieuſes que du tems de Montezu- » ma, ſont encore d'une ſi vaſte étendue, » qu'aux jours deſtinés pour les courſes » de taureaux & autres jeux publics, » le

» le peuple en remplit à peine la troi-
» ſieme partie. Le centre eſt marqué
» par une colonne de marbre, au ſom-
» met de laquelle eſt un aigle de bronze
» qui ſe fait admirer par l'excellence du
» travail.

» Autour de cette eſpece d'obé-
» liſque, quatre rangs de petites bou-
» tiques peintes & ornées, offrent tout
» ce qu'on peut deſirer de curieux en
» ſoie, en or, en linge, rubans, dentelles
» gazes, coëffures, & autres marchan-
» diſes de modes. La cathédrale, bâ-
» tie d'un mêlange de pierre & de
» brique, borne un des côtés de cette
» place; dans la partie oppoſée, ſont
» l'hôtel-de-ville, la maiſon du Juge de
» police, & la priſon. Une troiſieme
» face eſt occupée par le palais du Vice-
» Roi, l'Audience royale, l'hôtel de la
» monnoie, l'inquiſition, l'univerſité
» & le college des dominicains. Le qua-
» trieme côté eſt formé par des mai-
» ſons particulieres, qui ſervent de de-
» meures à quantité de riches habi-
» tans.

» Le palais du Vice-Roi eſt bâti très-
» ſolidement; c'eſt-là ſon ſeul mérite:
» il n'y faut point chercher de décora-

» tion. Son enceinte renferme trois » cours aſſez belles; dans le milieu de » chacune eſt une fontaine. L'hôtel de » la monnoie eſt un bâtiment fort con- » ſidérable; plus de cent ouvriers y » ſont occupés à convertir en piaſ- » tres, pour le compte du Roi d'Eſpa- » gne, les lingots & maſſes énormes » d'argent que les particuliers, poſſeſ- » ſeurs des mines, viennent y apporter » & échanger contre de l'argent mon- » noyé. On prétend qu'il ſe fabrique » dans cette monnoie environ qua- » torze millions de piaſtres par an.

» Les rues par leſquelles on entre dans » la grande place, ſont ſi larges, qu'un » carroſſe attelé de ſix chevaux y tourne » ſans peine. On y remarque d'abord » celle des orfevres, toute reſplendiſ- » ſante d'ouvrages d'or & d'argent. Elle » aboutit à un quinconce, d'où ſort » une fontaine, qui rend cette pro- » menade délicieuſe. Des magaſins de » ſoierie enrichiſſent la rue de Tacuba, » une des plus longues de la ville, & » remplie de boutiques de clincaille- » rie. Elle tire ſon nom d'un ancien » bourg, dont elle eſt le chemin. Une » autre rue, qui tient le premier rang

» par la beauté des édifices, eſt celle » de l'Aigle, ainſi nommée par une an- » cienne idole, qui repréſente cet oi- » ſeau, & ſe conſerve encore ſans alté- » ration. Les plus riches Eſpagnols y » ont leurs hôtels. On y voit auſſi la » façade du fameux palais des marquis » del Vallé, deſcendans de Cortez. Il » eſt plus grand, plus magnifique que » celui du roi à Madrid. La cour, qui » eſt fort ſpacieuſe, eſt entourée de » balcons de fer; & l'on voit au centre » une ſtatue équeſtre ſur un piédeſtal. » Les Vice-Rois ont un autre palais à » Chapultepeque, qui eſt devenu comme » l'Eſcurial de l'Amérique, depuis » qu'on y enterre les gouverneurs qui » meurent pendant leur adminiſtration. » Les bâtimens en ſont ſuperbes; la » chapelle ſeule a coûté pluſieurs mil- » lions. Les jardins répondent à cette » magnificence, par la beauté de leurs » parterres, de leurs allées, & de leurs » eaux.

» Ce qu'il y a de mieux bâti dans » cette capitale, ce ſont les égliſes & » les monaſteres. On remarque autour » du maître-autel de la cathédrale, une » baluſtrade d'argent maſſif; & ce qui

» eſt encore plus précieux, une lampe
» dont le corps d'argent eſt d'une ſi
» grande forme, qu'il y entre trois
» hommes pour la nettoyer : elle eſt
» enrichie de figures, de têtes de lion,
» & d'autres différens ornemens d'or
» pur. Les piliers de l'intérieur de l'é-
» gliſe ſont tapiſſés d'un ſuperbe ve-
» lours cramoiſi, bordé d'une large
» frange d'or.

» L'extérieur de ce temple n'eſt
» point fini; on craint, en l'achevant,
» d'augmenter la maſſe du bâtiment,
» qui commence à s'affaiſſer. Je ne par-
» lerai point des autres égliſes; il y en a
» autant que de ſaints dans le paradis.

» Comme cette ville eſt ſituée ſur le
» bord d'un lac, & conſtruite ſur un ter-
» rein marécageux, traverſé d'un grand
» nombre de canaux, toutes les mai-
» ſons ſont bâties ſur pilotis. Le terrein
» s'affaiſſe en divers endroits; & l'on
» y remarque pluſieurs édifices qui,
» comme la cathédrale, ſe ſont en-
» foncés de plus de ſix pieds, ſans que
» le corps du bâtiment en ait été dé-
» rangé.

» La multitude de ces canaux pro-
» cure aux habitans l'abondance & les

» commodités dont ils jouissent par
» un commerce continuel. Chaque jour
» de la semaine a ses différentes mar-
» chandises; le samedi, il arrive de
» toutes parts des fruits de toutes sortes
» fruits, qui donnent à cette ville l'air
» d'un jardin. On n'est pas surpris de
» voir ainsi pourvue de tout ce qui
» peut servir au luxe & aux besoins de
» la vie, quand on considere que cette
» la merveilleuse fecondité du pays. Il
» y vient tous les ans deux galions
» d'Espagne, & plus de quatre-vingt
» vaisseaux marchands, qui en emportent
» tout ce qu'il y a de plus précieux en
» Europe, tandis que la flotte des Phi-
» lippines lui apporte les richesses de la
» Chine, du Japon, de Malabar & de
» la Perse. Aussi passe-t-elle pour une
» des plus riches villes du monde. Son
» commerce s'étend depuis la mer du
» Nord, par Vera-Cruz, jusqu'à celle
» du Sud, par le port d'Acapulco. On
» y vit à si peu de frais, qu'une de-
» mi-piece de huit suffit chaque jour
» pour la dépense d'un homme. Comme
» il n'y a point d'especes de cuivre, &
» que la moindre piece d'argent est une
» demi-réale, on est dans un embarras

» eſt encore plus précieux, une lampe
» dont le corps d'argent eſt d'une ſi
» grande forme, qu'il y entre trois
» hommes pour la nettoyer : elle eſt
» enrichie de figures, de têtes de lion,
» & d'autres différens ornemens d'or
» pur. Les piliers de l'intérieur de l'é-
» gliſe ſont tapiſſés d'un ſuperbe ve-
» lours cramoiſi, bordé d'une large
» frange d'or.

» L'extérieur de ce temple n'eſt
» point fini; on craint, en l'achevant,
» d'augmenter la maſſe du bâtiment,
» qui commence à s'affaiſſer. Je ne par-
» lerai point des autres égliſes; il y en a
» autant que de ſaints dans le paradis.

» Comme cette ville eſt ſituée ſur le
» bord d'un lac, & conſtruite ſur un ter-
» rein marécageux, traverſé d'un grand
» nombre de canaux, toutes les mai-
» ſons ſont bâties ſur pilotis. Le terrein
» s'affaiſſe en divers endroits; & l'on
» y remarque pluſieurs édifices qui,
» comme la cathédrale, ſe ſont en-
» foncés de plus de ſix pieds, ſans que
» le corps du bâtiment en ait été dé-
» rangé.

» La multitude de ces canaux pro-
» cure aux habitans l'abondance & les

» commodités dont ils jouiſſent, par
» un commerce continuel. Chaque jour
» de la ſemaine a ſes différentes mar-
» chandiſes; le ſamedi, il arrive de
» toutes parts, des flottes de fleurs & de
» fruits, qui donnent à cette cité l'air
» d'un jardin. On n'eſt pas ſurpris de la
» voir ainſi pourvue de tout ce qui
» peut ſervir au luxe & aux beſoins de
» la vie, quand on conſidere qu'outre
» la merveilleuſe fécondité du pays, il
» y vient tous les ans deux galions
» d'Eſpagne, & plus de quatre-vingt
» vaiſſeaux marchands, qui lui fourniſ-
» ſent ce qu'il y a de plus précieux en
» Europe, tandis que la flotte des Phi-
» lippines lui apporte les raretés de la
» Chine, du Japon, de l'Indoſtan & de
» la Perſe. Auſſi paſſe-t-elle pour une
» des plus riches villes du monde; ſon
» commerce s'étend depuis la mer du
» Nord, par Vera-Cruz, juſqu'à celle
» du Sud, par le port d'Acâpulco. On
» y vit à ſi peu de frais, qu'une de-
» mi-piece de huit ſuffit chaque jour
» pour la dépenſe d'un homme. Comme
» il n'y a point d'eſpeces de cuivre, &
» que la moindre piece d'argent eſt une
» demi-réale, on eſt dans un embarras

» continuel pour le trafic des denrées, » telles que les fruits & les légumes. » Aujourd'hui, comme avant la con- » quête, les noix de cacao ſont la mon- » noie courante du marché aux herbes. » Il en faut ſoixante à quatre-vingt » pour une réale, ſuivant le prix du » cacao qui n'eſt jamais le même.

» On compte ici environ cent mille » habitans, dont la plus grande partie » eſt compoſée de noirs & de mulâtres. » Cette capitale l'emporte ſur la plu- » part des villes de l'Europe, par la » beauté du ſexe, comme par la magni- » ficence des édifices. Il eſt paſſé en » proverbe, qu'il y a quatre belles cho- » ſes à voir à Mexico : les habits, les » équipages, les rues & les femmes. » Les dernieres ſont ſi paſſionnées pour » les Européens, que, quelque pau- » vres qu'ils ſoient, elles les préferent » aux plus riches créoles ; & c'eſt ce qui » fait que ceux-ci ont tant d'averſion » pour les Eſpagnols.

» L'uſage des habitans eſt d'aller tous » les jours, vers les quatre heures du » ſoir, ſe promener, les uns à cheval, » les autres en voiture, dans un cours » magnifique, dont les arbres forment

» des allées impénétrables au ſoleil : » on y voit réguliérement plus de » mille carroſſes. Ceux des hommes » ſont ſuivis d'un grand nombre d'eſ- » claves noirs, en livrée d'or & d'ar- » gent, en bas de ſoie, avec des nœuds » de rubans à leurs ſouliers, & l'épée » au côté. Le Vice-Roi va ſouvent à » cette promenade ; ſon cortege n'a » pas moins d'éclat & de magnificence, » que celui du Roi d'Eſpagne. Les dames » ſont eſcortées d'une troupe d'In- » diennes, preſque toutes mulâtres, » vêtues d'étoffes de ſoie, & couvertes » de pierreries. Elles ont tant d'agré- » ment dans leurs manieres, & leur » ajuſtement eſt ſi engageant, que les » Eſpagnols les préferent à leurs pro- » pres femmes. La plupart ſont eſcla- » ves, où l'ont été, & ne doivent leur » liberté qu'à l'amour.

» Le canal de Xamaïca eſt encore » un endroit charmant ; on s'y pro- » mene également, ou ſur l'eau, ou » ſur ſes bords. Quantité de petites bar- » ques, remplies de muſiciens, font » entendre des concerts de voix & » d'inſtrumens. Les deux rives ſon cou- » vertes de petites maiſons, où l'on

» prend des rafraîchiſſemens. En géné-
» ral, le goût du faſte regne à Mexico
» dans toutes les conditions. Les car-
» roſſes y ſont beaucoup plus riches,
» que dans les principales Cours de
» l'Europe ; on n'épargne, pour les em-
» bellir, ni l'or, ni l'argent, ni les pier-
» reries, ni les étoffes les plus pré-
» cieuſes. On en compte plus de deux
» mille dans cette capitale. Tout ce qui
» eſt de fer ailleurs, eſt ici d'or & d'ar-
» gent. Rien n'eſt ſi commun, que de
» voir des roſes de diamants aux cha-
» peaux des gens de condition, & des
» cordons de perles à ceux des plus
» vils artiſans. Les Mexicains qui habi-
» tent la ville, ſont preſque tous ri-
» ches, parce qu'ils s'attachent au com-
» merce. Les principaux d'entr'eux ne
» ſont pas moins conſidérés, que les
» deſcendans de race Eſpagnole : les
» reſtes du ſang de Montezuma jouiſſent
» d'une penſion ſur la caiſſe royale, qui
» aide à les faire ſubſiſter avec hon-
» neur.

» Mais de tous les habitans de Me-
» xico, les plus révérés, & en même
» tems les plus opulens, ſont les eccléſ-
» iaſtiques. On prendra quelque idée

» de leurs richeſſes, par celles de l'ar-
» chevêque & du chapitre de la cathé-
» drale : leurs rentes annuelles ſont de
» trois cens mille piaſtres. J'ai déjà parlé
» de la métropole dont la conſtruction a
» coûté des ſommes immenſes. Le chœur
» eſt orné de quantité d'ouvrages de
» ſculpture en bois aromatiques, & de
» quatre autels qui forment les coins
» du quarré, indépendamment du
» grand, dont la magnificence eſt au-
» deſſus de toute expreſſion. Le ſiege
» archiépiſcopal a pour ſuffragans, les
» évêques de los Angeles, de Méchoa-
» can, de Guaxaca, de Guadalaxara,
» de Guatimala, d'Yucatan, de Nica-
» ragua, de Chiapa, d'Honduras, &
» de la Nouvelle Biſcaye. On fait mon-
» ter les revenus de ces évêchés à plus
» d'un million cinq cens mille pieces
» de huit ».

J'ajouterai à la deſcription du pere Lopez, quelques remarques particulieres ſur la ville de Mexico. Ses habitans, ainſi que dans le reſte de l'empire, ſont compoſés de toutes ſortes de peuples, de blancs, d'Indiens, & de negres. Les blancs ſont les Eſpagnols ou les

Créoles. Les premiers poſſedent la plupart des emplois, ou exercent le commerce, & ont le même caractere, les mêmes mœurs, que les Eſpagnols d'Europe. Ils ſont graves, ſpirituels, indolens, fiers & préſomptueux. Ils tirent vanité de leur origine; ce qui fait que les Créoles leur portent envie & les haïſſent. Ces derniers ont peu de courage, & ſont en général mous & efféminés. Nés dans un climat dont la chaleur les énerve, & vivant dans l'abondance de toutes choſes, ils s'adonnent à l'oiſiveté & aux plaiſirs. Plongés dans le luxe, ſans goût ni diſcernement, ils dépenſent leur bien par pure oſtentation, plus jaloux de l'apparence que de la réalité. Ils ſont très-modérés dans leur nourriture; mais par un effet de leur oiſiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que de galanteries & d'intrigues amoureuſes. Ils les ménagent dans le goût des anciens Eſpagnols, s'éfforçant de ſe rendre agréables au beau ſexe, par des actions & des propos extravagans, par une mauvaiſe muſique, des poéſies pitoyables, & de folles dépenſes. Les femmes ne ſe diſtinguent, ni par leur

ſageſſe, ni par leurs vertus domeſtiques. Elle gardent cependant les apparences, pour ſe conformer à l'étiquette, & ont aſſez de prudence pour ſupporter, ſans ſe plaindre, la contrainte où on les retient. Les Indiens ſont encore aujourd'hui, ce qu'ils étoient avant la conquête, humbles, ſoumis, craintifs, & dociles. On les traite en général avec beaucoup de dureté, quoiqu'ils ſoient plus civiliſés que dans les colonies des nations Européennes. Comme les negres qui ſont dans ce pays, y ont été tranſportés d'Afrique, ils ont le même caractere que ceux dont ils tirent leur origine. Ils ſont opiniâtres, groſſiers, ſans eſprit, endurcis à la fatigue, & très-propres à l'eſclavage.

La ville de Mexico eſt diviſée en dix-ſept paroiſſes; & le peuple y eſt fort attaché à la religion catholique. Les Indiens ne le cedent point aux Eſpagnols ſur cet article, ni ſur l'obſervation la plus ſcrupuleuſe de toutes les pratiques extérieures de piété. Les moines, qui jouent ici un ſi grand rôle, les entretiennent dans ces diſpoſitions, par le goût qu'ils leur inſpirent, &

qu'ils ont eux-mêmes pour les dévotions d'éclat. Ils aiment ſur-tout à ſe montrer dans les proceſſions ; & il n'y a pas de jour, que l'on ne ſoit témoin de quelques ſcenes ridicules, qui ne donnent pas une haute idée du fond de religion des habitans, au milieu de tant d'égliſes, de prêtres & de moines. Des gens maſqués font des culbutes devant le ſaint ſacrement, d'autres le moulinet ; on y porte des chats & des cochons emmaillottés, qui en miaulant & en grognant, compoſent, avec les voix humaines, un concert des plus groteſques. A la meſſe de minuit, on voit tout le monde, moines & laïques, danſer au ſon des inſtrumens, avec les geſtes & les grimaces ordinaires aux maſcarades du carnaval. Ceux-ci ſe déguiſent en anges, ceux-là en diables ; les uns & les autres ſe diſent des injures de crocheteurs, qu'ils accompagnent de coups de poings, juſqu'à ce que le parti le plus foible ait pris la fuite. Les freres de la Trinité, ceux de ſaint François & de ſaint Grégoire, portant chacun leurs images, avec quantité de cierges, arrivent à la cathédrale, & prennent querelle pour

la préſéance. Bientôt on en vient aux injures, des injures aux coups; & l'on ſe bat ſi vivement, qu'il y a des gens bleſſés qu'il faut emporter.

Au ſortir de cette proceſſion, j'allai viſiter la bibliotheque du college des carmes, la plus belle de l'Amérique, & qui contient environ quinze mille volumes. De-là je voulus voir, dans l'égliſe de ſaint François, le tombeau de Fernand Cortez, conquérant du Mexique, où ſes cendres furent apportées d'Eſpagne; je ne trouvai pas que ce monument fût digne d'un ſi grand homme. Son portrait eſt à la droite de l'autel, ſous un dais. Le terrein qu'occupe la maiſon profeſſe des jéſuites, contenoit autrefois un des palais de Montezuma; il ſervit longtems de demeure à Cortez & aux Eſpagnols. On y conſerve encore, m'a-t on dit, dans une petite partie de l'ancien édifice, la fenêtre où quelques-uns croient que ce prince fut tué d'un coup de pierre. On lit, dans l'égliſe de ſaint Dominique, l'épitaphe de Don Pierre Montezuma, fils de cet empereur: il y eſt qualifié de ſeigneur de la plus grande partie de la Nouvelle-Eſ-

pagne. On y voit les armes de cette maiſon, qui ſont une aigle regardant le ſoleil, & pluſieurs figures des Indes à l'entour.

Il y a eu des gentilshommes de ce nom, qui ont occupé la place de vice-roi du Mexique, la plus grande qui ſoit à la nomination du roi d'Eſpagne, & le plus riche gouvernement qu'il y ait au monde. Sa Majeſté donne annuellement à ceux qu'elle éleve à cette dignité, cent mille ducats à prendre ſur les revenus de la couronne. Leur adminiſtration dure ordinairement l'eſpace de cinq années; mais la plupart obtiennent, par les préſens qu'ils font au conſeil des Indes, que leur commiſſion ſoit continuée juſqu'à dix ans: & la part qu'ils peuvent prendre au commerce, leur donne la facilité d'acquérir d'immenſes richeſſes. Ils ont, dans leur dépendance, tous les gouvernemens particuliers des villes & des provinces; ils tirent des ſommes conſidérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans, ils produiſent plus de deux cens mille écus à ceux qui les exercent. On commence d'abord par

les plus petits ; & enſuite les profits caſuels & les épargnes mettent ceux qui les poſſedent, en état d'aſpirer à de plus importans. Auſſi la plupart de ces officiers, dévorés par une cupidité qu'inſpirent les poſtes lucratifs, & voulant profiter du tems, oppriment les peuples, fruſtrent la couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur ſuccedent, ſont dans les mêmes diſpoſitions ; perſonne ne ſe met en peine de faire des réglemens, perſuadé que ſon ſucceſſeur refuſera de s'y conformer, pour peu qu'ils ſoient contraires à ſes intérêts.

Il faut entendre Don Juan de Mendez, lorſque ſon zele s'enflamme à la vue de ces déſordres. « Comment vou-» lez-vous, dit-il, que cet état ſoit bien » gouverné ? Les Vice-Rois, d'intelli-» gence avec ces miniſtres ſubalternes, » épuiſent les Indiens par leurs exac-» tions, vendent la juſtice, & ferment » les yeux à toutes les loix. On voit » de toutes parts, une infinité de mi-» ſérables, que l'indigence réduit au » déſeſpoir, & qui font entendre inuti-» lement leurs plaintes. De cette mau-» vaiſe adminiſtration, il réſulte que

» les places importantes ſont mal mu-
» nies, preſque ſans ſoldats, ſans ar-
» mes & ſans magaſins. Les troupes
» n'ont point de paie réglée; leur reſ-
» ſource eſt de piller les Indiens. Jamais
» on ne les forme à l'exercice des ar-
» mes. A peine ſont elles vêtues; auſſi
» les prendroit-on moins pour des ſol-
» dats, que pour des mendians ou des
» voleurs. Les fortifications ſont abſo-
» lument négligées; parce que la Nou-
» velle Eſpagne n'a point d'ingénieurs.
» Elle n'eſt pas mieux fournie d'arti-
» ſans pour les ouvrages militaires, &
» pour les beſoins les plus communs.
» Le commerce même n'y conſiſte que
» dans l'art de tromper; parce qu'il n'y
» a point de regles bien établies; ou,
» s'il en reſte d'anciennes, elles ſont mé-
» priſées. Le quint de l'or & de l'argent,
» qui doit entrer dans les coffres de Sa
» Majeſté, eſt continuellement dimi-
» nué par la fraude; il ne revient pas
» au tréſor un quart de ſes droits. Les
» gouverneurs, leurs officiers & les né-
» gocians ſe prêtent la main, pour ſup-
» primer les ordonnances de la Cour,
» ou les faire tomber dans l'oubli.

» L'autorité royale étant mal ſoute-

» nue par les auteurs du déſordre, tous
» ces peuples, que nous regardons
» comme des eſclaves fort ſoumis, ſe-
» roient les premiers à conſpirer notre
» perte, ſi des troupes bien diſciplinées
» qu'on feroit entrer dans le pays, les
» excitoient à la révolte. Il ſuffiroit de
» leur fournir des armes, & de les trai-
» ter avec aſſez de douceur & de défin-
» téreſſement, pour leur ôter la pré-
» vention, qu'on n'en veut qu'à leurs
» richeſſes. L'impatience de voir finir
» leur eſclavage, eſt devenue ſi vive,
» que tous les jours il en paſſe un grand
» nombre dans des montagnes inacceſ-
» ſibles; d'où ils ne ſortent, que pour
» maſſacrer les voyageurs. Il eſt donc
» clair, que dans cette grande étendue
» de pays, qui reconnoît la domination
» eſpagnole, cette couronne n'a de vé-
» ritables ſujets, que ceux qu'elle y
» envoie d'Europe, pour retenir les
» autres ſous le joug. Une autorité ſi
» foible diminuant tous les jours, il ne
» ſeroit pas ſurprenant qu'elle fût bien-
» tôt anéantie, par des révolutions dont
« les cauſes augmentent ſans ceſſe, &
» dont il eſt impoſſible que le tems n'a-
» mene pas l'occaſion ».

Le gouvernement civil de l'empire du Mexique, eſt adminiſtré par trois tribunaux, auxquels on donne le nom d'Audiences royales. Ils ſont formés d'un certain nombre de juges, partagés en différentes chambres, à peu-près comme nos Parlemens. Le Vice-Roi eſt à la tête de la premiere, & y préſide lorſqu'il lui plaît. Son autorité n'eſt cependant pas ſi abſolue, que le conſeil n'ait le pouvoir de s'oppoſer à tout ce qui bleſſe les loix & le bien pubic; mais tous les membres qui compoſent ce tribunal, ayant un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'uſent de leur puiſſance, que pour juger, avec lui, les cauſes civiles & criminelles. Les trois Audiences, ſavoir celle de Mexico, de Guadalaxara & de Guatimala, qui gouvernent tout le Mexique, contiennent enſemble vingt-deux provinces, qui reconnoiſſent toutes l'autorité d'un ſeul Vice-Roi.

Je ſuis, &c.

*A Mexico, ce 30 mars 1750.*

## LETTRE CXXII.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

DES ordres de la Cour d'Eſpagne ayant appellé Don Juan de Mendez à Panama, nous partîmes de Mexico, avec le même cortege, & par les mêmes voitures qu'en y arrivant. Notre premiere marche nous conduiſit à la petite ville d'Atlizco, ſituée dans une vallée de ſept lieues de tour, qui porte le même nom. Elle eſt ſi fertile en froment, que la capitale & pluſieurs villes voiſines en tirent leur ſubſiſtance : on y voit quantité de riches bourgs Eſpagnols & Indiens. De-là nous entrâmes dans la vallée de Saint-Paul, qui, ſans être auſſi grande que la précédente, eſt cependant beaucoup plus riche, parce qu'on y recueille chaque année une double moiſſon de froment. On le ſeme, la premiere fois, dans la ſaiſon ordinaire des pluies ; la ſeconde en été, après la premiere récolte. Les pluies ceſſant alors, on emploie, pour arro-

ſer les terres, l'eau des ruiſſeaux qui tombent des montagnes, & qu'on a trouvé l'art de conduire où l'on veut, par de petits canaux. Les habitans de cette heureuſe vallée ſont ſi opulens, qu'un d'entre eux, chez lequel nous couchâmes, nous ſervit en vaiſſelle d'argent, nous logea dans des chambres parfumées, & nous fit donner un concert par ſes filles, qui ſavent parfaitement la muſique.

De-là, juſqu'aux montagnes de Miſteque, nous trouvâmes la même fertilité dans les campagnes, & chez les fermiers, la même quantité de beſtiaux, la même aiſance. On y fait la plus belle ſoie du pays; on y recueille le meilleur miel. Le principal commerce conſiſte en ſucre, en coton, en cochenille, en fruits de pluſieurs eſpeces, & ſur-tout en cuirs, qui paſſent pour excellens, & ſont une des marchandiſes qui ſe tranſportent le plus en Eſpagne.

« Dans cette province, nous dit le » Confeſſeur, on ne voyoit autrefois » aucun temple public : chaque maiſon » avoit ſon dieu & ſon oratoire. Les » monaſteres y étoient nombreux; & c'é» toit d'eux, comme des ſources de la

» religion, que chaque famille rece-
» voit la divinité qu'elle devoit adorer.
» La loi des ſucceſſions étoit en faveur
» des aînés ; mais elle les obligeoit d'en-
» trer dans un monaſtere, & d'y porter
» l'habit religieux pendant un an ; les
» fils des Caciques même n'en étoient
» pas diſpenſés. Le jour choiſi pour s'y
» rendre, les principaux habitans ve-
» noient les prendre en proceſſion, au
» bruit des inſtrumens. En approchant
» du couvent, les prêtres les dépouil-
» loient de leurs habits, & les revê-
» toient de haillons. On leur frottoit le
» corps de certaines herbes ; c'étoit
» comme le ſceau de leur conſécration.
» Pendant cette année de pénitence &
» de ſolitude, ils étoient formés à l'abſ-
» tinençe, ſoumis à toutes ſortes de
» travaux, & châtiés rigoureuſement
» pour les moindres fautes. Au bout de
» l'an, on venoit les chercher avec la
» même pompe qu'en y entrant. Qua-
» tre jeunes filles les lavoient d'une eau
» parfumée, & ne laiſſoient, ſur leur
» corps, aucune trace de mal-propreté
» ni de ſouillures monacales. Ceux qui
» attendoient la mort de leur pere, pour
» commencer leur épreuve, n'y étoient

» pas moins obligés, avant que de re-
» cueillir leur ſucceſſion.

» Dans la même province, ajouta le
» pere Acuença, lorſqu'un Cacique
» étoit attaqué d'une maladie mortelle,
» tous les monaſteres de ſon domaine
» faiſoient des ſacrifices, des péleri-
» nages, & des vœux pour ſa guériſon.
» Les fêtes étoient magnifiques après
» ſon rétabliſſement; & s'il mouroit, on
» continuoit à lui parler comme de ſon
» vivant; dans l'intervalle, on mettoit
» devant ſa porte, un eſclave vêtu de
» tous les ornemens de ſa dignité, pour
» recevoir les honneurs dus à ſon rang.
» Quatre prêtres enlevoient le cadavre
» vers le millieu de la nuit, & alloient
» l'enterrer dans un bois, ou dans quel-
» que cave que le défunt avoit déſignée.
» A leur retour, l'eſclave qui repréſen-
» toit le mort, étoit étouffé. On l'enſe-
» veliſſoit avec un maſque ſur le viſage,
» & le manteau du Cacique dont il
» avoit joué le perſonnage. On l'enter-
» roit dans cet état, avec ceux qui s'é-
» toient acquittés avant lui du même
» rôle. On appelloit cette ſépulture,
» le tombeau des eſclaves couronnés,
» ſans doute pour ſignifier que la mort

» rend tous les hommes égaux, & qu'a-
» près la vie, il eſt indifférent d'avoir
» été ou ſur le trône ou dans les fers ».

Ayant quitté les montagnes de Miſteque, nous découvrîmes celles des Quelenes, qu'il nous fallut traverſer pour arriver à Chiapa. On nous avertit qu'elles étoient dangereuſes, par leur extrême élévation. Les voyageurs y ſont expoſés à des coups de vents ſi furieux, que les hommes & les chevaux courent riſque d'être renverſés de cette hauteur, & de périr dans les précipices. Rien n'eſt cependant plus agréable que le pays qui eſt bordé par ces montagnes; comme ſi le ciel avoit voulu raſſembler à l'entrée de ce paſſage terrible, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les beſtiaux y ſont en ſi grand nombre, qu'une ſeule ferme Indienne nourrit, dit-on, trois ou quatre mille bœufs. La volaille & le gibier n'y ſont pas moins abondans; & il n'y a point de pays où le poiſſon ſoit meilleur & plus commun. Les ruiſſeaux qui deſcendent des hauteurs, apportent une eau délicieuſe, & dont il eſt facile aux habitans d'arroſer leurs jardins, qui produiſent toutes ſortes d'herbes & de lé-

gumes. Les orangers, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y préſentent de toutes parts; & leurs arbres fourniſſent aſſez d'ombre, pour faire ſupporter aiſément la grande chaleur du climat; je me ſouviens même d'y avoir éprouvé une fraîcheur, qui me rappella cette fameuſe réponſe, que fit à l'empereur Charles-Quint un Eſpagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui demanda combien de tems il y avoit entre l'été & l'hiver dans la Nouvelle Eſpagne ? « Autant, » Sire, lui répondit le voyageur, qu'il » en faut pour paſſer du ſoleil à l'om- » bre ».

L'air étoit ſi tranquille, quand nous fûmes au pied des montagnes, que nous y prîmes confiance, & nous déterminâmes à les paſſer. On nous donna des guides; & nous partîmes bien montés, avec une proviſion de vivres, qui devoit ſuffire pour plus d'un jour. Nous marchâmes avec aſſez d'agrément pendant les premieres heures; mais nous n'eûmes pas fait cinq ou ſix lieues, que nous entendîmes ſouffler le vent, qui devenoit plus impétueux, à meſure que nous avancions. Bientôt il

il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains, ſi nous devions retourner ſur nos pas, ou nous arrêter; mais nos guides animerent notre courage, en nous aſſurant que nous allions bientôt nous trouver auprès d'une fontaine, où l'on avoit dreſſé une loge ſous des arbres pour les voyageurs.

Nous y arrivâmes en effet; mais le vent, dont la violence ne faiſoit qu'augmenter, redoubla tellement notre crainte, que nous prîmes le parti de paſſer la nuit dans cet endroit. On ne s'endormit, qu'après avoir abſolument réſolu de mépriſer toutes les difficultés, ſi le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il ſe trouva le même que la veille; alors, vivement excités par le deſir de continuer notre chemin, nous montâmes ſur nos mulets, pour nous avancer vers le ſommet de la montagne. Nous marchâmes aſſez long-tems, avec le ſeul embarras de réſiſter au vent; mais ce fut principalement ſur la cime, que nous reconnûmes toute la grandeur du péril. Nous regrettâmes la loge & la fontaine; car cette terrible hauteur, ſans arbres, & ſans pierres qui puiſſent ſervir d'abri, eſt ſi raſe & ſi étroite,

que la tête tourne en y arrivant. D'un côté, on découvre la vaſte mer du ſud, ſi fort au-deſſous de ſoi, que la vue en eſt éblouie; de l'autre, on n'apperçoit que des pointes de rochers, & des précipices d'une immenſe profondeur. Entre deux ſpectacles ſi effrayans, le ſentier n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toiſe de largeur. Nous laiſſâmes à nos guides la conduite de nos mulets; & nous courbant ſur les pieds & ſur les mains, ſans oſer jetter un regard ni à droite ni à gauche, nous paſſâmes auſſi vîte qu'il nous fut poſſible, ſur la trace des bêtes qui nous devançoient. Nous fîmes ainſi plus de deux cens pas, craignant toujours qu'un coup de vent ne nous jettât dans les abîmes, dont cette affreuſe route eſt environnée. Heureuſement nous retrouvâmes bientôt de nouveaux arbres dans un chemin un peu plus large, qui nous permirent de nous relever; & avant la fin du jour, nous gagnâmes le bas de la montagne, où commence le pays de Chiapa.

Cette province a deux villes principales, auxquelles elle donne ſon nom, ou dont elle tire le ſien. Quoique dans

l'opinion des Eſpagnols, elle ſoit une des plus pauvres du Mexique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines riches, elle l'emporte néanmoins ſur beaucoup d'autres, par la grandeur de ſes villes, & l'avantage de ſa ſituation. J'étois comme au centre des belles régions qui bordent les deux mers du Nord & du Sud. Une vallée, de quinze lieues de long, ſur quatre de large, arroſée d'une grande riviere, & couverte de villes, de bourgs, de villages, rend ce canton très peuplé. Une prodigieuſe quantité de beſtiaux, & de poiſſons, le maïs qu'on y cultive, le coton qui en eſt la marchandiſe principale, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac, & le ſucre, y mettent tous les habitans dans l'aiſance : il eſt vrai que l'argent y eſt moins commun, que dans les provinces de Mexico & de Guaxaca, & que cette même riviere, qui répand la fertilité ſur ſes bords, eſt remplie de crocodiles, dont les dents ſont meurtrieres pour les enfans & le jeune bétail. On dit que les chiens qui veulent paſſer l'eau, ſachant, par un inſtinct naturel, que ces monſtres ſont avides de leur chair, commencent par

aboyer dans un endroit, afin de les y attirer, & vont promptement traverſer la riviere dans un autre.

Des deux villes de Chiapa, l'une n'eſt preſque habitée que par des Eſpagnols, l'autre par des Indiens. La premiere contient quatre ou cinq cens familles & trois couvens, qui ſont les maiſons du pays où il y a le plus de joie; & les gentilshommes du lieu paſſent pour les plus grands fanfarons du Mexique : ils ſe prétendent tous deſcendans de quelques ducs d'Eſpagne, ou des anciens conquérans, & portent les noms magnifiques de Cortez, de Vélaſco, de Toléde, de Mendoze, &c; ce qui n'empêche pas qu'ils ne vivent très-pauvrement, & ne s'occupent qu'à élever des beſtiaux. Les uns vous demandent avec dédain, ſi le ſoleil & la lune ſont de la même grandeur à Londres qu'à Chiapa, les autres, ſi les Angloiſes portent leurs enfans auſſi long-tems que les Eſpagnoles. L'évêque & le gouverneur de la province y font leur réſidence. Le premier a huit mille ducats de revenu; la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir, chaque année, dans les bourgs & les

villages, où il donne la confirmation aux enfans.

L'autre ville de Chiapa, habitée par les Indiens, eſt une des plus grandes qu'ils aient dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles; & les rois d'Eſpagne l'ont diſtinguée par divers privileges : mais quoiqu'elle ait, en particulier, celui de ſe régir elle-même, elle dépend toujours du gouverneur de la province, qui nomme à ſon gré les officiers parmi les naturels du pays, & doit veiller ſur leur conduite. C'eſt la ville où l'on trouve le plus de nobleſſe Indienne; & comme elle eſt ſituée ſur le bord d'une grande riviere, c'eſt un théâtre continuel, où les habitans exercent leur adreſſe & leur courage : ils font des flottes de bateaux pour ſe livrer des combats : ils s'attaquent & ſe défendent avec une habileté incroyable. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à dreſſer un camp, à la muſique, à la danſe, & à tous les exercices du corps. Ils bâtiſſent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles peintes, & en font le ſiége. Peut-être les Eſpagnols

ſe repentiront-ils un jour de leur avoir inſpiré des goûts qui pourroient devenir funeſtes à cette province. Enfin, ils ont un théâtre & des comédies qui ſont leur amuſement ordinaire. Ils n'épargnent point la dépenſe pour ſe procurer des ſpectateurs, & en attirer des bourgs voiſins, ſur-tout les jours de fête, où ils aiment à les régaler. Ils ſont riches par le commerce & l'induſtrie avec laquelle ils cultivent les arts; & ils ne manquent d'aucune des commodités de la vie.

Les moines tiennent ici le premier rang, comme dans preſque toutes les villes du Mexique; les Indiens ont pour eux la même vénération, qu'avoient autrefois leurs ancêtres pour les miniſtres de leurs dieux; en quoi ce peuple n'a pas eu beaucoup de peine à ſe conformer au goût & au génie eſpagnol. Dans ce grand nombre de religieux qui ſe ſont formé des établiſſemens à Chiapa, ceux de ſaint Dominique l'emportent par leur opulence. Ils ont, à quelques lieues de la ville, des fermes à ſucre, où ils emploient plus de cinq cens eſclaves.

Au Nord & Nord-Eſt de Chiapa, ſont les provinces de Tabaſco & d'Yu-

catan. Nous viſitâmes l'une & l'autre, le Docteur & moi, tandis que Dona Elvire ſe remettoit des fatigues de la montagne, & que ſon amant & le Confeſſeur lui tenoient compagnie. Vous n'exigez pas un détail circonſtancié de ces deux voyages, dont le premier eſt peu intéreſſant. La ville de Tabaſco, qui donne ſon nom à la province, n'a de remarquable, que d'avoir été, comme je l'ai dit, la premiere conquête des Eſpagnols, qui, pour cette raiſon, la nommoient alors *Notre-Dame de la Victoire*. Comme il y pleut neuf mois de l'année, le pays eſt humide, & néanmoins très-fertile. Il eſt arroſé par la riviere de Tabaſco, qui, avec celle de Saint-Pierre & de Saint-Paul, forme une iſle de plus de trente lieues de circuit.

La province d'Yucatan avoit été découverte par Hernand de Cordoue, avant l'arrivée de Cortez dans la Nouvelle-Eſpagne. Sa capitale, nommée Mérida, réſidence du Gouverneur & de l'évêque, eſt habitée par un mêlange d'Eſpagnols, d'Indiens & de Mulâtres. Les autres villes ſont Campêche, Valladolid, & Simancas. La

première eſt ſituée ſur le golphe du Mexique, au milieu d'une baie dont elle a pris le nom. Son port qui eſt le ſeul de cette côte, eſt renommé par le trafic qu'on y fait du bois d'Inde ou de Campêche, ainſi appellé de l'endroit où il croît: car il ne s'en trouve qu'à dix ou douze lieues de là, comme on dit le café de Moca, quoiqu'à Moca il n'y ait de café, que celui qu'on y apporte, & dont il ſe fait un grand commerce.

Lorſque les Anglois ſe furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencerent à croiſer dans le golphe de Campêche, ils y virent pluſieurs barques chargées de ce bois; mais n'en connoiſſant point encore le prix, ils ſe contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des bateaux. Un de leurs capitaines ayant enlevé un gros vaiſſeau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduiſit en Angleterre, dans le ſeul deſſein de l'armer en courſe. Contre ſon attente, il vendit fort cher ce bois précieux, dont il faiſoit d'abord ſi peu de cas, qu'on n'avoit pas ceſſé d'en brûler pendant tout le voyage. Les Jamaïquains découvrirent bientôt le lieu où il croiſſoit; & lorſqu'ils ne faiſoient aucune

entrepriſe ſur mer, ils alloient à la riviere de Champeton, dans la certitude d'en trouver toujours de grandes piles, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique ſe ſoutint juſqu'à ce que les Eſpagnols y miſſent une garde. Mais les Anglois n'ignorant plus la valeur de cette marchandiſe, viſiterent les autres côtes du pays, & en firent de très-amples récoltes.

Ce bois, qu'on emploie en teinture pour les couleurs noires, griſes & violettes, ſe tire d'un grand arbre, dont les feuilles ſont aromatiques, & ont quelque reſſemblance avec celles du laurier ordinaire. Miſes dans les ſauces, elles leur donnent un goût ſemblable à celui de pluſieurs épices. Les fruits ſont de la groſſeur d'un pois, & renferment des graines odorantes, d'un goût piquant, propre à aſſaiſonner les ragoûts. Le bois eſt dur, compacte, d'un brun maron, tirant quelquefois ſur le noir ou ſur le violet. On en fait des meubles précieux, d'un très-beau poli, & qui jamais ne ſe corrompent. Il ſert aux luthiers à faire des archets qui ont le coup d'œil de l'écaille; mais

on l'emploie plus communément dans la teinture : il donne aux étoffes noires cette douceur, ce velouté qui fait le principal mérite de celles de Sedan.

On voit, près de la mer, un grand étang salé, appartenant à la ville de Campêche, qui fournit beaucoup de sel. Dans le tems qu'il se grêne, c'est-à-dire, aux mois de mai & de juin, les habitans s'assemblent sur les bords de l'étang, le ramassent en monceaux, le couvrent d'herbes seches, & y mettent le feu. La superficie brûlée forme une croûte si dure, qu'elle garantit ces grandes masses de l'humidité.

Les pluies, qui commencent alors, causent un déluge d'eau, qui fait déborder toutes les rivieres; les prés en sont couverts; & l'inondation reste dans cet état, jusqu'à l'arrivée des vents du nord, c'est-à-dire, au mois d'octobre. Ils soufflent vers la terre avec une si grande violence, que tant qu'ils regnent, ils troublent le cours des marées, & arrêtent celui des rivieres. Leur impétuosité croît encore aux mois de décembre & de janvier; mais ensuite elle diminue, & les eaux s'écoulent dans les lieux bas. Vers le milieu de février,

tout redevient ſec; & dès le mois de mars, on trouveroit à peine de l'eau pour boire dans ces mêmes prairies, qui paroiſſoient une mer ſix ſemaines auparavant. Quand elle manque abſolument, les habitans ſe retirent dans les bois, pour ſe rafraîchir de celle qui s'amaſſe dans les feuilles d'une eſpece de pin. Ces feuilles, longues de dix à douze pouces, & très-épaiſſes, ſont ſi ſerrées entre elles, & ſi droites, qu'elles retiennent l'eau des pluies lorſqu'elle tombe, & en renferment près d'une pinte. Il ſuffit d'y enfoncer un couteau par le bas, pour la faire ſortir; & un ſeul arbre peut abreuver juſqu'à cent Indiens pendant pluſieurs jours.

Dans les environs de Campêche, il eſt une eſpece de corneilles carnaſſieres, de la groſſeur de nos corbeaux, qui ont la tête ſans plumes, & le cou ſi rouge & ſi chauve, qu'on les prendroit pour des coqs-d'inde. Ces oiſeaux vont par troupes; & il y en a toujours un qui eſt tout blanc; on le regarde comme le roi; & l'on a obſervé que lorſqu'ils s'aſſemblent auprès d'une carcaſſe, c'eſt lui qui commence la curée, ſans qu'aucun d'eux oſe y toucher. Des

qu'il eſt raſſaſié, & que les autres lui voient prendre ſon vol, ils fondent tous enſemble ſur la proie. Comme les coupeurs de bois de Campêche ne vivent preſque que de vaches ſauvages, dont ils laiſſent à l'abandon une partie de la chair avec les inteſtins, les Eſpagnols défendent aux habitans, ſous de groſſes peines, de tuer ces oiſeaux, qui garantiſſent l'air de l'infection de ces charognes.

De retour à Chiapa, nous trouvâmes Dona Elvire bien remiſe de ſes fatigues, & Don Juan prêt à partir pour Guatimala. Avant que d'y arriver, nous traverſâmes les montagnes de Cuchumatlanes. Un mulet, un lit enfermé dans une malle, un Indien qui porte la proviſion de chocolat, avec les uſtenſiles pour le faire; trois autres Indiens, dont l'emploi eſt de faciliter le paſſage, & d'écarter les dangers: tels ſont les ſecours que ſe procurent les voyageurs. Les naturels du pays marquent le plus grand empreſſement à les ſervir. Ils nous fourniſſoient gratuitement des vivres, ſuivant l'uſage établi dans la Nouvelle Eſpagne. Je vous ai dit que les officiers royaux tiennent compte de cette dépenſe.

Au milieu de ces montagnes, eſt un village nommé Chiantla, qui appartient aux religieux de la Merci : ils y ont un monaſtere qui auroit peine à ſubſiſter dans un lieu ſi pauvre, ſans une image, à laquelle ils attribuent des vertus miraculeuſes, & qui leur attire ſans ceſſe un nombre infini de pélerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils y ont bâti un couvent ſomptueux, & une égliſe magnifique. L'image qui fait le fonds de leur revenu, eſt couronnée d'or & de pierres précieuſes : douze lampes d'argent pendent devant l'autel : les chandeliers, les croix, les encenſoirs & les autres ornemens de même métal, font de ce monaſtere un grand tréſor caché dans les montagnes. Les moines ne nous entretinrent que des miracles de leur Sainte : vous ne pourriez jamais ni compter ni croire toutes les eſpeces de maux qu'elle a guéris.

Au bas du mont, nous trouvâmes un autre couvent, dont tous les religieux, ainſi que les habitans des environs, avoient une loupe qui leur tomboit du menton. Celle du prieur étoit ſi grande, que, lui deſcendant juſqu'à la ceinture,

il ne pouvoit remuer la tête pour regarder le ciel. Cette incommodité vient de l'eau de la riviere, la ſeule cependant qu'on puiſſe boire dans le pays.

L'audience de Guatimala comprend plus de provinces que celle de Mexico. Nous en traverſâmes une partie; mais nous ne nous arrêtames que dans la capitale. C'eſt une des villes les plus conſidérables de l'Amérique: les Eſpagnols la bâtirent d'abord à une lieue de l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui. La vallée où elle eſt ſituée, eſt environnée de hautes montagnes. Celles qui s'en approchent le plus, portent le nom de volcans, & ſont à-peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la ville. Quoiqu'appellées de même, elles ſont cependant très différentes: l'une jette du feu effectivement, & ne préſente qu'un aſpect ſec & aride: l'autre au contraire offre un point de vue agréable, par la verdure dont elle eſt couverte. Autour de la premiere, ce ne ſont que cendres & pierres calcinées; nuit & jour on entend le bruit d'une eſpece de tonnerre, que les habitans attribuent aux métaux qui ſe fon-

dent dans cette affreuſe caverne. On en voit ſortir des flammes, avec des torrens de ſoufre, qui brûlent continuellement, & rempliſſent l'air d'une mortelle infection. Ainſi Guatimala eſt placé, ſuivant le proverbe du pays, entre le paradis & l'enfer. Quand cette bouche infernale vient à s'ouvrir, elle menace d'engloutir la ville; il en ſort des cendres ardentes & une nuée de pierres, qui la ruineroient totalement, ſi l'action du feu les portoit vers les édifices; mais elle tombent à côté, dans un fond, où ceux qui les voient ſont toujours étonnés, que la ſeule impétuoſité des flammes ait pu tranſporter ces maſſes énormes, que vingt mulets n'ont pas la force de remuer.

Sur le mont oppoſé, on voit des champs ſemés de bled-d'inde, des parterres émaillés de fleurs, des vergers remplis de fruits, & quantité de petits villages, qui en occupent les pentes & le ſommet. Les Eſpagnols lui donnent le nom de volcan d'eau, parce qu'il en ſort pluſieurs ruiſſeaux, qui, du côté de la campagne, forment un lac, & produiſent, du côté de la ville, une infinité de petites fontaines, & une

riviere enfin qui arroſe la vallée. Si on en croit les Eſpagnols, cette riviere n'exiſtoit point du tems de la conquête; & il ſe conſerve parmi eux une tradition, qui montre juſqu'où va leur crédulité. Ils diſent qu'une dame (ils la nomment Marie de Caſtille) ayant perdu ſon mari à la guerre, & vu mourir tous ſes enfans dans la même année, ſe livra à des blaſphêmes horribles contre la Providence. A peine eut-elle fini ſes imprécations, qu'un torrent d'eau, ſorti de la montagne, l'emporta elle & ſa maiſon, & forma cette riviere. La vieille ville fut dès-lors abandonnée; & ſes habitans allerent s'établir dans le lieu où eſt préſentement la nouvelle, qui a auſſi le nom de S. Jacques. Elle n'eſt éloignée de l'ancienne, que par la rue de S. Dominique, la plus belle de la ville, celle où il y a le plus de riches boutiques & de beaux édifices. Il s'y tient tous les jours un marché, où rien ne manque pour les agrémens, les commodités & les beſoins de la vie.

On compte, dans Guatimala, plus de ſix mille familles, dont pluſieurs ſont riches de quatre ou cinq millions;

ce qui y rend le commerce très-floriſant. La cour de l'Audience Royale, qui réſide dans cette capitale, eſt compoſée du gouverneur, de deux préſidens, de ſix conſeillers & d'un procureur général. Quoique le premier n'ait pas, comme celui de Mexico, le titre de Vice-Roi, ſon pouvoir n'eſt ni moins grand, ni moins abſolu; & il a les mêmes moyens de s'enrichir, ainſi que tous les autres officiers de ce même tribunal. La cathédrale eſt la ſeule paroiſſe de la ville; & ſon égliſe fait le principal ornement de la grande place. Les dominiquains, les cordeliers, les auguſtins, les peres de la Merci y ont des couvens d'une magnificence extraordinaire, & des communautés très-nombreuſes; le revenu annuel des jacobins eſt de cent mille écus: les richeſſes de leur égliſe en or, en argent, en pierreries, ſont eſtimées pluſieurs millions. Les jéſuites ont ici un college; & il y a deux monaſteres de filles, dans l'un deſquels on compte juſqu'à mille perſonnes, tant en religieuſes, que penſionnaires, domeſtiques, eſclaves, &c. Philippe IV, roi d'Eſpagne, a fondé une univerſité, qui dépend principale-

ment des jacobins ; mais ici, comme dans la capitale du Mexique, les richeſſes & le goût du luxe font régner le vice dans toutes les conditions, ſans diſtinction de religieux, de prêtres ou de laïques.

A ſix lieues de cette ville, eſt une vallée agréable dont l'abondance ſe répand dans tous les lieux des environs. Ce qui la diſtingue particuliérement, eſt une ſorte de terre, dont on fait de la vaiſſelle, & que les femmes créoles mangent à pleines mains, dans la vue de paroître plus blanches ; mais elles ne parviennent qu'à ſe rendre plus pâles. Parmi les bourgades qui peuplent cette riche vallée, il en eſt une, nommée Pétapa, qui, de pere en fils, eſt régie par une famille qu'on croit deſcendre des anciens rois de cette contrée. Entre autres privileges, le Gouverneur a celui de nommer, chaque jour, un certain nombre d'Indiens, pour le ſervir à table, & fournir les proviſions de ſa maiſon : mais ſon pouvoir eſt limité par un moine Eſpagnol, dont il eſt obligé de prendre l'avis & le conſentement dans tout ce qui concerne l'adminiſtra-

tion. Ce religieux eſt un jacobin, qui vit avec la magnificence d'un prélat, & demeure dans un couvent de ſon ordre, dont l'autorité s'étend ſur tous les villages de la vallée. Ici, comme dans tous les lieux où les naturels du pays forment le plus grand nombre des habitans, les ſtatues & les images des ſaints ſont vêtues à l'Indienne: dans ceux au contraire où dominent les Eſpagnols, on les habille comme en Europe.

L'ancienne province d'Atlacan, qui touchoit à celle de Guatimala, étoit gouvernée par trois Caciques: l'un tenoit le premier rang, & les deux autres le reconnoiſſoient comme leur chef commun. Quand le premier venoit à mourir, le ſecond prenoit ſa place, le troiſieme celle du ſecond; & le fils du premier, ſi la nation l'en jugeoit digne, étoit nommé à celle du troiſieme: ainſi nul d'entre eux ne ſuccédoit à ſon pere; & c'étoit toujours le plus digne, qui étoit appellé à la ſucceſſion. La diſtinction de ces trois Caciques n'étoit marquée que par celle de leurs ſieges: le premier avoit au ſien trois tapis de plumes pour doſſier; le ſecond en avoit

deux, le troiſieme un ſeulement.

Soconuſco, autre province de l'Audience de Guatimala, n'offre rien de remarquable. Quoique celle de Verapaz tire ſon nom de la facilité avec laquelle elle s'eſt ſoumiſe aux Eſpagnols, il reſte cependant encore, ainſi que dans l'Yucatan, un grand nombre de barbares qu'on n'a pu ſubjuguer. Honduras & Nicaragua ſont deux autres provinces de la même audience, qu'il nous a fallu traverſer, pour nous rendre dans celle de Coſtaricca, & delà à Veragua, près de l'iſthme de Panama. Le premier de ces quatre pays étoit autrefois très-peuplé; mais le fer des Caſtillans, le travail des mines, & les rigueurs de l'eſclavage ont fait périr les trois quarts de ſes habitans; le reſte s'eſt ſauvé dans des bois & des rochers inacceſſibles. Cependant les Eſpagnols ont bâti pluſieurs villes dans cette vaſte région, dont Valladolid eſt la capitale, la réſidence du Gouverneur, & le ſiege de l'Evêque.

A l'extrêmité de cette province, près du cap nommé Gratias-à-Dios, eſt la célebre nation des Moſquites, qui ont toujours réſiſté à la domination

Eſpagnole. « Ce ſont les amis & les al-
» liés des François & des Anglois, me
» dit le pere Acuença; & cette alliance
» vient de ce qu'un aventurier de vo-
» tre pays leur ayant offert quelques
» préſents, il en reçut des fruits &
» d'autres proviſions en échange. Etant
» prêt à partir, il enleva deux de ces
» Indiens, les traita avec honnêteté,
» & leur apprit votre langue. Deux ans
» après, il les reconduiſit lui même
» dans leur patrie; & ils y rendirent
» un ſi bon témoignage de votre nation,
» que ces peuples vous prirent dans la
» plus grande amitié, ſur-tout lorſqu'ils
» ſçurent que vous étiez ennemis des
» Eſpagnols. Les Moſquites alors re-
» doublerent de careſſes envers les Fran-
» çois; & la confiance s'établit de part
» & d'autre, juſqu'à vivre dans une
» ſorte d'intimité. On parvint à s'en-
» tendre par l'uſage commun des deux
» langues. Les avanturiers demanderent
» des femmes du pays, qui leur furent
» accordées; & ils ne partoient plus ſans
» quelques Indiens qui les accompa-
» gnoient volontairement, & leur
» étoient très-utiles pour la péche. Ils
» les firent connoître aux Anglois, avec

deux, le troiſieme un ſeulement.

Soconuſco, autre province de l'Audience de Guatimala, n'offre rien de remarquable. Quoique celle de Verapaz tire ſon nom de la facilité avec laquelle elle s'eſt ſoumiſe aux Eſpagnols, il reſte cependant encore, ainſi que dans l'Yucatan, un grand nombre de barbares qu'on n'a pu ſubjuguer. Honduras & Nicaragua ſont deux autres provinces de la même audience, qu'il nous a fallu traverſer, pour nous rendre dans celle de Coſtaricca, & delà à Veragua, près de l'iſthme de Panama. Le premier de ces quatre pays étoit autrefois très-peuplé; mais le fer des Caſtillans, le travail des mines, & les rigueurs de l'eſclavage ont fait périr les trois quarts de ſes habitans; le reſte s'eſt ſauvé dans des bois & des rochers inacceſſibles. Cependant les Eſpagnols ont bâti pluſieurs villes dans cette vaſte région, dont Valladolid eſt la capitale, la réſidence du Gouverneur, & le ſiege de l'Evêque.

A l'extrémité de cette province, près du cap nommé Gratias-à-Dios, eſt la célebre nation des Moſquites, qui ont toujours réſiſté à la domination

Eſpagnole. « Ce ſont les amis & les al-
» liés des François & des Anglois, me
» dit le pere Acuença; & cette alliance
» vient de ce qu'un aventurier de vo-
» tre pays leur ayant offert quelques
» préſents, il en reçut des fruits &
» d'autres proviſions en échange. Etant
» prêt à partir, il enleva deux de ces
» Indiens, les traita avec honnêteté,
» & leur apprit votre langue. Deux ans
» après, il les reconduiſit lui même
» dans leur patrie; & ils y rendirent
» un ſi bon témoignage de votre nation,
» que ces peuples vous prirent dans la
» plus grande amitié, ſur-tout lorſqu'ils
» ſçurent que vous étiez ennemis des
» Eſpagnols. Les Moſquites alors re-
» doublerent de careſſes envers les Fran-
» çois; & la confiance s'établit de part
» & d'autre, juſqu'à vivre dans une
» ſorte d'intimité. On parvint à s'en-
» tendre par l'uſage commun des deux
» langues. Les avanturiers demanderent
» des femmes du pays, qui leur furent
» accordées; & ils ne partoient plus ſans
» quelques Indiens qui les accompa-
» gnoient volontairement, & leur
» étoient très-utiles pour la pêche. Ils
» les firent connoître aux Anglois, avec

» pour l'empêcher de fuir, que pour » fournir à ſes beſoins, & lui rendre » un continuel hommage. Il occupoit la » partie la plus honorable du temple; » & s'il lui prenoit envie de ſortir, il » étoit toujours précédé, accompagné » & ſuivi d'un nombre de courtiſans » & d'adorateurs. Il portoit un inſtru- » ment, qu'il touchoit par intervalle, » pour avertir le peuple de ſon paſſage. » A ce bruit, les femmes ſortoient avec » leurs enfans, les lui préſentoient pour » les bénir; & à l'entrée de la nuit, » on l'enfermoit dans un lieu, dont la » ſituation répondoit de ſa perſonne, » autant que la vigilance de ſes gardes. » On donnoit à cette priſon le nom de » Sanctuaire; & ces adorations du- » roient juſqu'au jour, où il étoit ſo- » lemnellement ſacrifié.

» Un autre uſage de la religion des » anciens Moſquites, à la mort d'un » pere de famille, étoit d'enterrer avec » lui tous ſes domeſtiques. Un Portu- » gais, devenu l'eſclave d'un de ces » barbares après avoir perdu un œil » dans le combat, eut le malheur de » ſurvivre à ſon maître, & d'être » nommé pour l'accompagner au tom-

» beau.

» beau. Comme il étoit au moment » d'être égorgé, il dit aux enfans du » défunt, que leur pere ſeroit peu con- » ſidéré dans l'autre monde, s'il y pa- » roiſſoit avec un borgne à ſa ſuite. » Les parens goûterent cette raiſon; » & firent choix d'une autre victime.

» Les femmes veuves, après avoir » enterré leurs maris, & mis, pendant » un an, des alimens ſur leur foſſe, » étoient obligées d'exhumer leurs os, » de les laver, de les lier enſemble » pour les porter ſur le dos auſſi long- » tems qu'ils avoient été en terre; elles » les plaçoient enſuite au ſommet de » leurs cabanes, & n'avoient la liberté » de ſe remarier, qu'après s'être ac- » quittées de ce pénible devoir ».

La province de Nicaragua, qui confine à celle de Hōnduras, eſt une des plus belles du Mexique. L'abondance & la tranquillité qui y regnent, la rendent digne du nom de paradis terreſtre, que lui donnent les Eſpagnols. La beauté du climat ſe joignant aux commodités de la vie, les habitans s'abandonnent à la molleſſe dans des jardins délicieux, où ils paſſent les jours à dormir, à élever des oiſeaux, à faire

bonne chere, &c. Ce repos voluptueux n'eſt troublé que par la crainte des tremblemens de terre & des volcans, qui cauſent quelquefois de terribles ravages dans la partie méridionale. Il eſt un lac d'eau douce de ſoixante lieues de long ſur vingt de large, qui a ſon flux & reflux comme la mer. D'un côté il va ſe jetter, par une embouchure, dans l'océan ſeptentrional; de l'autre, il n'eſt éloigné que de quelques lieues de la mer du Sud; ſes bords ſont remplis de villes Eſpagnoles & de bourgs Indiens; & entre pluſieurs iſles environnées de ſes eaux, il en eſt une très-fertile, au milieu de laquelle s'éleve un affreux volcan, qui paroît vomir des flammes du ſein de l'onde.

La ville de Léon, capitale de Nicaragua, eſt ſituée ſur les bords du lac; on y compte plus de douze cens maiſons, la plupart accompagnées de jardins & de vergers, où tous les agrémens de la nature ſe trouvent joints à l'abondance. Grenade eſt une autre ville mieux bâtie, plus peuplée que Léon: les négocians y ſont plus riches, les égliſes plus belles, les moines plus opulens. L'évêque, le gouverneur, les

officiers du roi préferent ce ſéjour à celui de la capitale. Le chemin qui communique à ces deux cités, cauſe de l'admiration aux voyageurs, par la beauté des villages & des campagnes. Les autres places, telles que Ségovie, Nicaragua, Réalego, Nicoïa, n'ont de remarquable, que l'avantage de leur ſituation, & la fertilité de leur territoire.

On pourroit prendre pour une ironie le nom de Coſta-Ricca, donné à une province voiſine, qui en effet m'a paru auſſi pauvre que ſtérile. On y arrive par des montagnes & des lieux déſerts, où l'on eſt obligé quelquefois de paſſer deux nuits de ſuite, ſans rencontrer d'habitations. Cette ennuyeuſe & pénible route conduit à Carthago, ville principale du pays. Elle touche à la province de Veraguas, qui fut découverte par Chriſtophe Colomb. Il nomma *Verdes-Aguas* la riviere qui l'arroſe, parce que ſes eaux lui parurent vertes. De-là s'eſt formée, par corruption, le nom actuel de cette contrée, érigée en duché, en faveur de ce navigateur & de ſes deſcendans. Elle eſt auſſi triſte, auſſi ſtérile que la pré-

cédente, & n'a de ſingulier, qu'une certaine eſpece de ſinges, dont la chair eſt un aliment délicat, & la chaſſe un ſpectacle agréable : nous nous procurâmes l'une & l'autre, par le ſecours de nos guides. Dès que ces animaux nous voyoient approcher, ils s'attroupoient en foule, pouſſoient des cris, lançoient contre nous des branches ſéches ; & faiſant leur fiente dans leurs pattes, nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnoient jamais les uns les autres, & ſautoient de branche en branche avec une légéreté incroyable. Je n'en voyois pas tomber un ſeul ; s'ils gliſſoient quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'y accrochoient avec les pattes ou avec la queue : auſſi ne gagne-t-on rien à les bleſſer ; un coup de fuſil, s'il ne les tue pas ſur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leurs branches : ils y meurent, & ne tombent que par pieces. Je vis avec étonnement, qu'auſſi-tôt qu'on en bleſſoit un, les autres s'aſſembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans ſa plaie, comme s'ils euſſent voulu la ſonder. S'il en ſortoit du ſang, ils la tenoient

fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles qu'ils mâchoient un moment, & qu'ils pouſſoient fort adroitement dans l'ouverture. C'eſt un ſpectacle que j'ai eu pluſieurs fois, & qui m'a toujours cauſé de l'admiration. La chair de ces animaux reſſemble aſſez à celle du lievre pour le goût & la couleur ; mais elle demande à être cuite avec beaucoup de ſel.

Cette chaſſe eſt l'unique amuſement que puiſſe offrir à un voyageur, la triſte province de Veraguas, la plus orientale du Mexique, & la huitieme de l'Audience de Guatimala. Elle eſt éloignée d'environ cinq cens lieues de la Nouvelle-Galice, qui termine l'empire à l'Occident ; & l'on compte, entre ces deux extrêmités, plus de quarante mille égliſes, cent trente villes, un nombre infini de bourgs & de villages. Voilà, Madame, ce qu'un ſeul homme a acquis à la couronne d'Eſpagne. Un peintre Grec, pour donner une idée du bonheur de Cimon, général des Athéniens, le peignit endormi à côté de la Fortune qui prenoit les villes avec un filet. Eſt-il un prince, à qui cet emblême

convienne mieux qu'à Charles-Quint? Sans former aucun plan dans le cabinet, ſans tirer un ſol de ſon tréſor, ſans mettre ſur pied un ſeul régiment de ſes troupes, un de ſes ſujets, qu'il ne connoît même pas, le rend poſſeſſeur d'un des plus vaſtes, & des plus riches pays de l'univers. Ce n'étoit point une région habitée par des barbares, dont la conquête ne laiſſe au vainqueur, qu'une troupe de bêtes féroces à dompter. Autant l'Europe ſurpaſſe les autres parties du monde en tout ce qui peut faire le mérite & la gloire des nations, autant les loix, la politique, les arts, la diſcipline militaire diſtinguoient les Mexicains des peuples ſauvages du continent; car, comme me diſoit un homme inſtruit, « la fertilité de cette terre, » les tréſors qu'elle renferme, les ſa» lines du lac étoient les ſources de » l'opulence de cet empire. Un tribu» nal judicieux & éclairé les faiſoit cir» culer; un commerce floriſſant, l'in» duſtrie de ce grand peuple ſavoient les » multiplier. Il excelloit à fondre, à ci» ſeler l'or & l'argent, à mettre en œu» vre les pierreries. La terre rafinée » par le feu, conduite & colorée par

» d'habiles mains, lui produiſoit des
» vaſes utiles & précieux ; le coton filé
» avec ſoin, mêlé de plumes brillantes,
» étoit tiſſu pour des étoffes ſomptueu-
» ſes par leur éclat & par leur deſſein ; le
» marbre, le porphire étoient employés
» pour l'architecture extérieure des bâ-
» timens ; le cedre, l'or, la peinture
» en ornoient les dedans. Le goût qui
» régnoit dans ces arts, n'étoit point
» imité ; le Mexicain le tenoit de la na-
» ture ; il réuniſſoit les objets de com-
» modité, d'agrément & de magnifi-
» cence. La jeuneſſe élevée dans les
» écoles publiques, étoit formée de
» bonne heure aux travaux du corps &
» de l'eſprit ; elle apprenoit l'ordre des
» tems par l'aſtronomie, l'hiſtoire des
» ancêtres par la poéſie ; elle étoit inſ-
» truite des principes du gouvernement
» & des mœurs, & dreſſée à la diſci-
» pline militaire par la frugalité, & les
» exercices qui augmentent l'adreſſe,
» l'agilité, & les forces du corps. Les
» filles même étoient pliées, dès l'en-
» fance, à la retraite, au travail, à la
» modeſtie, à la pudeur, &c. Quel
» bien les Eſpagnols ne pouvoient-ils
» pas faire à une ſemblable nation ?

» Quel mal ne lui ont-ils pas fait ? Ils » avoient à lui donner une religion » douce ; ils lui apporterent une ſu- » perſtition furieuſe ; ils auroient pu » rendre libres les eſclaves ; ils rendi- » rent eſclaves les hommes libres. Ils » pouvoient les éclairer ſur l'abus des » ſacrifices humains ; & ils les ont in- » humainement ſacrifiés à leur cruauté ».

Je ſuis, &c.

*A Panama, ce 15 mai 1750.*

## LETTRE CXXIII.

### *LA CALIFORNIE.*

DANS ma derniere lettre, datée de Panama, je ne pouvois, Madame, vous rien dire encore de la ſituation & des habitans de cette ville, où je ne faiſois que d'arriver. Elle n'a pas ſeulement l'avantage d'être la capitale de cette province ; elle l'eſt auſſi de celle de Darien & de tout le royaume de Terre-Ferme. Les Eſpagnols la fonderent au commencement du ſeizieme ſiecle, dans un pays abondant en poiſſon, d'où lui eſt venu le nom de Panama, qui, en Indien, veut dire *poiſſonneux*. Elle s'accrut tellement dans l'eſpace de cent cinquante ans, qu'elle contenoit plus de ſix mille maiſons, un grand nombre d'égliſes & de monaſteres, lorſque le célebre Morgan la livra aux flammes, & la ruina de fond en comble.

Obligés de la reconſtruire, les habitans choiſirent une poſition plus avantageuſe, & la tranſporterent à une

lieue & demie de ſon ancien emplacement; ils la revêtirent d'un mur de pierres, & y mirent une forte garniſon. Ses maiſons alors n'étoient que de bois; on y voyoit cependant de beaux hôtels & de riches couvens; mais ayant eſſuyé un nouvel incendie en 1737, elle fut une ſeconde fois totalement conſumée. La plupart des édifices furent rebâtis de pierre & de brique; les rues ſont larges, droites & pavées; & le fauxbourg eſt plus grand que la ville même. Le port m'a paru un des meilleurs de la mer du Sud; les gros vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance de la place, & les petits ſous ſes murailles. Elle entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili, & la côte occidentale du Mexique, d'une part; de l'autre, avec l'Europe, par la voie de l'iſthme de Darien & la riviere de Chagra. Auſſi voit-on, tous les jours, quantité d'étrangers aborder dans ſes murs: les uns arrivent d'Eſpagne, pour paſſer dans les ports de mer du Sud; d'autres reviennent de ces mêmes ports, pour retourner en Europe. La ville eſt environnée, du côté du continent, d'une infinité de vergers & de jardins,

& plus loin, d'un pays agréable, entrecoupé de côteaux, de vallées & de bois.

Mais un des grands avantages de Panama, eſt la pêche des perles, qui ſe fait dans ſon golphe. Il y a peu d'habitans qui n'y emploient un certain nombre de negres. La méthode n'eſt pas différente de celle du golphe Perſique, comme vous avez pu le voir dans une de mes anciennes lettres; mais elle eſt ici plus dangereuſe, par la multitude de monſtres marins, qui font la guerre aux pêcheurs. Il ſemble que ces animaux veulent défendre les plus riches productions de leur élément, contre les hommes qui entreprennent de les ravir; car on obſerve que c'eſt dans les lieux où ſe fait cette pêche, qu'ils ſe trouvent en plus grand nombre.

Pour combattre des ennemis ſi redoutables, chaque plongeur eſt armé d'un couteau pointu & tranchant: dès qu'il apperçoit un de ces monſtres, il le lui enfonce dans le corps; l'animal ne ſe ſent pas plutôt bleſſé, qu'il prend la fuite. Un negre qui a l'inſpection ſur les autres eſclaves, veille, de ſa barque, à l'approche de ces cruels animaux,

& ne manque point d'en avertir les pêcheurs, en ſecouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent il ſe jette lui-même dans les flots, armé d'un fer ſemblable, pour ſecourir le plongeur quand il le voit en danger; mais ces précautions n'empêchent pas qu'il n'en périſſe toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent eſtropiés.

Les perles de ce golphe ſont ordinairement d'une très belle eau: il s'en trouve de remarquables par leur groſſeur & leur figure. Une petite partie eſt tranſportée en Europe; la plus conſidérable paſſe au Pérou, où elles ſont encore plus recherchées.

Panama eſt le ſiége d'une Audience Royale, dont le Préſident eſt, tout à la fois, gouverneur de la ville, & Capitaine Général de la province de Terre-Ferme. Cette place, ainſi que la vice-royauté du Mexique, n'eſt occupée que par des Eſpagnols d'une grande diſtinction. L'évêque ſe qualifie de primat de tout le pays; mais il préſide ſur un clergé pauvre & peu nombreux; les moines même y ſont mal à leur aiſe, & les égliſes peu ornées; parce que

a piété des Eſpagnols ne s'eſt pas tournée à les enrichir, comme au Mexique. Les religieux ſont des Dominicains, des Cordeliers, des Auguſtins, des peres de la Merci & des Jéſuites. C'eſt dans la maiſon de ces derniers, que Dom Juan de Mendez m'a procuré un logement, en attendant qu'un navire de Porto-Bello, qui doit faire voile pour Saint-Domingue, me tranſporte dans cette iſle. Son Excellence eſt elle-même déja partie pour l'Eſpagne avec ſon monde; & cette abſence me laiſſe un vuide que je remplirois difficilement, ſans un miſſionnaire jéſuite, nouvellement arrivé de Californie, à côté duquel je ſuis logé. Le pays d'où il vient, & où il a vécu près de dix ans, à donné lieu, de ma part, à des queſtions, & de la ſienne, à des réponſes dont voici le réſultat.

Après beaucoup de détails ſur la conduite édifiante des Jéſuites, leur zele, leur déſintéreſſement, les miracles fréquemment opérés en leur faveur, & le prodigieux ſuccès de leurs travaux apoſtoliques dans la Californie, ce bon miſſionnaire me parla des tentatives de ſes confreres, pour y for-

mer un établiſſement durable, des obſtacles qui les ont arrêtés, des difficultés ſans ceſſe renaiſſantes, qu'ils ont eues à combattre, des ſecours que leur a procurés la Cour d'Eſpagne, & des reſſources qu'ils ont trouvées auprès du Vice-Roi du Mexique.

Il m'apprit enſuite, que cette grande péninſule de l'Amérique ſeptentrionale, ſituée au Nord de la mer du Sud, eſt habitée par des ſauvages diviſés en familles, qui vivent ſéparées les unes des autres, ſans aucune forme de gouvernement. Sa longueur eſt de trois cens lieues; & l'on n'en compte guere que quarante dans ſa plus grande largeur. L'air y eſt, en général, très-chaud, le terrein ſtérile, chargé de rochers & de ſable, dénué d'eau, & par conſéquent peu propre pour l'agriculture, les plantations & les pâturages; il y a pourtant, vers les côtes, pluſieurs cantons ſuſceptibles de culture, & arroſés de quelques rivieres. On voit, dans le centre même, des côteaux & des vallées, où l'on éleve & l'on nourrit aujourd'hui tous les animaux connus en Eſpagne & dans le Mexique. Les miſſionnaires y ont tranſporté des chevaux, des

mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, des chevres, des cochons, & même des chiens & des chats, qui ont parfaitement réuſſi.

La variété des oiſeaux eſt infinie: on y voit une ſorte de poule d'eau dont le miſſionnaire m'a fait cette deſcription: « Elle eſt de la groſſeur d'un oie, » a le bec long d'un pied, les jambes » comme la cigogne, & le jabot fort » gros, où elle met les proviſions qu'elle » réſerve à ſes petits. L'amitié que ces » oiſeaux ont les uns pour les autres, » eſt quelque choſe d'étonnant: ils ſe » ſecourent entre eux, comme s'ils » avoient l'uſage de la raiſon. Qu'un » d'eux ſoit malade, foible, impotent, » hors d'état de chercher ſa nourriture, les autres ont ſoin de lui en » fournir. Dans l'iſle de Saint-Roch, » je trouvai un de ces animaux attaché » à une corde, avec une aile caſſée, » & autour de lui, des poiſſons que ſes » camarades lui avoient apportés. C'eſt » le ſtratagême dont ſe ſervent les Indiens pour avoir du poiſſon: ils ſe » tiennent cachés, de peur d'épouvanter les pourvoyeurs, & s'emparent » des proviſions, lorſqu'ils en voient » une quantité ſuffiſante ».

Entre les plantes dont abonde la Californie, la principale eſt une eſpece de hêtre dont le fruit ſert de nourriture aux habitans. Cet arbre n'eſt point connu en Europe, & differe de toutes les autres productions de ce genre. Ses branches ſont cannelées, verticales, & forment une eſpece de bouquet : elles n'ont point de feuilles ; & le fruit, qui naît des tiges, eſt armé de pointes comme le maron d'inde ; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cette différence, qu'elle eſt plus molle & plus ſucculente. Il y en a de blancs, de rouges & de jaunes, les uns doux, les autres acides ; & ſont tous d'un goût très-exquis. Le tems où s'en fait la récolte, eſt, pour les Californiens, ce qu'eſt en France celui de la vendange, un tems de fêtes & de réjouiſſances. Ils perdent alors le peu de raiſon qu'ils peuvent avoir, & ſe livrent entiérement à la bonne chere & à la danſe. Ils s'invitent réciproquement, & repréſentent entre eux des comédies & des farces. On choiſit les acteurs ſelon leurs talents ; & tous s'acquittent aſſez bien de leur rôle. Leurs danſes ſont très-variées, & rendent les différentes

circonſtances de leur pêche, de leur chaſſe, de leur ſépulture, de leur mariage, de leur diſcipline militaire, de leurs voyages.

Les diverſes nations qui habitent ce pays, reſſemblent aſſez, pour les mœurs & le génie, aux autres ſauvages de l'Amérique. Ils auroient le viſage aſſez agréable, s'ils ne le défiguroient point par le fard & les couleurs, & ne ſe perçoient pas les levres & les narines. Il eſt vrai qu'ils ont le teint plus baſané, que les Indiens de la Nouvelle Eſpagne. Ce qui les caractériſe principalement, eſt l'indolence, la bêtiſe, le défaut de réflexion, & l'inconſtance. On auroit de la peine à trouver une nation plus ſtupide, plus bornée, plus foible d'eſprit, & même de corps. Leur intelligence ne va pas au-delà de ce qu'ils voient; les penſées abſtraites, les raiſonnemens les moins compliqués ſont hors de leur portée; ils ne perfectionnent point leurs premieres idées, toujours fauſſes & imparfaites; ils ne connoiſſent ni l'honneur, ni la réputation, ni les diſtinctions, ni les titres, & ne ſavent ce que c'eſt que d'agir pour ſe procurer un bien, ou ſe

garantir d'un mal. Ils s'irritent facilement, & s'appaiſent de même, pour peu qu'on leur tienne tête ; & dès qu'ils commencent à céder, il n'y a point de baſſeſſes, auxquelles la crainte ne les réduiſe. » En un mot, me dit le » Jéſuite, on peut les comparer à des » enfans, dans qui la raiſon n'eſt pas » encore développée ; c'eſt, à propre- » ment parler, un pays où perſonne » ne parvient à l'âge viril ». Mais quelque ſtupides que ſoient les Californiens, on doit leur rendre cette juſtice, qu'ils ne ſont ni méchans, ni vicieux, ni corrompus. Ils ne connoiſſent, ni le vol, ni les querelles ; & il regne une union ſinguliere dans leurs habitations. L'opiniâtreté, la cruauté ne trouvent jamais d'accès dans leur cœur : rien n'égale leur docilité & leur douceur ; mais on les porte auſſi aiſément au mal qu'au bien.

Avant l'arrivée des Miſſionnaires, ces peuples n'avoient point de vêtemens. Ils employoient quelques parures, mais ſans cacher leur nudité. Les hommes connoiſſoient ſi peu la décence, qu'ils regardoient les principes qui les obligeoient à ſe couvrir,

comme ignominieux & déshonorans. Ils refuſoient les habits que leur offroient les Jéſuites ; & s'ils en voyoient à leurs camarades, ils éclatoient de rire, comme nous ferions, en regardant un ſinge vêtu en moine ou en ſoldat. Un miſſionnaire nouvellement arrivé, ayant pris la peine d'habiller lui-même deux petits garçons, pour les accoutumer à la modeſtie, ils furent ſi honteux de ſe voir la riſée de leurs compatriotes, qu'ils ôterent leur vêtement, & le pendirent à un arbre : mais craignant de déſobliger le Jéſuite, ils trouverent l'expédient de ſe mettre nuds pour aller au village, & de reprendre leurs habits, lorſqu'ils retourneroient à la miſſion.

Le palmier, différent de celui qui porte les dattes, fournit aux femmes l'étoffe dont elles ſe couvrent : elles battent ſes feuilles comme nous battons le lin, pour en ſéparer le fil. Leur habillement eſt compoſé de trois pieces, dont deux forment une jupe, qui deſcend de la ceinture juſqu'aux pieds ; la troiſieme eſt une eſpece de mantelet, qui leur couvre le reſte du corps. Ces pieces ne ſont point tiſſues ; les

fils, attachés par le haut, tombent en formes de franges. La coëffure conſiſte en une ſorte de réſeau de même matiere. Elles portent des colliers de nacre de perles, entrelacés de joncs, de coquillages & de noyaux, qui leur deſcendent juſques ſur le ſein.

Cette façon de ſe mettre n'eſt point tellement uniforme, qu'il n'y ait quelque diverſité dans les ornemens : les unes parent leurs têtes de divers rangs de perles, qu'ils treſſent avec leurs cheveux; les autres y entremêlent de petites plumes, qui, de loin, donnent à cette coëffure, l'air d'une perruque. Quelquefois les femmes ſe couvrent de peau de loup marin, de renard, ou d'autres animaux que les maris prennent à la chaſſe. Une de leurs grandes fêtes eſt le jour où ſe fait la diſtribution de ces fourrures. On ſe rend dans un lieu marqué; on y éleve avec des branches d'arbre, un berceau ſpacieux, précédé d'un vaſte emplacement. Là, on apporte toutes les dépouilles des bêtes tuées dans l'année; on les étend par terre en guiſe de tapis. Un prêtre, un médecin, ou un ſorcier, ( car ces mots ſignifient la même choſe ) ſe place

à l'entrée du berceau, & fait l'éloge des chaſſeurs. Les autres Indiens courent çà & là, comme des fanatiques, tandis que les femmes chantent & danſent de toutes leurs forces. Les Chefs alors ſortant du berceau, où ils ſe ſont régalés à frais communs, font la diſtribution de toutes ces peaux; & le reſte du jour ſe paſſe en réjouiſſances.

Quelque ſimples que ſoient les Californiens dans leur parure, ils le ſont encore plus dans leur logement: ils ont de petites huttes, où il peuvent à peine s'étendre pour dormir, & qu'ils tranſportent d'un lieu à un autre, auſſi ſouvent qu'ils ſont obligés de chercher leur ſubſiſtance. Ils les conſtruiſent près des ruiſſeaux, qui ſont fort rares dans ce pays; & en hiver, ils ſe retirent dans des cavernes. L'ameublement eſt conforme à l'habitation. Ils n'ont ni lits, ni tables, ni coffres, ni chaiſes: un dard, un plat, une taſſe, un morceau de bois ſec pour allumer du feu, un ſac pour les proviſions, un autre, attaché au bout d'une perche, pour porter les enfans; voilà ce qui compoſe le ménage d'un Californien. Les plus induſtrieux font des bateaux & des filets pour la pêche; & l'on

vante l'art avec lequel ils les travaillent.

Il y avoit des nations en Californie, qui admettoient la pluralité des femmes ; chez d'autres plus modérées, les Chefs en avoient deux ; les autres ſe bornoient à une ſeule. Ceux-ci regardoient l'adultere comme un crime impardonnable, excepté dans leurs fêtes & dans leurs luttes, où le vainqueur avoient droit de jouir de l'épouſe du vaincu. Les mariages ſe faiſoient ſans cérémonie ; un jeune homme préſentoit une cruche à la fille qu'il aimoit ; s'il lui convenoit, elle y répondoit par un préſent à peu près ſemblable ; & ces dons mutuels confirmoient l'hyménée, accompagné, comme chez toutes les nations, de feſtins & de danſes. L'uſage vouloit que dès qu'une femme étoit accouchée, elle allât ſe baigner avec ſon enfant dans le premier ruiſſeau, & vaquât aux fonctions du ménage, tandis que le mari, aſſis dans ſa hutte ou ſous un arbre, feignoit d'être malade. Cette farce duroit trois ou quatre jours, pendant leſquels il recevoit les viſites & les complimens. Il arrivoit ſouvent que les meres, qui n'avoient pas moyen

de nourrir leurs enfans, les détruiſoient; pour faire ceſſer cette coutume barbare, les Miſſionnaires pourvûrent à leur ſubſiſtance.

La religion de ces peuples préſente pluſieurs ſingularités difficiles à expliquer. Avant l'arrivée des Jéſuites, les Californiens n'avoient, dit-on, nulle idée de l'Être ſuprême, & ne lui rendoient aucun culte: cependant, ſi l'on en croit les miſſionnaires, ils connoiſſoient l'unité & l'univerſalité de Dieu. Ils avoient même, ajoutent-ils, des lumieres ſur la Trinité, & la génération éternelle du Verbe. Ils croient encore qu'il y a dans le ciel, un Maître puiſſant, auteur & conſervateur de toutes choſes; qu'il a une femme dont il n'uſe pas, parce qu'il n'a point de corps; mais il n'a pas laiſſé que d'en avoir des enfans. L'aîné fixa ſon ſéjour chez ces Indiens pour les inſtruire: ils ſe révolterent, lui mirent une couronne d'épines, & le firent mourir. Cependant il conſerve toujours ſa beauté. Ils diſent encore, que le ciel eſt très-peuplé; qu'un de ſes principaux habitans oſa exciter une révolte contre l'Être ſuprême, qui le vainquit dans une ba-

taille, le chaſſa, & l'enferma dans des cavernes ſouterreines.

Les anciens peuples de cette péninſule n'avoient ni temple, ni lieu de priere, ni culte extérieur. Ils reconnoiſſoient un premier Être, & bornoient là toute leur créance, ſans l'invoquer, ſans lui rendre des actions de graces. Ils avoient pourtant des prêtres, qui, à la vérité, n'inſtruiſoient point le peuple, mais s'en faiſoient reſpecter & craindre, en leur perſuadant qu'ils entretenoient un commerce ſecret avec des eſprits inviſibles. Ils s'arrogeoient un pouvoir illimité; & il ne leur étoit pas difficile d'en impoſer à des gens, dont la timidité & la ſuperſtition égaloient la ſtupidité & l'ignorance.

Ces mêmes gens s'imaginoient que, pour réuſſir dans leurs entrepriſes, ou éviter les malheurs dont ils étoient menacés, il ſuffiſoit de donner aux prêtres les prémices de leurs fruits, l'élite du poiſſon & du gibier. La qualité de médecin, que prenoient auſſi ces derniers, augmentoit leur crédit; & ceux qu'ils n'avoient pu intimider par leurs ſortileges, ils les effrayoient par la crainte de la mort. Si le malade étoit

ſans

ſans eſpérance, on aſſembloit les parens; & ſa fille ou ſa ſœur lui coupoit un petit doigt de la main, afin que le ſang répandu diſſipât le chagrin de la famille. On voyoit arriver enſuite tous les habitans, qui venoient lui faire viſite. Sachant qu'il n'y avoit plus de remede, ils pouſſoient des hurlemens affreux; & les femmes, pour exciter de plus en plus la compaſſion, mêloient à leurs cris, l'éloge du mourant. Celui-ci prioit la compagnie de le ſucer & de le ſouffler; & chacun s'empreſſoit de lui rendre ce dernier office. Le malade jugeoit de l'affection qu'on avoit pour lui, par la force qu'on employoit dans cette occaſion, & par les lamentations des aſſiſtans. Cependant les médecins lui enfonçoient leurs doigts dans la bouche, pour en arracher la mort; & les femmes, continuant de crier, lui donnoient des coups pour le réveiller, juſqu'à ce qu'enfin il rendit l'ame.

A peine étoit-il expiré, qu'on procédoit à ſes funérailles: elles ſe faiſoient à la maniere des ſauvages, c'eſt-à-dire, qu'on brûloit ou qu'on enterroit le corps, & avec lui, tout ce qui avoit été à ſon uſage. Le plus ſouvent,

on ne ſe donnoit pas la peine de connoître s'il étoit mort; & le Miſſionnaire aſſure avoir retiré du tombeau, un homme qui a vécu encore pluſieurs années.

L'habit des prêtres Californiens conſiſtoit en une longue tunique, qui les couvroit depuis le cou juſqu'aux pieds, & uniquement faite de cheveux d'hommes. Ils avoient ſur la tête un panache de plumes de faucon, & portoient à la main un grand éventail de plumes de diverſes couleurs, avec un tube de pierre, pour ſucer les moribonds. C'étoit dans cet état, qu'ils alloient viſiter les mourans, & préſidoient aux fêtes de la nation.

La plus ſolemnelle étoit celle qu'ils célébroient, lorſqu'on perçoit le nez & les oreilles aux enfans, pour y mettre des pendans de perles, & d'autres ornemens d'uſage. Comme cette opération ne pouvoit ſe faire ſans beaucoup de douleur, les parens, pour empêcher qu'on n'entendit les cris de ces petites créatures, en pouſſoient de plus forts. Les prêtres taxoient de lâcheté ceux qui donnoient des marques de foibleſſe, & leur enjoignoient certai-

nes pénitences, dont la plus ordinaire étoit le jeûne & l'abſtinence. Quelquefois la punition s'étendoit ſur une famille entiere, que ces miniſtres barbares condamnoient à de rudes travaux, & ſouvent à une mort cruelle. Une des peines les plus légeres, étoit de leur couper les cheveux, pour en faire leur habit de cérémonie; & tel étoit l'aveuglement de ces peuples, que de pareils ordres s'exécutoient à la rigueur. Les ſorciers commençoient la fête par s'enivrer de tabac; & dans cet état ils ſe mettoient à prêcher ſur leurs dogmes, avec des geſtes & un ton de voix qui inſpiroient la terreur. La joie ſuccédoit à la crainte, la danſe à la bonne chere, & la débauche à l'une & à l'autre. Les hommes & les femmes ſe mêloient enſemble, & ſatisfaiſoient tous leurs deſirs, ſans égard, ni pour la décence, ni pour la pudeur.

Quoique ce pays ſoit peut-être le plus ſtérile, le plus déſagréable & le plus pauvre qu'il y ait au monde, cependant l'Eſpagne n'a rien négligé, pendant près de deux ſiecles, pour en faire la conquête. Fernand Cortez y employa pluſieurs fois toutes les forces

qu'il fut en état de lever : ſon exemple excita quantité de particuliers à l'entreprendre : des Gouverneurs, des Amiraux, des Vice-Rois y dépenſerent une partie de leur bien : les ſouverains eux-mêmes s'en chargerent ; & les Jéſuites ſeuls ſont enfin venus à bout de ſoumettre cette nouvelle contrée à la domination eſpagnole.

Vous demanderez de quelle importance étoit pour cette couronne, un pays ſi miſérable ; pourquoi elle préféroit cette conquête à celle de tant d'autres régions, dont le climat étoit plus doux, le ſol plus riche, & qu'on eût pu réduire à moins de frais ? C'eſt la queſtion que je fis moi-même au Miſſionnaire ; & voici quelle fut ſa réponſe.

« Ce pays ayant une connexion eſ-
» ſentielle avec les provinces de la
» Nouvelle-Eſpagne, les côtes ſeptentrionales du Mexique, ſur la mer du
» Sud, ne ſeroient point en ſûreté, ſi
» la Californie n'appartenoit pas à la
» même Couronne. Les habitans de ces
» côtes ne pourroient pas aller à la pê-
» che des perles dans le golphe qui ſé-
» pare cette péninſule du continent,

» ni entretenir entre eux aucun négoce
» maritime. Il eſt vrai que les pirogues
» des Californiens ſont peu redouta-
» bles ; mais leurs rades ont pluſieurs
» fois ſervi de retraite à des pirates qui
» ont infeſté ces mers, pris un grand
» nombre de vaiſſeaux Eſpagnols, trou-
» blé le commerce de l'océan méridio-
» nal, & répandu l'alarme dans ces ré-
» gions éloignées. Que ſeroit-ce donc,
» ſi quelque puiſſance Européenne ve-
» noit à y établir des colonies, à y bâ-
» tir des forts ? On ne peut nier que
» l'empire du Mexique ne courût de
» très-grands riſques. La Californie eſt
» encore très-importante, ſoit pour
» étendre les domaines du Roi dans
» l'Amérique Septentrionale, ſoit pour
» aſſurer le commerce des Philippines
» avec la Nouvelle-Eſpagne. Il arrive
» tous les ans un galion de Manille à
» Acapulco, & d'Acapulco à Manille.
» Ce vaiſſeau eſt obligé de relâcher dans
» quelque port de la Californie, ſans
» quoi pluſieurs ſujets de Sa Majeſté pé-
» riroient dans ce long trajet ; & le
» vaiſſeau deviendroit la proie de l'en-
» nemi, qui ſe poſteroit ſur ſon paſſage.
» Si donc les Philippines méritoient

» d'être conſervées, peut-on douter » qu'il ne fallut conquérir la Californie ?

» Indépendamment de ces raiſons, » il y en a d'autres très-importantes » pour les Eſpagnols. On ſait que les » Ruſſes, en 1741, ont débarqué ſur » ſes côtes, dans la partie la plus ſep- » tentrionale. N'eſt-il pas naturel de » croire que dans une ſeconde entre- » priſe, ils pourroient arriver juſqu'à » nous ? Comment alors les détourne- » rions-nous de former des établiſſe- » mens dans un pays dont nous ne ſe- » rions pas les maîtres ; & convien- » droit-il qu'ils devinſſent nos voiſins » & nos rivaux ? Enfin, perſonne n'i- » gnore les peines que les Anglois ſe » ſont données, pour trouver un paſ- » ſage dans la mer du Sud, par le nord » de l'Amérique : ſi jamais ils réuſſiſ- » ſent, qui les empêchera de pouſſer » leurs conquêtes vers le midi, & de » s'emparer de l'extrêmité ſeptentrio- » nale de la Californie ? Je ne ſerois » point ſurpris qu'ils le tentaſſent un » jour ; & ſi cela arrivoit, je demande » en quel état ſeroient nos poſſeſſions ? » La foi des traités ſuffiroit-elle pour » les garantir ? La Jamaïque, la Geor-

» gie, la Caroline, la Virginie, la
» Nouvelle-Yorck, la Penſylvanie, &
» beaucoup d'autres provinces de cette
» nation dans le Nouveau monde, ont
» été découvertes par les Eſpagnols, &
» ont fait pendant long-tems, partie
» de nos domaines. Elles ſont actuelle-
» ment entre les mains des Anglois, &
» il ne leur eût pas été plus difficile de
» s'établir en Californie, ſi nous ne
» nous fuſſions aſſurés de cette poſſeſ-
» ſion.

» Les hommes, continua le religieux
» miſſionnaire, fondoient le ſuccès de
» cette conquête ſur leurs armes & ſur
» leur puiſſance; mais c'étoit la volonté
» du ciel, qu'on la dût à la douceur,
» au zele, & à la patience de ſes mi-
» niſtres. Peut-être n'a-t-il pas voulu
» favoriſer les premieres expéditions,
» parce qu'elles n'avoient pour objet,
» que les biens temporels; il les a bé-
» nies, lorſqu'on a eu plutôt en vue
» ſon royaume, que les avantages de
» la monarchie eſpagnole. Un miſſion-
» naire Jéſuite, le pere Salva-Tierra,
» avoit cette entrepriſe d'autant plus à
» cœur, qu'elle lui paroiſſoit peu dif-
» ficile. Il étoit doué de tous les talens

» néceſſaires pour un pareil projet: ſon » jugement & ſa prudence lui avoient » mérité l'approbation unanime de la » Société. Il étoit d'un tempérament » fort & robuſte, & par conſéquent » très-propre à ſupporter le travail & » la fatigue. Tel fut l'homme que Dieu » choiſit, pour annoncer l'évangile aux » Californiens, & les rendre ſujets de » Sa Majeſté Catholique. Par l'ordre qui » lui fut expédié, on lui enjoignoit de » prendre poſſeſſion du pays au nom » du Roi; & on lui donnoit le pou- » voir de lever des troupes, de nom- » mer un commandant, & des officiers » qui jouiroient des mêmes prérogati- » tives, que s'ils avoient ſervi en tems » de guerre. Il pouvoit les congédier, » ainſi que les ſoldats, les réformer, » les élever aux grades, ſelon qu'il » croiroit convenir au ſuccès de ſa » commiſſion. Enfin on lui permettoit » de choiſir telles perſonnes qu'il juge- » roit à propos, pour adminiſtrer la » juſtice dans le pays nouvellement » conquis.

» Muni de cette autorité, & accom- » pagné de pluſieurs de ſes confreres, » le pere Salva-Tierra partit de Me-

» xico, & arriva dans ſon royaume, » à la tête de ſes troupes, vers la fin » de l'année 1697. Il débarqua près de » la baie de la Conception, & s'éta- » blit dans un lieu couvert d'arbres & » de verdure, où l'on trouve, à peu » de diſtance du rivage, une quantité » ſuffiſante d'eau douce. Il campa dans » un terrein convenable, où il dépoſa » les vivres, les animaux & le bagage. » Roi, Pontife, Général, Conquérant » & Miſſionnaire, le pere Salva-Tierra » n'en fut pas moins le premier à les » charger ſur ſon dos, & à faire l'office » du plus ſimple manœuvre. On conſ- » truiſit des barraques pour la garniſon; » on les environna d'une ligne de cir- » convallation; & l'on dreſſa une tente » au milieu de ces travaux, pour ſervir » de chapelle. On plaça à l'entrée un » cru cifix couronné de fleurs, &, dans » l'intérieur, l'image de la ſainte Vier- » ge, patrone de la conquête.

» Les Jéſuites ſe donnerent d'abord » beaucoup de peine pour apprendre la » langue du pays, & n'étoient pas peu » embarraſſés de trouver les mots in- » diens, pour rendre divers articles du » ſymbole des apôtres, celui-ci entre

» autres : *il eſt reſſuſcité d'entre les morts.* » Comment s'y prendre pour le demander à ces bonnes gens, & leur faire » connoître le ſens qui y eſt attaché ? » Voici l'expédient dont ils ſe ſervirent. » Ils prirent quelques mouches ; & en » leur préſence, ils les tinrent dans l'eau » juſqu'à ce qu'elles paruſſent mortes. » Ils les couvrirent enſuite de cendres, » & les expoſerent au ſoleil ; ce qui les » fit auſſi-tôt revivre. Les Indiens en » parurent ſi étonnés, qu'ils s'écrierent, » *ibimu hueite ! ibimu hueite !* Les Jéſuites » écrivirent ces mots, s'en ſervirent » pour déſigner la réſurrection du Sauveur & celle des morts ; & ils n'en » ont point eu d'autres depuis, pour » expliquer ces deux myſteres.

» Les naturels du pays apporterent » à la garniſon, du fruit, du poiſſon & » quelques perles ; ils demandoient » aux miſſionnaires, s'ils n'étoient pas » fils du ſoleil, les regardant comme » des divinités. Ils ſe plaignoient à eux, » des injures que leur faiſoient les ſoldats, qui leur enlevoient de force » tout ce qu'ils avoient ; ils les conjuroient de les renvoyer, comme des » hommes cruels & inhumains, & de

» reſter parmi eux comme leurs amis,
» leurs protecteurs & leurs peres.

» Parmi ces heureux commencemens,
» Salva-Tierra rencontra divers obſ-
» tacles au ſuccès de ſon entrepriſe : les
» Indiens, excités par leurs prêtres, ſe
» ſouleverent ; les proviſions man-
» querent ; on reçut de foibles ſecours
» de la part des Eſpagnols. Sa patience
» & ſon zele, ſecondés de celui d'un
» pere Ugarte, parvinrent à tout ſur-
» monter. Ce dernier ſe diſtinguoit
» dans la miſſion de Viggo : les peuples
» de ce canton étoient déja un peu inſ-
» truits ; il réſolut de les civiliſer ;
» mais il étoit difficile d'aſſujettir des
» gens pareſſeux, aux travaux qu'exi-
» gent la culture des terres & le ſoin des
» troupeaux. Il les dirigeoit dans les bâ-
» timens qu'il entreprenoit ; il étoit à la
» fois ouvrier & architecte, inſtituteur
» & pourvoyeur ; & voici le partage
» qu'il faiſoit de ſon tems.

» Le matin, il les obligeoit d'entendre
» la meſſe ; il diſtribuoit enſuite de la
» nourriture aux travailleurs. Le ſoir
» il les ramenoit à la chapelle, leur
» faiſoit réciter le roſaire, leur expli-
» quoit le catéchiſme, & renouvel-

» loit leurs proviſions. Il eut d'abord
» aſſez de peine à les contenir pen-
» dant le ſermon ; ils contrefaiſoient
» ſes geſtes, éclatoient de rire, ſe mo-
» quoient de lui. Il diſſimula pendant
» quelque tems, leur fit enſuite des
» reproches ; mais voyant qu'ils n'a-
» boutiſſoient à rien, il voulut eſſayer
» s'il réuſſiroit à ſe faire craindre. Il y
» avoit auprès de lui un Indien extrê-
» mement renommé pour ſa force, &
» qui, fier de cet avantage, le ſeul
» dont on faſſe cas parmi ces barbares,
» ſe comportoit encore plus groſſiére-
» ment que ſes camarades. Le pere
» Ugarte, qui étoit d'une taille avanta-
» geuſe, & très-vigoureux, s'étant
» apperçu qu'il rioit & cherchoit à faire
» rire l'aſſemblée, le prit par les che-
» veux, l'enleva de terre, le ſecoua
» pendant quelque tems, & inſpira aux
» autres une ſi grande terreur, qu'ils
» s'enfuirent tous. Ils revinrent le len-
» demain ; & le pere leur parla avec
» un ton ſi ferme, qu'ils ſe conduiſi-
» rent dans la ſuite avec plus de dé-
» cence ; mais ayant appris que leurs
» éclats de rire ne venoient que de ſa
» mauvaiſe prononciation, il ſe ſervit

» pour la corriger, de l'entremiſe des » enfans, dont il vouloit bien recevoir » des leçons ; car il s'étoit apperçu que » les hommes le reprenoient mal, pour » avoir l'occaſion de rire encore à ſes » dépens.

» Le pere Ugarte jouit bientôt des » fruits de ſon courage, de ſa force, de » ſa patience & de ſon zele. Il défricha » les terres & civiliſa les Californiens ; » il leur apprit à filer la laine des trou- » peaux, qui s'étoient déja fort multi- » pliés, & fabriqua lui-même des que- » nouilles & des rouets. Il fit venir en- » ſuite du Mexique, un tiſſerand qui » leur apprit ſon métier ;& par-là, il » s'épargna l'embarras & la dépenſe d'a- » cheter ailleurs les étoffes néceſſaires » pour les couvrir.

» Ces avantages furent le fruit du » tems, & de la prudence de ce Miſ- » ſionnaire, dont l'exemple a été ſuivi » par ſes confreres. Les enfans, attirés » par de petits préſens, furent d'abord » les ſeuls qui les ſuivirent ; encore » falloit-il employer bien des ſtrata- » gêmes, pour les habituer au travail. » Quelquefois le pere gageoit avec eux, » à qui déracineroit plutôt un arbre ;

» ou bien il propoſoit une récompenſe
» à ceux qui porteroient le plus de
» terre. Pour façonner les briques, il
» devenoit enfant avec eux, les dé-
» fiant à qui paitriroit mieux la terre
» glaiſe, & la fouleroit davantage en
» piétinant deſſus. Il quittoit ſes ſan-
» dales & commençoit à broyer l'ar-
» gile : les enfans ſe mettoient auſſi-
» tôt de la partie, chantant, danſant,
» ſautant tous enſemble ; & cet exer-
» cice duroit juſqu'à l'heure du repas.
» Ce fut par ce moyen, qu'il bâtit une
» petite chapelle & un logement pour
» ſa perſonne.

» Encore un mot de ce bon & vi-
» goureux pere Ugarte, qui ſçavoit
» être ſévere, & paroître méchant,
» quand les circonſtances l'exigeoient.
» On vint l'avertir qu'une femme chré-
» tienne ſe mouroit ; il y accourut ; un
» ſorcier qui l'avoit précédé lui admi-
» niſtroit déja ſes remedes. Le pere le
» chaſſa, en blâmant les parens de leur
» foibleſſe, confeſſa la femme, & ne
» la quitta point, qu'elle ne fût morte.
» Quelques jours après, ils vinrent lui
» dire qu'ils avoient tué le magicien :
» le Jéſuite ſe fâcha, & leur fit une

» forte réprimande. Les Indiens irri-
» tés à leur tour voulurent le tuer lui-
» même : il alla trouver les chefs du
» complot ; & leur montrant un vieux
» mouſquet rouillé, il les menaça de
» les exterminer, s'ils oſoient exécu-
» ter leur deſſein : ils en furent ſi ef-
» frayés, que s'étant enfuis, aucun
» d'eux n'oſa coucher cette nuit dans
» ſa cabane ».

Je ne finirois pas ſi je rapportois tout ce que m'a dit mon Miſſionnaire touchant la piété, le zele, la patience, le courage & le ſaint enthouſiaſme de ſes confreres dans la Californie, où il n'y a que des perles à pêcher, & des ſauvages à convertir. L'Audience de Mexico leur fit éprouver, pendant trante ans, toutes les contrariétés imaginables. On leur attribua des vues intéreſſées, en les accuſant de s'approprier excluſivement la pêche des perles. On trouvoit ſur-tout très mauvais, qu'on eût confié à des religieux une autorité entiere & deſpotique ſur les troupes. Ce dernier article avoit tellement irrité les eſprits, que dans le premier tranſport de zele pour l'honneur des gens de guerre, on s'en étoit plaint

au roi d'Eſpagne. On lui repréſenta même cette eſcorte militaire comme incompatible avec la liberté, qui doit être inſéparable du chriſtianiſme.

Les Jéſuites répondirent que cette méthode étoit, au contraire, la ſeule qu'on dût employer pour achever la réduction & la converſion des Californiens; que dans pluſieurs autres provinces de l'Amérique, on prêche l'évangile ſous la protection des garniſons; que, faute de cette précaution, pluſieurs Miſſionnaires n'avoient reçu de leurs travaux apoſtoliques, que la couronne du martyre, ſans guérir les infideles de leur aveuglement & de leur inſolence; qu'au reſte ce n'étoit ni une invention, ni une inſtitution de la Société, mais des rois d'Eſpagne, qui n'ont fait que ſuivre l'avis de leur Conſeil; qu'enfin on ne force perſonne à embraſſer la foi; que tous ceux qu'on baptiſe, ne reçoivent le ſacrement, qu'après qu'on s'eſt bien aſſuré de leur ſincérité & de leur perſévérance; qu'en même tems que les ſoldats garantiſſent les miſſionnaires des inſultes des ſauvages, les intentions de Sa Majeſté, & les ordres du gouverneur

ment ſont, qu'ils ne faſſent à ces derniers aucune injure, & ne les attaquent jamais, à moins qu'ils n'y ſoient forcés.

De ſon côté, le pere Salva-Tierra prétendit que ſes efforts, ſes dépenſes & ſes travaux ſeroient perdus, ſi le corps de la milice ceſſoit de lui être ſubordonné, & qu'il abandonneroit la partie, ſi ce point eſſentiel n'étoit décidé en ſa faveur. « En effet, diſoit-il, » ſi le capitaine & les ſoldats étoient » indépendans des Jéſuites, ils ſeroient » les premiers à aller à la pêche des » perles; & au lieu de garder le pays » déja conquis, au lieu d'eſcorter les » Miſſionnaires dans leurs voyages, de » les aſſiſter dans leurs fonctions, ils » n'occuperoient les barques & les In» diens qu'à cette pêche, pour ſatiſ» faire plus promptement leur avarice. » De-là s'enſuivroit l'oppreſſion de ces » pauvres ſauvages, & de-là encore » des plaintes, des inimitiés, des que» relles, des complots, & enfin une » révolte générale, qui feroit perdre » en un inſtant, tout le fruit de la con» quête. Il eſt donc néceſſaire, con» tinuoit-il, tant dans les affaires ci-

» viles que ſpirituelles, que les trou-
» pes ſoient ſoumiſes à notre direc-
» tion ».

Ce fut auſſi l'avis du Conſeil d'Eſpagne ; & le Roi ordonna de plus, qu'on fourniroit, aux frais de Sa Majeſté, toutes les choſes néceſſaires pour le ſervice divin, telles que les cloches, les tableaux, les ornemens, l'huile, les cierges & le vin pour la meſſe. Mais on prétend que cet ordre n'a jamais été exécuté, & que les miſſionnaires ſont obligés de pourvoir, non-ſeulement à l'entretien de leurs égliſes, mais encore à la ſubſiſtance de leurs néophites.

Au commencement, ils nourriſſoient tous les Indiens qui venoient s'établir dans les villages, à condition qu'ils n'erreroient plus dans les montagnes ni dans les forêts, & qu'ils ſe feroient inſtruire des vérités de la religion. C'eſt à ces charités qu'étoient employées les contributions des bienfaiteurs ; mais quand on les eut tous raſſemblés, & qu'il ne fut plus poſſible de faire ſubſiſter tant de monde réuni, on eut recours à d'autres moyens. Il fut ſtatué qu'on n'alimenteroit que ceux

qui aſſiſteroient au ſervice divin ; que le matin & le ſoir on leur donneroit une portion de maïs cuit dans de l'eau, & à midi du pozoli, ou du même maïs cuit avec de la viande.

Telle eſt la nourriture qu'on diſtribue aux chefs du village, aux malades, aux vieillards & aux enfans. Le vin eſt la ſeule choſe qu'on leur refuſe, pour empêcher l'ivrognerie : auſſi, quoiqu'on n'en faſſe pas beaucoup dans la Californie, on ne laiſſe pas d'en envoyer au Mexique, en échange contre d'autres marchandiſes. S'il en reſte au Miſſionnaire, il le réſerve pour les malades, auxquels il fournit auſſi les médicamens. Il eſt non-ſeulement chargé du ſoin des ames, mais encore de tous les devoirs d'un pere de famille. Il doit être, tout à la fois, leur médecin, & leur économe, ſe priver du ſuperflu, le plus ſouvent du néceſſaire, pour ſubvenir à leurs beſoins.

Tel fut le gouvernement qu'établit le pere Salva-Tierra dans la Californie ; & tel il ſubſiſte encore actuellement. Dans chaque miſſion nouvellement fondée, outre les ſoldats que le Jéſuite a ſous ſes ordres, il nomme un chef de

communauté, qui releve de lui ſeul; & un Indien inſtruit, de mœurs irréprochables, pour faire les fonctions de Cathéchiſte. Un marguillier eſt chargé du ſoin de l'égliſe, de pointer ceux qui manquent à la meſſe ou aux autres exercices de dévotion, & de donner avis au Pere, de tout ce qui ſe paſſe de mal dans l'habitation. Lorſque le Miſſionnaire s'abſente pour viſiter les malades, adminiſtrer les ſacremens, appaiſer les querelles, &c, il laiſſe un ſubſtitut tiré du corps de la milice, à qui il confie toute ſon autorité; celui-ci peut arrêter les coupables, les juger, punir les petites fautes par le fouet, les plus grandes par la priſon.

La Californie n'eſt point, comme les autres pays, diviſée en royaumes ni en provinces, mais en Miſſions. On en compte quatre principales, Lorette, S. Xavier, Notre-Dame-des-Douleurs, & S. Jean, qui comprennent chacune pluſieurs bourgades. Quelques-uns croient qu'elles ſont partie de ce qu'on appelle le nouveau Mexique, ſitué au nord de l'ancien, & où ſe trouvent le nouveau Léon & la nouvelle Navarre. Ces régions ſont peu connues,

& leurs limites, du côté du nord, très-incertaines: on ſçait à peine, en quel tems les Eſpagnols en ont fait la découverte ; ils les ont partagées en dix-huit provinces; mais il en reſte encore beaucoup, ſoit à découvrir, ſoit à ſoumettre. Elles jouiſſent d'un climat agréable dans la zone tempérée ; & leur terrein produit, dans pluſieurs endroits, tout ce qui peut contribuer au plaiſir & aux commodités de la vie. On y trouve des mines d'or & d'argent, que l'on exploite avec ſuccès ; & les colonies Eſpagnoles ſe multiplient à proportion de leur abondance & de leurs richeſſes.

Les habitans du nouveau Mexique ont été depuis peu convertis au chriſtianiſme par des miſſionnaires Jéſuites, qui les ont civiliſés, leur ont appris le commerce, & la culture de la vigne & du froment : aujourd'hui ils envoient quantité de vin & de bled à la nouvelle Eſpagne. Ils different entre eux par les mœurs & le langage : les uns errent avec leurs troupeaux; les autres vivent dans des bourgs & des villages, ſous l'autorité de leurs

Caciques. Les Apaches, partagés en quatre tributs, forment la nation la plus nombreuſe : il ſont établis des deux côtés du fleuve *d'el Norte*, ou du Nord, campent ſous des tentes, ont l'humeur guerriere, adorent le ſoleil & la lune, & épouſent pluſieurs femmes. Le gouverneur fait ſa réſidence à *Santa-Fé*, capitale de tout le pays.

Je ne finirai pas cette lettre, ſans dire auſſi un mot de la Nouvelle Albion, qui confine à la partie ſeptentrionale de la Californie. Elle fut découverte, au ſeizieme ſiecle, par un navigateur Anglois (François Drake), qui en prit poſſeſſion pour ſon ſouverain, & lui donna l'ancien nom de ſa patrie. Les ſauvages qui habitoient proche des côtes, vinrent en foule au devant de lui, & lui offrirent divers ouvrages de plumes. Il leur donna en échange de petites merceries d'Europe, qui les charmerent tellement, qu'ils regarderent les Anglois comme des dieux. S'étant enſuite aſſemblés en plus grand nombre, ils quitterent leurs armes, vinrent, en chantant, prier Drake de prendre leur pays ſous ſa protection,

& lui mirent une couronne ſur la tête. Les hommes étoient nuds; les femmes avoient les épaules couvertes de peau de daim; & de la ceinture juſqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une eſpece de toile faite d'écorce d'arbre. Les maiſons, ſemblables à nos colombiers, étoient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule porte & une ouverture au ſommet, pour le paſſage de la fumée. Ils couchoient ſur du jonc & des rameaux de ſapin étendus par terre, & diſpoſés en cercle autour du foyer. Drake, en partant de cette contrée, y dreſſa une colonne, à laquelle il attacha les armes d'Angleterre, avec le nom de la reine Eliſabeth & le ſien. Les ſauvages témoignerent beaucoup de chagrin de ce qu'il s'éloignoit d'eux. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il ne vit preſque aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'il en rencontroit par milliers. Il y vit auſſi une ſorte de lapins, dont les pieds reſſemblent à ceux des taupes, & la queue à celle des loirs. Ces animaux

ont un ſac de chaque côté du vent & quand ils ſont raſſaſiés, ils y ſ dent ce qu'ils ne peuvent manger.

Je ſuis, &c.

*A Panama, ce 31 mai 1750.*

*Fin du Tome X.*

# TABLE DES MATIERES

*Contenues dans ce Volume.*

## LETTRE CXIII.

### *LA LOUISIANE.*


Découverte de la Louiſiane. page 5
On y envoie des filles pour la peupler. 7
Fondation de la Nouvelle-Orléans. 8
Projet pour peupler cette ville. 9
Idée qu'on peut prendre de cette capitale. 10
Sauvages députés au gouverneur. 12
Diſcours du chef de la députation. 13
Les ſauvages adoptent les Européens. 17
Avantages de cette adoption. 18
Marques d'honneur chez les ſauvages. 19
Les Natchés maſſacrent les François. 20
Complot contre les François. 21
Diſcours d'une mere à ſon fils à ce ſujet. 23
Vengeance des François. 25
Religion des Natchés, leurs temples. 26
Feu qui y brûloit continuellement. 27
Les Natchés adoroient le ſoleil. 28
Autorité deſpotique des chefs. 29
Reſpects qu'on leur rendoit. 30
Comment ils étoient ſervis. 32
On les ſuivoit dans l'autre monde. 33
Hiſtoire d'un ſauvage à ce ſujet. 34
Noble office de bourreau. 35
Mort volontaire d'une jeune veuve. 36
Diſcours qu'elle fait à ſes enfans. 36
Femmes des grands chefs de la nation. 38
Comment ces peuples cultivent les terres. 39
Fête qui ſe célébroit autrefois. 40
Comment ils ſe préparoient à la guerre. 41

Médecins, charlatans, & jongleurs. 42
Leurs traités de paix & d'alliance. 43

## LETTRE CXIV.

### *SUITE DE LA LOUISIANE.*

Les Illinois attachés aux François. 47
Leur chef vient en France. 48
Nos liaisons avec les Illinois. 50
Ils rejettent l'alliance des Anglois. *ibid.*
Portrait des Illinois avant leur conversion. 52
Moyens qu'on a pris pour les civiliser. 53
Leurs négociations avec les Anglois. 54
Discours au gouverneur de Boston. 55
Parti que prennent les Illinois. 56
Maniere dont ils font la guerre. 57
Victoire qu'ils remportent sur les Anglois. 58
Ce qui se passe chez les Illinois. 59
Description du pays des Illinois. 60
Occupation des femmes Illinoises. 61
Frayeur que causent les Chicachas. 62
Caracteres & usages des Chicachas. 64
Férocité de ce peuple. 65
Festin des Illinois. 66
Abondance du pays des Illinois. 67
Les bœufs de ce pays. *ibid.*
Climat, terroir & production du pays. 69
Occupations des Illinois 70
Le Mississipi & le Missouri. 71
L'embouchure du Mississipi. 73
Les bords de ce fleuve, leurs environs. 74
Arbres de la Louisiane. 75
Colonie Allemande établie dans ce pays. 76
Le fort de la Pointe-Coupée. 77
Le poste des Natchés. *ibid.*
Les Akansas, nation sauvage. 79
Danse que les François ont fait abolir. *ibid.*

Chaſſe abondante qui ſe fait dans ce pays. 80
Chaſſe des pigeons ramiers. 81
Deſcription du fort de Chartres. 82
Politique des François. 83
Cauſe de la diminution des Illinois. 84
Mœurs & uſages des Illinois. 85
Comment ils puniſſent les lâches. *ibid.*
Pluſieurs Illinois viennent en France. 87
Ce qui ſe paſſa à leur retour. 88
Tromperies des François. 89
Les Miſſouris prennent leur revanche. 90
Simplicité de ce peuple. 91
Gouvernement des Illinois ; leurs chefs. 92
Leurs vieillards. 93
Verre qui allume du bois ſec. 95
Diſcours d'un Illinois à ce ſujet. 96

## LETTRE CXV.

### *SUITE DE LA LOUISIANE.*

COURS du fleuve de Miſſiſſipi. 99
L'iſle Dauphin, ou l'iſle Maſſacre. 105
Le fort Louis de la Mobile. *ibid.*
Le pays des Alibamons. 101
Les François accueillis par ces peuples. *ibid.*
Punition des femmes infidelles 102
Comment on éleve les enfans. 104
Les Alibamons haïſſent les Anglois. 105
Combien ils ſont ſenſibles aux préſens. 106
Leur intelligence avec les François. 107
Diſcours d'un chef de ſauvages à ce ſujet. 110
Les Alibamons déteſtent les Eſpagnols. *ibid.*
Sauvages voiſins du fort Toulouſe. 111
Uſage à l'égard des femmes infidelles. 112
Le peu d'autorité des meres ſur leurs fils. 113
Aventure héroïque d'un Collapiſſa. 114

Hiſtoire de M. de Belliſle. 117
Il eſt abandonné par ſes compatriotes. *ibid.*
Il arrive chez les Attakapas. 119
Il eſt donné à une veuve. *ibid.*
Il apprend aux François le lieu où il eſt. 121
Il eſt rendu aux François. 122
Attakapas & François unis. 123
Divers pays de la Louiſiane. 124
Les coups de ſoleil ſont fréquens. 125
Vignes & raiſins de la Louiſiane. 126
La patate, eſpece de pomme de terre. *ibid.*
Roſeaux comme des aſperges. 127
Les arbres qui produiſent le goudron. 128
Mouſſe appellée barbe eſpagnole. 129
Utilité de la graiſſe d'ours. 130
Demeure & chaſſe de ces animaux. 131
La chaſſe du chevreuil à la Louiſiane. 132
Crocodiles; hiſtoire à ce ſujet. 133
Le mocqueur, oiſeau ſingulier. 134
Uſages de divers peuples. 135
Différentes claſſes d'hommes. 136
Langues des ſauvages de la Louiſiane. 137
Productions de ce même pays. 138

## LETTRE CXVI.

### *Le Mexique.*

LA conquête du Mexique. 140
Hiſtoire de Fernand Cortez. 143
Les Mexicains à la vue des Eſpagnols. 144
Hiſtoire de Marine, maîtreſſe de Cortez. 145
Ancien port de Vera-cruz. 146
Nouvelle ville de Vera-cruz. 147
Mœurs & uſages des habitans. 149
Ils y font un grand commerce. 150
Couriers qui portoient les nouvelles. 151
Ambaſſadeurs de Montezuma, à Cortez. 152

Entrevue de Cortez & de Montezuma. 154
Deſcription du temple de Mexico. 155
Uſage des édifices qui l'environnent. 156
Filles & garçons qui y ſont renfermés. 157
La charge de grand-ſacrificateur. 159
Dieux du Mexique. 160
Grandeur de cet empire. 161
Cortez ſe ſaiſit de l'empereur. 163
Il fait mourir un Général Mexicain. 164
Il met Montezuma dans les fers. 165
Révolte des Mexicains contre les Caſtillans. 166
Mort de Montezuma. 167
Caractere de ce prince. 168
Ses obſeques & ceux des Empereurs. 169
Lieu de leur ſépulture. 171
Les enfans de Montezuma. 172
Gatimoſin lui ſuccede. 173
Il ne veut aucune conciliation. *ibid.*
Cortez ſe rend maître de ſa perſonne. 174
On met ce prince à la torture. 176
Il périt ſur un échaffaud. 177
Cortez eſt rappellé en Europe. *ibid.*
Politique de l'Eſpagne & du Portugal. 178

## LETTRE CXVII.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

La nation des Zopotécas. 181
La principale idole des Mexicains. 182
Fête à l'honneur d'une autre idole. 183
Une troiſieme idole, qui ſe mange. 184
Autre idole qui ſe diſtribue au peuple. 185
Cérémonie à cette occaſion. 186
La divinité des marchands. 187
Uſage ſingulier obſervé le jour de ſa Fête. 188
Multitude de victimes humaines. 189

Édifice bâti de têtes d'hommes. 190
Maniere d'immoler les victimes humaines. 191
Etabliſſement de la religion chrétienne. 192
Uſage de la chair humaine au Mexique. 193
Religieux de la Nouvelle Eſpagne. 194
Jeune ſupérieur de la Vera-cruz. 195
Luxe d'un religieux Cordelier. 196
Education des filles dans les couvents. 197
Richeſſes du clergé. 198
Trait édifiant d'un évêque. 199
Supercherie des moines. Leur vie oiſive. 200
Religieux créoles. 203
Sant'Yago, dans le Nixapa. 206
La cochenille. *ibid.*
Cacao du Guaxaca. 209
Maniere de cultiver cette plante. 211
L'achiotte ou roucou. 213
La vanille; ſa deſcription. 214
Différentes manieres de faire le chocolat. 215
La ville de Guaxaca. 219

## LETTRE CXVIII.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

Les mines de Pachuca. 222
Danger à les viſiter. 226
Comment on ſuit une mine. *ibid.*
Comment on ſépare le métal. 227
Comment on affine l'argent. 228
Comment on fait de la monnoie. 229
Différentes ſortes de monnoie. *ibid.*
Charges de l'hôtel de la monnoie. 230
Les lievres du Mexique. 232
Animaux d'Europe au Mexique. 233
Les chevres de ce pays. 233
Les vaches & les bœufs du Mexique. 234
Chaſſe des bœufs ſauvages. *ibid.*

Les chevaux du Mexique. 236
Autres animaux & bêtes féroces du pays. 237
La chaſſe des ſangliers au Mexique. 238
Deſcription de l'ours à fourmis. 239
Animal nommé le Pareſſeux. *ibid.*
Plumes des oiſeaux du Mexique. 240
On en fait des tableaux. *ibid.*
Oiſeaux ſinguliers du Mexique. 241
Les jardins potagers. 243
Les jardins de l'empereur. 244
Arbres fruitiers. 245
Les finances de ce pays. 246
Deſcription du port d'Acapulco. 247
Profits immenſes que font les habitans. 250
La province de Tlaſcala. 251
De l'ancienne ville des Tlaſcalans. 252
Cortez y envoie une ambaſſade. 253
Habillemens des ambaſſadeurs. *ibid.*
Comment ils ſont reçus par les Tlaſcalans. 254
Fondation de Puebla-de-los-Angeles. 256
Célebre volcan. *ibid.*
Deſcription de la ville de-los-Angeles. 258
Mœurs & uſages des anciens Tlaſcalans. 259
Hiſtoire d'une hermaphrodite. 261
Maniere de faire la guerre. 268
Plante ſinguliere du pays des Tlaſcalans. 263
Ce qu'eſt aujourd'hui la ville de Tlaſcala. 264
La ville de Cholula. *ibid.*

## LETTRE CXIX.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

Couvent des dominicains de Mexico. 266
Hiſtoire de l'empire du Mexique. *ibid.*
Les premiers habitans de cet empire. 267
Serment ſingulier des empereurs. 269
Leur avénement à la couronne. 270

Politique de Montezuma. 271
Agrandiſſement de ſa nation. 272
Montezuma gouverne deſpotiquement. 273
Son appareil faſtueux. 274
Ses audiences publiques. 275
Cérémonies obſervées à ſes repas. 276
Magnificence de ſon cortege. 278
Gouvernement de l'empire Mexicain. 280
Peines contre les magiſtrats coupables. 281
Titres étranges des conſeillers d'état. 282
Ordres de chevalerie. 283
Réception des chevaliers. *ibid.*
Ordre appellé les *grandes parentés*. 286
Des gouverneurs de province. 287
Sort des laboureurs. *ibid.*
Devoir des vaſſaux envers leurs ſeigneurs. 288
Ordre des ſucceſſions. 289
Epreuves des gouverneurs de province. 290
Maiſons des Mexicains. 291
Meubles & nourriture de ces peuples. *ibid.*
Le jeu, la danſe & autres divertiſſemens. 293
L'éducation Mexicaine. 295
Celle des garçons. *ibid.*
Celle des filles. 296
Ce qui ſe pratiquoit à leurs mariages. 297
A la naiſſance des enfans. 298
Portrait des anciens Mexicains. 299
Leurs habillemens 301
Ornement féroce des gens de guerre. *ibid.*

## LETTRE CXX.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

Maison de plaiſance des jacobins. 303
Déſert des carmes. 304
Richeſſe de cet hermitage. 305
Antiquités Mexicaines. 306

Fertilité de la province de Méchoacan. 308
Volcan de Colima. 309
Fameuse plante de Méchoacan. 310
Idée des peuples sur la divinité. 311
Ce qu'ils pensoient des sacrifices humains. 312
Mort de leurs caciques. 313
Victimes immolées sur leurs tombeaux. 314
Cérémonies de leurs obsèques. 315
Cérémonies funéraires des Mexicains. 316
La nation des Otomies. 318
Ce qui se pratiquoit à leurs mariages. 320
Les Yzcatlans, autre nation du Mexique. 321
Usage singulier dans le mariage. *ibid.*
Autres usages de quelques peuples voisins. 322
Dangers des chemins, crainte des voleurs. 323
Description de la ville de Panuco. 324
Provinces situées au nord du Mexique. 325
Villes & bourgs sur le lac de Mexico. 327
Les isles flottantes. 329
Description du lac de Mexico. 330
Opinions sur l'origine de ses eaux. *ibid.*
Mexico placé comme Venise. 332

## LETTRE CXXI.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

DESCRIPTION de l'ancien Mexico. 333
Meubles de bois peint. 336
Grandeur des places & des marchés. 338
Commerce de l'ancien Mexico. *ibid.*
L'écriture des Mexicains. 340
Livres du Mexique. 343
Calendrier des Mexicains. 344
Ce qui se pratiquoit à chaque siecle. 345
Palais de l'empereur du Mexique. 346
Logement des femmes de l'empereur. 347
La ménagerie. 349
Les arsenaux. 351

La maiſon de la triſteſſe. 355
Revenus & richeſſes de l'empereur. 363
Aqueduc qui fourniſſoit de l'eau. 364
Cortez rebâtit Mexico. 374
Il fait venir des Eſpagnols d'Europe. 375
Mexico renouvellée depuis Cortez. 378
Ses places, ſes rues, ſes canaux. 379
Egliſes & Palais. 381
Canaux & commerce. 384
Femmes Mexicaines. 388
Promenades publiques. ibid.
Magnificence des équipages. 389
Richeſſe du clergé. ibid.
Divers habitans dans Mexico. 369
Leur attachement à la religion. 371
Leur goût pour les proceſſions. 372
Egliſes & maiſons religieuſes. 373
Le vice-roi du Mexique & autres officiers. 374
Abus dans l'adminiſtration. 375
Crainte de la part des autres puiſſances. 377
Audiences royales du Mexique. 378

## LETTRE CXXII.

### *SUITE DU MEXIQUE.*

Ville d'Atliſco. Vallée de S. Paul. 379
Les montagnes de Miſteque. 380
Anciens peuples de ces contrées. ibid.
Ce qui s'obſervoit à la mort du Cacique. 382
Les montagnes des Quelennes. 383
La province de Chiapa. 386
Habitans de deux villes de Chiapa. 388
Opulence des moines 390
Les provinces de Tabaſco & d'Yucatan. 391
La ville de Campeche ; bois de ce nom. 394
Singularités du pays de Campêche. 394
Corneilles carnaſſieres. 395

Montagnes de Cuchumatlanes. 396
Fameux pélerinage. 397
La ville de Guatimala, ſes volcans. 398
Riviere des environs de Guatimala. 400
Gouverneur & officiers de l'audience. 401
Vallée agréable de Guatimala. 402
Ancienne province d'Atlatan. 403
Soconuſco, Verapaz, Honduras, Nicaragua. 404
Les Moſquites, de Gratias-à-dios. *ibid.*
Leur liaiſon avec les François & les Anglois. 405
Negres qui habitent chez les Moſquites. 407
Uſage ſingulier des anciens peuples. *ibid.*
Coutume concernant les funérailles. 408
Province de Nicaragua. 409
Leon & Grenade, villes de cette province. 410
Coſtaricca & Veragua. 411
Eſpece particuliere de ſinges. 412
Le Mexique conquête importante. 413
L'ancien Mexique. 414
Les Mexicains cultivoient les arts. *ibid.*
Quel mal leur ont fait les Eſpagnols. 416

## LETTRE CXXIII.

### *LA CALIFORNIE.*

La ville de Panama. 417
Elle eſt détruite par les Flibuſtiers. *ibid.*
Pêche des perles près de Panama. 419
Détails ſur les miſſions de la Californie. 421
Etat de la Californie, de ſes productions. 422
Poule d'eau ſinguliere. 423
Nourriture des Californiens. 424
Portrait & caractere de ce peuple. 425
Vêtemens des Californiens. 426
Habillemens des femmes. 427
Mariage de ces peuples. 430
Religion du pays. 431
Les prêtres Californiens. 432

Ce ſont auſſi les médecins de la nation. *ibid.*
Des habits de ces prêtres. 434
Fêtes des Californiens. *ibid.*
Leur ſoumiſſion pour leurs prêtres. 435
Importance de ce pays pour l'Eſpagne. 436
Les jéſuites ont conquis la Californie. 440
Leur autorité ſur les troupes. *ibid.*
Etabliſſement près de la Conception. 441
Les jéſuites gouvernent les Sauvages. 443
Comment ils les intimident. 444
Contrariétés qu'ils ont à eſſuyer. 447
On les accuſe & ils ſe juſtifient. 448
Suite de leur gouvernement. 451
Le nouveau Mexique. 452
Mœurs & uſages des habitans. 453
La Nouvelle Albion. 454
Mœurs & uſages des habitans. 455

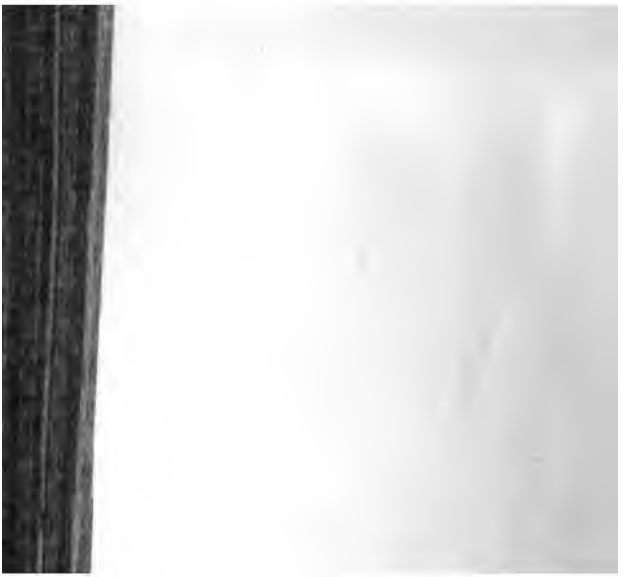
*Fin de la Table.*

---

## *APPROBATION.*

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tomes IX & X du Voyageur François, &c. par M. l'Abbé de la Porte, nouvelle édition ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 20 Août 1774.

LALAURE.



Ce ſont auſſi les médecins de la nation.
Des habits de ces prêtres.
Fêtes des Californiens.
Leur ſoumiſſion pour leurs prêtres.
Importance de ce pays pour l'Eſpagne.
Les jéſuites ont conquis la Californie.
Leur autorité ſur les troupes.
Etabliſſement près de la Conception.
Les jéſuites gouvernent les Sauvages.
Comment ils les intimident.
Contrariétés qu'ils ont à eſſuyer.
On les accuſe & ils ſe juſtifient.
Suite de leur gouvernement.
Le nouveau Mexique.
Mœurs & uſages des habitans.
La Nouvelle Albion.
Mœurs & uſages des habitans.

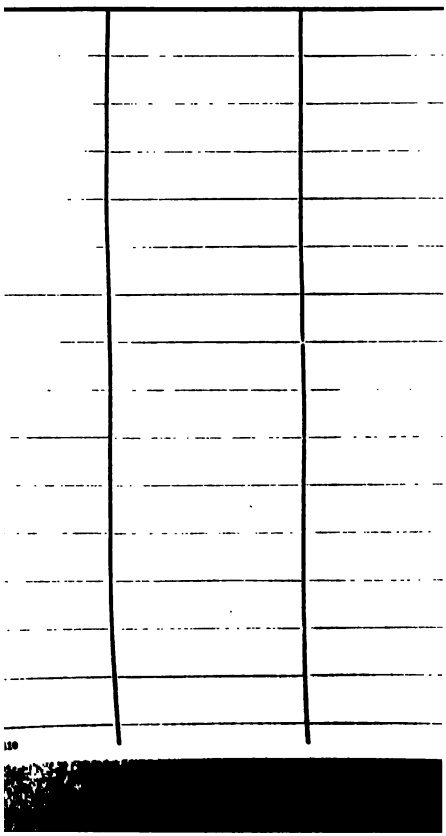
*Fin de la Table.*

---

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Ch
celier, les Tomes IX & X du Voyag
François, &c. par M. l'Abbé de la Po
nouvelle édition ; & je n'y ai rien trouvé
puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Pa
ce 20 Août 1774.

LALAURE.

'HE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

is book is under no circumstances to be
taken from the Building